

L'Exécuteur [090]
– Course de mort à
Maja Blanca

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR



Course de mort à Maja Blanca

PAR DON PENDLETON

VAUGIRARD



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

**COURSE DE MORT
À MAJA BLANCA**



CHAPITRE I

Les banderilles oscillaient mollement au rythme de la course du taureau et le sang coulait sur ses flancs avant d'aller rougir le sable de l'arène. La lourde respiration du fauve vibrait en échos sourds sur la pierre des gradins déserts et le soleil au zénith cognait si dur qu'il fallait presque fermer les yeux pour tenter d'y voir un peu. Soudain, tandis que le monstre aux cornes aiguisées comme des poignards chaloupait pour prévenir d'une nouvelle charge, un rire sonore cascada jusqu'à l'arène, venant heurter le sable chauffé à blanc. Puis le rire mourut et une voix rauque et grave s'éleva dans l'air figé.

— Alors, Bolan ! Tu me le tues, ce taureau ?

Dans la loge d'honneur de l'arène, une montagne de chair s'était dressée. Aussi large que haut, barreau de chaise cubain vissé au coin de ses grosses lèvres flasques, large chapeau de feutre ivoire sur la tête et Ray-Ban à verres miroir sur son énorme nez couperosé, Don Pablo Jerez souriait aux anges.

C'était vraiment un beau spectacle.

— Alors, l'Exécuteur ! cria-t-il encore plus fort. Il te fait peur, ce tas de viande ?

Autour de lui, les douze *soto-capi* du Sud qu'il avait invités et leurs *pistoleros* s'esclaffaient, se repaissant comme lui du supplice enduré par Mack Bolan. À bout de souffle et le flanc droit de sa combinaison noire arraché sur toute sa hauteur, l'interpellé tirait sa jambe blessée en essayant de fatiguer le taureau. Mais le fauve était un brave et il ne céderait que sous l'estocade.

Sous l'épée.

Hélas, dans les mains de l'homme en noir à qui toute lame avait été refusée, il n'y avait plus que deux banderilles. Les dernières d'une série de huit. Par trois fois déjà, il avait tenté la seule manœuvre qui aurait pu terrasser le taureau : lui planter les dards dans les yeux. Mais il avait chaque fois raté son coup et, maintenant, la bête blessée s'excitait de sa propre douleur.

— Tu es moins fier, hein, grand fumier ! cria encore la voix rauque de Pablo Jerez. Forcément, aujourd'hui tu es sur le terrain de Don Pablo, pas vrai ?

C'était vrai et Bolan le savait. Toute la ville, toute la région et même tout le Sud étaient la propriété de fait de Don Pablo Jerez. Ici, le super patron du crime organisé régnait en maître absolu sur une population à la fois rude et taciturne qui voulait surtout ne rien savoir.

À quelques kilomètres de là, il y avait des hôtels de luxe, des villages de vacances et du flamenco pour touristes. Mais ici, on était encore au Moyen Âge. Ou presque. Il suffisait pour s'en convaincre d'avoir vu les cadavres des ennemis de Jerez lorsqu'on les traînait hors de l'arène sous les lazzi de sa cour mafieuse.

Des cadavres d'êtres humains.

Jamais de taureaux. Don Pablo aimait trop les taureaux pour les tuer.

Soudain, une bouche anonyme lança une courte phrase en espagnol qui résonna longuement au-dessus de l'arène et, comme s'il n'avait attendu que cela, le taureau souffla dans la poussière, fit un écart et, d'un coup, fonça tête baissée.

— Olé !

Toutes les gorges de la loge d'honneur avaient hurlé en même temps et, sur la piste incendiée de lumière, l'homme en noir avait esquissé une passe maladroite. Ses blessures le faisaient atrocement souffrir et, déjà, des lucioles éclataient devant ses yeux rougis par la transpiration. Tous les spectateurs crurent qu'il avait encore réussi à esquiver la terrible fourche. Emporté par son élan, le taureau avait mis trop de temps à donner du col. Pourtant, à l'ultime seconde, le monstre pila sur place en relevant la tête et tous virent en même temps une des redoutables broches empaler l'homme en noir et le soulever comme un vulgaire paquet. À cet instant, alors qu'il sentait sa vie le quitter avec son sang, tandis que l'atroce souffrance remplaçait peu à peu l'anesthésie du choc, l'homme à la combinaison noire aurait voulu crier sa haine. Mais les bourreaux de Don Pablo Jerez avaient rendu cela définitivement impossible.

Ils lui avaient coupé la langue.

Comme ça. Rien que pour essayer leurs grands couteaux et pour rire un peu. C'étaient des êtres simples.

— Eh ! Bolan ! cria encore Pablo Jerez, tu lui as fait mal aux cornes, à mon taureau !

Des rires tonitruants accompagnèrent ses paroles. Don Pablo Jerez avait l'humour chevillé au corps. Pendant ce temps, dans la poussière de l'arène, la grande silhouette noire de l'Exécuteur se tordait de douleur. Un flot de sang s'écoulait de son flanc ouvert et ses mains essayaient de comprimer l'horrible blessure de son ventre. Un instant hésitant, le taureau était resté au-dessus de lui comme surpris de son succès, puis, d'un coup de corne léger, il poussa devant lui le corps qui se tordait. L'homme en noir émit un cri rauque, voulut ramper vers l'enceinte circulaire de planches peintes en rose pâle qui couraient tout autour de l'arène. Plantant ses ongles dans le sable brûlant, il parvint ainsi à gagner presque un mètre, mais, alors qu'il redressait la tête pour s'orienter et qu'un rôle crevait le rempart de ses lèvres

exsangues, le taureau le chargea de nouveau. Tête au ras du sol, soufflant de rage, le monstre arriva sur Bolan comme la foudre. La corne droite s'enfonça dans la chair et, cette fois, l'Exécuteur poussa un véritable hurlement. Un long cri d'agonie qui se répercuta en un écho sinistre tout autour de l'arène et qui fut bientôt couvert par les olé de la petite foule de pourris. Du sang s'échappait maintenant de la bouche du blessé et une plainte continue fusait entre ses lèvres où du sable s'était collé. Don Pablo Jerez riait à présent sans discontinuer et ses invités, soucieux de calquer leur attitude sur la sienne, en rajoutaient en lançant des insultes au corps supplicié de celui qui les avait si longtemps défiés : Mack Bolan le fumier. L'Exécuteur.

Leur bête noire, le symbole de leur haine et de leurs peurs.

Heureusement, le cauchemar était à présent terminé. Leur ennemi mortel était là, répandu dans la poussière, agonisant dans ses râles et dans son sang, aussi peu redoutable aujourd'hui qu'il avait été effrayant par le passé. Cela avait été presque trop facile. Presque irréel. Pourtant, le fait était indéniable, Mack Bolan le fumier était bel et bien en train de crever.

— Bolan, tu m'entends ?

La voix de Pablo Jerez avait perdu de sa puissance. Il avait trop crié et trop ri et ses cordes vocales irritées par l'abus de tabac et d'alcool se rebellaient ainsi parfois. Dans quelques instants, ce serait à peine s'il pourrait encore parler. Heureusement, la « corrida » touchait à sa fin et la joie de voir son ennemi mourir sous ses yeux le payait de ce petit inconvénient. Quand l'Exécuteur aurait rendu son dernier souffle, il le ferait photographier et filmer sous toutes les coutures. Afin que, dans l'internationale de l'*Organized Crime*, personne n'oublie jamais qui avait eu la peau du fumier.

Question d'honneur.

En Espagne en général et à Maja Blanca en particulier, on ne badinait pas avec ces questions-là.

— Bolan ! Tu m'entends ?

Mais sur le sable de l'arène, la silhouette noire du grand fumier ne bougeait plus.

— Tu vas crever, s'égosilla le maître de Maja Blanca. Tu vas crever, grand fumier, et moi, je vais faire la fête toute la nuit à la santé de ton âme de justicier !

Nouveaux rires de courtisans que Don Jerez fit taire en levant une main impérieuse.

— Tu vas crever parce que tu t'es trompé sur un point, Mack Bolan.

Le mafioso marqua un silence, força sa voix pour ajouter :

— Tu t'es trompé sur un point capital.

Nouvelle pause.

— Ta seule erreur a été de t'attaquer à Don Pablo Jerez, Mack Bolan.

Il rit.

— Personne n'aura jamais la peau de Don Pablo Jerez. Personne !

Une salve d'applaudissements salua cette tirade et Don Pablo Jerez adressa un signe à deux hommes en chemisette qui attendaient un peu à l'écart. Ils se précipitèrent aussitôt chargés de plateaux sur lesquels trônaient des bouteilles de Moët et Chandon 1979 dans des seaux à glace en argent. Tandis qu'ils remplissaient des coupes en cristal de Bohême, le *capo* de Maja Blanca considérait la grande silhouette noire répandue à terre et dont le sang attirait à présent des essaims de mouches. Les *picadores* étaient intervenus, faisant refluer le taureau vers son corral et deux servants vinrent pour se charger du corps de Bolan. Mais, élevant sa coupe, Don Pablo Jerez les arrêta :

— Non, lança-t-il d'une voix de plus en plus cassée. Laissez crever ce chien au soleil ! Je veux qu'il souffre. Longtemps. Ainsi, ajouta-t-il plein d'emphase, ceux de nos frères qu'il a tués seront pleinement vengés.

Des « frères » qu'au cours de nombreuses guerres intestines, la famille de Jerez ne s'était pas gênée d'éliminer plus souvent qu'à son tour...

Il y eut une nouvelle salve d'applaudissements et tout le monde se mit à écluser du Moët comme s'il s'agissait de vulgaire limonade. Une belle cohésion dans la joie et la bonne humeur. Pourtant, parmi les assistants, une silhouette était sagement demeurée à l'écart. Un long type au faciès ascétique et aux étranges lunettes de soleil aux verres ronds. Immobile, il avait assisté à tout sans broncher, ne se déridant vaguement que lorsqu'un de ses voisins portait les yeux dans sa direction. Comme si tout cela ne l'avait pas vraiment concerné.

Son vrai nom : José Daedas. Mais à Maja Blanca, personne ne le connaissait sous cette identité. Même pas Don Pablo Jerez. Ici, personne ne savait vraiment d'où il venait et pour tout le monde, il était simplement Vargas.

Vargas, le flingueur fétiche de Don Jerez. Son *caporegime* et son garde du corps personnel, celui qui tirait si vite qu'on ne voyait pas sa main saisir la crosse du Beretta M92F, celui qui le suivait partout et tirait des cartouches 9 mm Silvertip. Une main magique qui ne tremblait pas et qui n'avait jamais raté sa cible. On disait de lui qu'il était colombien, qu'il avait autrefois été au service d'un ancien parrain de Medellin ou de Cali et qu'à la mort – dans son lit ! – de ce dernier, il avait décidé d'aller exercer ses talents ailleurs. De toute façon, Don Pablo Jerez se moquait bien du passé de son tueur. Avec lui à la tête de ses *pistoleros*, il se sentait parfaitement protégé et c'était tout ce qui comptait.

Mais, pour le moment, Vargas avait d'autres pensées en tête que la sécurité de son boss. Derrière les lunettes noires, ses petits yeux gris décolorés fixaient la silhouette noire allongée dans la poussière dorée de l'arène. À cet instant, d'autres bouchons de Moët explosèrent au-dessus des rires et des sarcasmes et le champagne se remit à couler. Don Jerez jeta son cigare, s'en fit allumer un neuf et, laissant un instant ses hommes donner libre cours à leur joie, il se pencha par-dessus le garde-fou de la loge et envoya un long jet de salive fortement nicotinisée en direction du corps inerte de Mack Bolan. En bas, les deux servants laissèrent échapper de petits rires gras et dans la chaleur cuisante de l'après-midi ; tremblantes et incongrues, quelques notes de guitare venues de nulle part s'égrenèrent dans le silence revenu. À cet instant, un des deux affreux d'en bas se pencha sur le corps de l'Exécuteur et après un bref examen, levant la tête vers Don Jerez, lança d'une voix presque craintive :

— Merde... le grand fumier est canné, boss !

D'abord, seul un silence pesant lui répondit, puis, sentant qu'il fallait marquer l'événement, Don Pablo Jerez lâcha de sa voix cassée :

— Qu'il aille se faire foutre en enfer, le fumier !

Cette fois, ce fut une véritable ovation qui monta du groupe de ses hommes. La joie et le champagne y étaient pour beaucoup car ce dernier était la marque des fêtes solennelles. Mais le sentiment qui prédominait secrètement dans tous les esprits à cet instant était sans conteste le soulagement.

Mack Bolan était enfin mort.

Et contrairement aux fausses nouvelles tant de fois répandues dans les rangs de l'*Organized Crime*, cette fois, c'était vrai. Le corps du grand fumier était là sous leurs yeux.

Mort.

Enveloppé dans sa sinistre combinaison noire comme dans un étrange et lugubre linceul.

Mort pour l'éternité.

Hilare, sa lourde silhouette tremblante de jubilation, Don Pablo Jerez tourna alors ses Ray-Ban miroir vers la face granitique de son flingueur personnel et, d'une voix encore plus cassée, il lança :

— Tu peux désormais ranger ton artillerie, Vargas. Parce qu'à partir d'aujourd'hui, plus personne n'osera jamais défier Don Pablo Jerez.

Tous les hommes présents dans la loge d'honneurs poussèrent des cris quasi hystériques pour bien montrer à quel point ils étaient d'accord avec leur boss. Mais derrière les lunettes noires et rondes de Vargas, les petits yeux délavés n'avaient même pas cillé. Il ignorait pourquoi mais, dans toute cette histoire, il avait le sentiment que quelque chose clochait.

Juste une impression. Mais Vargas s'était toujours fié à son instinct. C'était même grâce à ça qu'il était encore vivant aujourd'hui. Et il comptait bien le rester.

CHAPITRE II

— C'est devenu trop dangereux. Ils vont finir par te flinguer.

— Eh ! Ça va pas ! Qu'est-ce qui vous prend ?

La voix de Phil Necker avait sourdement résonné dans le module opérationnel du char de guerre. Face au fédéral-taupe, Mack Bolan et Harold Brognola se lancèrent un regard embarrassé. Il n'était jamais agréable de dire à un ami qu'on a cessé de lui faire confiance et c'était en quelque sorte ce qui était en train de se passer. Bien sûr, ni l'Exécuteur ni Hal Brognola ne mettaient la fidélité de Phil Necker en doute, mais depuis la mort du vieux Franck Marioni, les choses avaient bien changé à la *Commissione*. La réorganisation de celle-ci tardait à se confirmer et c'était carrément la foire d'empoigne. Résultat, depuis quelque temps, notamment à la suite des derniers blitz retentissants opérés par l'Exécuteur, les gros bonnets de New York s'inquiétaient et commençaient à éplucher d'un peu trop près les activités de l'ancien *consigliere* de Marioni. D'ici qu'ils finissent par se demander s'il ne jouait pas un double jeu, il n'y avait qu'un pas.

Un pas que Hal Brognola se refusait à laisser faire. Il grimaça, secoua la tête l'air désolé et lâcha à l'adresse de son subordonné :

— Navré, Phil. On va te mettre au vert un certain temps. Pour ta sécurité.

— Ma sécurité ! railla amèrement la taupe fédérale en se resservant une rasade de Hennessy-Glace. Ma sécurité, ça fait des années que je m'en occupe tout seul, non ?

C'était vrai. Il avait été infiltré au sommet de la *Commissione* au moment où on avait mis Léo Turrin sur la touche et c'était à présent à son tour d'être évincé. Chez les fédéraux, on ne faisait pas de sentiment. La rançon de l'efficacité.

— Exact, sourit Brognola. Justement, ça fait un peu trop longtemps. Si les cannibales du sommet se mettaient à te faire des misères, tu pourrais craquer.

— T'es dingue !

— Tu sais très bien que j'ai raison, Phil. Et si tu craquais, on en aurait pour des années avant de pouvoir réinfiltrer un type à nous à la *Commissione*.

Phil Necker chercha du secours chez Bolan, mais celui-ci secoua la tête.

— Hal a raison, Phil, et tu le sais aussi bien que nous. Tu as frisé le clash si souvent que ça va finir par péter. Or tu connais les méthodes des *amici*. Ils y mettront peut-être du temps et de l'énergie, mais ils finiront par te faire cracher le morceau.

Il laissa passer un bref silence avant de lâcher :

— O.K. ?

Nouveau silence, beaucoup plus long, avant qu'un voile terne ne vienne s'abaisser un instant derrière les lunettes de Phil Necker. Puis il pinça les lèvres, laissa fuser un bref soupir, finit par souffler :

— Je vois. Son nom ?

Mack Bolan fronça les sourcils, mais Brognola avait compris que Necker parlait de son remplaçant. Il esquissa un sourire navré, secoua la tête pour déclarer :

— Encore désolé, vieux. Tu connais les consignes.

Pour des raisons de verrouillage bien compréhensibles, hormis peut-être la direction fédérale du FBI, seuls, Brognola et l'Exécuteur auraient à connaître celui qui allait prendre la place de Necker à la *Commissione*. Question de sécurité. Phil Necker le savait, mais la curiosité avait été la plus forte. Pour la première fois depuis le début de l'entretien, un sourire un peu las erra sur sa face anguleuse et il reconnut :

— Exact, chef. Quels sont les ordres ?

Ironie qui ne trompa personne.

— Pour toi, répondit Brognola, vacances. Pour nous, précisa-t-il à l'adresse de Bolan, boulot.

— Je vois, grimaça Necker. Comment suis-je censé disparaître aux yeux des *amici* ?

— On t'a concocté une romance sentimentale.

— Hein ?

Nouveau sourire froid de Brognola.

— Demain soir, au cours du cocktail à l'occasion de la sortie d'un film produit avec les fonds de la drogue et où plusieurs grosses têtes mafieuses seront présentes, tu vas faire la connaissance d'une super-nana. Une journaliste d'origine française et critique de ciné. Elle nous doit un petit service.

Classique. Encore une qui avait eu maille à partir avec les fédéraux et qui avait su monnayer son avenir. Mine entendue de Necker qui grogna, inquiet :

— J'espère qu'il ne s'agit pas d'une mochetée.

— Je t'ai dit une super-nana, fit valoir Brognola.

— C'est justement ce qui m'inquiète. On n'a pas les mêmes critères en matière d'histoire d'amour !

La blague de Necker détendit l'atmosphère et Brognola enchaîna d'un ton plus léger :

— On lui a fait la leçon. Dans les jours prochains, vous devrez jouer l'amour-passion et tu la suivras en Europe. Là-bas, tu disparaîtras pendant quelque temps à la suite de votre rupture amoureuse. Pour le reste on verra plus tard : chirurgie esthétique, nouvelle gueule et nouveau cursus. La routine, quoi.

— Chouette programme, convint Necker. J'ai toujours rêvé de passer des vacances en France. Quant à ma gueule, j'espère qu'on choisit la nouvelle sur catalogue.

Voyant que la taupe fédérale avait fini par digérer sa mise en sommeil, Bolan revint aux choses sérieuses pour s'adresser à Brognola :

— Et si on en venait au vrai but de cette réunion ?

Le fédéral hocha la tête, avala une gorgée de Hennessy-Glace auquel l'Exécuteur l'avait converti et lâcha en portant un toast :

— À ta mort, Mack.

— Pardon ?

— À la mort du légendaire et très redouté personnage qu'a été si longtemps l'Exécuteur.

Bolan haussa un sourcil intrigué.

— Tu peux éclairer ?

Brognola désigna Necker.

— C'est lui qui va éclairer. Pour sa dernière prestation au sein de la *Commissione*, il a pêché le gros poisson.

— C'est-à-dire ?

— Ta propre mort.

— *No comprendo*.

Petit sourire ironique de Brognola.

— Tu fais bien de te mettre à la langue de Cervantès. C'est justement en Espagne que tu es mort.

Devant la mine incrédule de Bolan, il adressa un signe à Necker qui enchaîna :

— L'histoire remonte à quelques jours seulement. Elle met en scène un certain Jonas Catala. Un petit mac canadien qui s'était recyclé en Espagne depuis quelque temps et qui avait été interné en psychiatrie après qu'il eut assassiné salement une de ses tapins.

Bolan esquissa un sourire glacé.

— Pour assassiner son gagne-pain, il faut effectivement être dingue.

Necker avala une gorgée de Hennessy-Glace avant de préciser :

— La nana lui avait fait faux-bond pour un gros dealer madrilène. Ça l'a rendu dingue, on peut comprendre. Depuis son internement, il n'avait plus qu'une idée en tête : massacrer tout ce qui touchait de près ou de loin à la mafia en général et à l'espagnole en particulier. Projet qu'il a mis à exécution sitôt évadé de l'hôpital.

— Ça ne m'explique pas le rapport avec ma propre mort.

— Le mec se faisait passer pour toi.

— Pour moi ! Quel intérêt ?

— Ça, on ne le saura sans doute jamais. Peut-être pensait-il impressionner les mafieux ibériques, peut-être avait-il attrapé le fameux syndrome de l'identification poussé à son paroxysme. Probable aussi qu'il éprouvait un certain plaisir à voir ses futures victimes mafieuses trembler de trouille quand il annonçait la couleur en prétendant être toi. Malheureusement pour lui, il devait manquer d'expérience dans le domaine de la guerre antimafia, car il a raté son blitz contre la famille d'un certain Pablo Jerez et il s'est retrouvé encorné par un taureau.

— Un taureau !

— Outre ses activités mafieuses touchant principalement à la drogue, Pablo Jerez possède une couverture inattaquable en Espagne : éleveur de taureaux de combat.

Mack Bolan hocha la tête.

— O.K., dit-il. J'y suis. Ton Pablo figure effectivement dans mes fichiers informatiques. Mais jusqu'à présent, je n'avais pas trop à faire du côté de l'Espagne.

— Ça risque de changer, argumenta Brognola. Cette affaire a été le révélateur de la nouvelle vigueur des familles ibériques. À la suite de l'annonce de ta mort et soudainement propulsé au sommet de la gloire par ce fait d'arme, Don Pablo Jerez a réuni les familles espagnoles en une table ronde présidée par lui afin d'établir les bases d'un nouvel ordre mafieux. Un vieux rêve que Jerez caressait depuis toujours et que les événements lui ont soudainement permis d'espérer. Logique. Personne n'aurait eu le front de refuser quoi que ce soit au tombeur de l'Exécuteur.

— Logique, acquiesça Bolan, mi-figue, mi-raisin. Mais outre le fait de remettre les pendules à l'heure à propos de ma mort, aller punir Jerez pour l'assassinat de celui qui se disait l'Exécuteur ne va pas constituer un blitz à noter dans les annales.

— Exact, reconnut Brognola. Aussi n'est-ce pas réellement dans cette optique que je voyais les choses.

— O.K. On peut savoir ?

Nouveau regard du fédéral en direction de Necker qui enchaîna :

— Ton prochain blitz, ce serait pour casser *Big Dream*.

— *Big Dream* ?

— Une vaste opération visant à mettre en place une tête de pont européenne destinée au marché de la coke colombienne sur le vieux continent.

C'était nouveau. Jusqu'à présent, les cartels de Medellin et de Cali s'étaient contentés d'envoyer leur production sur le continent nord-

américain, laissant peu ou prou l'Europe au marché oriental de l'héroïne.

— Tu es sûr de l'info ? questionna Bolan.

— Affirmatif. Ce sera mon cadeau d'adieu, plaisanta sombrement Necker. Mon dernier pied de nez à la *Commissione*.

— Tu peux m'en dire plus ?

— À peine. Sinon que des grosses têtes colombiennes, espagnoles et siciliennes seront présentes à cette table ronde.

Bolan leva un sourcil intéressé. La présence des Siciliens tendait effectivement à indiquer le degré d'importance de la réunion. Malgré certains dérapages et coups de Jarnac des mafieux européens nouvelle cuvée, la vieille garde sicilienne tenait toujours solidement les rênes de l'*Organized Crime*.

— C'est tout ?

— À peu près. On sait seulement que dans le but d'éviter de trop fréquents mouvements d'approvisionnement qui risqueraient de le faire remarquer par des autorités portuaires désormais sur les dents, mais aussi pour échapper à la montée des cours qui ne manquera pas d'intervenir, Jerez a organisé un système de stockage assez considérable de la coke sur son propre territoire.

Commerce, commerce.

— Seulement, reprit Necker, on ignore l'emplacement de ces dépôts et les quantités qui y sont concentrées. Selon certaines indiscretions, Jerez devrait profiter de cette table ronde pour en communiquer la liste aux grosses têtes siciliennes, puisque ce sont elles qui chapeautent *Big Dream Europe*. Si tu as de la chance, tu devrais tout savoir là-dessus. Mais en dehors de sa séquence espagnole, cette même table ronde pourrait t'en apprendre beaucoup plus. Non seulement sur les structures européennes de *Big Dream*, mais également sur ses tenants colombiens.

Necker fit la moue, ajouta :

— Malheureusement, je suis assez pauvre en renseignements. Il te faudra enquêter sur place.

— Pas mon boulot, le genre enquête.

— Je sais, sourit Necker. Et celle-là promet d'être délicate. Jerez est un méfiant et un violent. Il détruit systématiquement tout ce qui pourrait lui porter le plus petit préjudice. Ça va être dur, mais cette table ronde risque fort d'ouvrir les vannes d'un véritable raz de marée de la coke et du crack sur l'Europe.

— Est-ce que ça voudrait dire que la Colombie en vendrait moins aux States ?

Mouvement de tête de Phil Necker.

— Négatif. Simple extension du marché.

— O.K., fit Bolan qui se positionnait toujours et d'abord en tant

que citoyen américain. Tu as un dossier ?

— Maigre, s'excusa la taupe fédérale. Mais j'ai essayé de te fournir certains détails qui pourraient renforcer ta logistique en cas de nécessité. Notamment une liste des relations, professionnelles ou non, de Miguel Ramos.

— Ramos ?

— Notre correspondant local.

Necker désigna Brognola, enchaîna :

— Hal te dira la suite. Pour moi, c'est fini, je rentre au bercail.

Il acheva son Hennessy-Glace, quitta son tabouret de console puis, hésitant sur la conduite à tenir en cet instant définitif, il se contenta de lever le pouce en direction de Bolan et de déclarer avec un sourire en coin :

— On a passé de bons moments, pas vrai ?

Mack Bolan lui rendit son sourire.

— Affirmatif, vieux.

Necker allait quitter le module opérationnel, l'Exécuteur l'arrêta.

— Phil.

Ce dernier se retourna et Bolan leva le pouce à son tour pour lâcher sobrement :

— Tu as fait un sacré bon boulot.

Puis comme Necker le remerciait d'un battement de paupières et qu'il s'apprêtait à refermer la porte dans son dos, l'Exécuteur ajouta :

— *Good luck.*

— Et toi, renvoya la taupe fédérale en sortant enfin, fais gaffe à ta peau.

Une page de la guerre de l'Exécuteur venait de se tourner. Avec Phil Necker, il voyait s'éloigner une des chevilles ouvrières de son combat. La taupe fédérale allait de nouveau se fondre dans les rangs de l'armée anonyme du FBI et peut-être n'entendrait-il plus jamais parler de lui. Il en était ainsi de la vie de Mack Bolan. Un croisé solitaire dont la route rencontrait parfois celle d'autres êtres que le monde du crime révoltait. Au moment où, après cette longue période de stress où sa vie n'avait souvent tenu qu'à un fil, le fédéral Necker retournait dans l'ombre, l'Exécuteur espérait seulement qu'il y trouverait enfin la paix.

Ce qui n'était pas sûr du tout.

— Nick Rafalo est bon aussi. Tu verras.

— Hein ?

La voix de Brognola avait tiré Bolan de ses pensées et il comprit avec une demi-seconde de décalage à qui le fédéral faisait allusion.

Au remplaçant de Necker.

— Nick Rafalo, hein, dit-il, songeur. C'est son vrai patronyme ?

— Affirmatif.

— Avec un nom comme celui-là, il n'aura pas de mal à passer pour un mafieux.

Petit sourire en coin de Brognola.

— Ne t'y fie pas. Nick est un dur. Un inconditionnel de la justice. Il hait le crime et tout ce qui y participe. Tu verras, c'est un as.

— Un type à toi ?

— Détaché de la côte Ouest. Un look de marginal, mais une grosse tête et des couilles à l'avenant.

— Pourquoi lui plutôt qu'un autre ?

Le fédéral marqua un temps, finit par lâcher :

— Augie Marinello.

Bolan le toisa sans comprendre.

— Quoi, Augie Marinello ?

— C'est un copain d'Augie Marinello Jr.

Froncement de sourcils de l'Exécuteur.

— Tu débloques ou quoi ?

Mouvement de tête du fédéral.

— Pas le moins du monde. Augie Marinello Jr et Nick Rafalo sont potes. On pourrait même dire que depuis l'affaire des fausses factures, ils sont devenus comme cul et chemise.

— L'affaire des fausses factures ?

— Une magouille de deux millions de dollars sur de l'immobilier et des travaux publics à Los Angeles. Marinello Jr y était mouillé jusqu'au cou et c'est Nick qui lui a tiré les marrons du feu. Délégué auprès de lui comme expert financier, il lui a monté un dossier en béton et Marinello a été blanchi de toute accusation.

— Ton Nick Rafalo est vraiment expert financier ?

— Affirmatif. Avant d'être au FBI, il était expert au Trésor.

— Je vois, poursuit Bolan qui avait tout compris. Il vous fallait quelqu'un de neuf à la *Commissione* et vous avez monté l'intox de bout en bout. Vous saviez Marinello désormais très proche du siège new-yorkais et vous avez peut-être même favorisé l'enquête fiscale qui a tout déclenché.

— Exact, reconnut Brognola, modeste. Ça n'a pas été très difficile, Marinello était dans le collimateur depuis longtemps. Grâce à notre manip, il est tombé dans le panneau. Il n'a eu de cesse que d'installer notre homme à la *Commissione*.

— Qu'est-ce qu'il va faire ?

— Y siéger en tant que conseiller financier. Tout à fait dans ses cordes.

Bolan hocha la tête. Le FBI ne commettait jamais l'erreur d'utiliser ses hommes à contre-emploi. Il avait pu le vérifier à maintes reprises, y compris précisément avec Phil Necker.

— Comment ça se passera, entre Rafalo et moi ?

— Comme ça se passait du temps de Phil.

Du temps de Phil. Le FBI ne faisait pas de sentiments. Necker était déjà quasiment aux oubliettes.

— Avec toutefois une petite variante, précisa Brognola en sirotant une gorgée de Hennessy. Provisoirement, je serai votre intermédiaire. Sauf en cas d'empêchement de ma part ou d'urgence capitale. Toutefois, dans un premier temps, j'ai pensé qu'il valait mieux éviter de vous rencontrer.

— Ah ?

Au ton de Brognola, Bolan avait tiqué. Il avança :

— Pas encore pleinement confiance, hein !

Petit sourire froid du fédéral.

— Si. Mais la confiance ne change pas les règles. On préfère tester d'abord.

L'Exécuteur esquissa à son tour une ombre de sourire. Tout ceci procédait du meilleur professionnalisme. À cet instant, Hal Brognola termina son verre, quitta son tabouret de console, jeta un regard appréciateur autour de lui.

— Tu as encore fait des aménagements ? questionna-t-il d'un air badin.

L'Exécuteur avait profité d'une période de repos après son blitz en Côte d'Ivoire pour faire équiper par Gadgets le module opérationnel du dernier-né des mini-computers d'IBM. Une petite merveille technologique dans la mémoire de laquelle il avait stocké les diverses procédures technico-militaires de son système défense-attaque, ainsi que les dizaines de milliers d'informations glanées sur l'*Organized Crime* depuis le début de son implacable guerre. Au cours de sa longue traque, l'Exécuteur avait scrupuleusement tout répertorié, si bien que Brognola, qui savait pourtant presque tout, le jalousait parfois de posséder autant de renseignements dans ses fichiers informatiques personnels. Mais l'Exécuteur ne faisait pas le même travail que le FBI. Lui n'amenait pas les cannibales devant un juge qui les relâcherait aussitôt contre caution. Lui, il les traitait exactement comme eux-mêmes traitaient ceux qui n'obéissaient pas à leurs critères : il les éliminait. Physiquement.

Avec en prime, quand l'occasion s'en présentait, la confiscation des liquidités polluées par le crime. Pour son trésor de guerre... et aussi pour la fondation Miséricorde. Cette institution établie en Suisse et fondée à la suite de ses blitz en Thaïlande et en Malaisie au cours desquels il avait sauvé une quarantaine d'enfants victimes de guerre, ainsi que le petit Cheng, le fils de son ami et presque fils Liang. Destinée à la sauvegarde d'autres petites victimes de la guerre, la fondation Miséricorde était placée sous la gestion avisée de Viviane Beck, une jeune amie rencontrée au cours de ces mêmes blitz et dont

l'intervention para-diplomatique conjuguée avec l'action généreuse de la compagnie aérienne UTA avait permis ce sauvetage. Depuis, l'Exécuteur avait encore puni beaucoup de pourris de par le monde, mais il ne perdait jamais de vue sa nouvelle croisade.

La Fondation et les enfants.

— En cas de nécessité, proposa Brognola, tu pourras éventuellement faire appel à ce Miguel Ramos dont Phil t'a parlé. Propriétaire d'une chaîne très *in* et très célèbre de salons de coiffure. Ça s'appelle *Miguelito*. Des trucs avec instituts d'esthétique et tout le bordel. Une fortune. Société commerciale créée grâce à nos fonds secrets. Pour payer des services rendus par Ramos au temps béni du bon fonctionnement de l'OTAN. Tu trouveras les coordonnées de notre homme dans le dossier. Ramos aurait pu vivre à Madrid ou à Ibiza, mais il est né à Almeria et il y reste presque tout le temps. Un homo qui connaît tout le monde, non seulement d'Irun à Cadix, mais également de New York à Moscou, et qui est au courant de toutes les combines.

Brognola sourit, ajouta avec un soupçon d'ironie :

— Un indic très précieux. Et très cher.

Le fédéral tendit une mince chemise à Bolan, précisa :

— Le dossier préparé par Phil.

Il sourit en coin, marmonna :

— Je ne te recommande pas d'en faire bon usage.

Cela tombait sous le sens. Mais dans la guerre de l'Exécuteur, le bon usage risquait fort de sentir la poudre, le sang et la mort. Brognola le savait depuis toujours et, curieusement, il ne posait jamais de questions sur les méthodes employées. Les résultats étaient là, tangibles et indiscutables.

Il n'était de bon mafioso que le mafioso mort.

Mais la mort frappait aveuglément. Un jour, une balle anonyme ferait sans doute éclater les chairs de l'Exécuteur et son implacable croisade contre le crime serait irrémédiablement stoppée. C'était la loi de la guerre et Bolan l'avait acceptée depuis le début. Restait à savoir si, après lui, un autre aurait le courage ou la folie de reprendre le flambeau. Mack Bolan ne se faisait guère d'illusions, mais les choses étaient ainsi. Le monde était malade de lui-même.

Dans sa partie de cache-cache avec la faucheuse, l'Exécuteur avait toujours gagné.

Ce serait peut-être pour cette fois.

Dans la chaleur et la poussière dorée de l'Espagne.

CHAPITRE III

Les grandes glaces de l'aéroport d'Almeria brillaient de tous leurs feux dans le soleil incendiaire et les palmiers des terre-pleins extérieurs de l'aérogare semblaient crier leur soif dans le lent balancement de leurs ramures. Il était à peine 15 heures et la fournaise était à son zénith. Mack Bolan venait de franchir la douane où un fonctionnaire un peu trop zélé à son goût avait passé au crible le contenu du sac de cuir noir accroché à son épaule droite, se désintéressant du grand fourre-tout de voyage en grosse toile kaki acheté chez un spécialiste new-yorkais d'équipement militaire. Comme il était hors de question de pouvoir transporter le plus petit canif par la voie des airs, l'Exécuteur n'avait pu y enfourner que ses effets personnels... et un peu de pâte à tarte.

C'est-à-dire un petit kilo d'enfer.

Ce fameux explosif à l'anodine apparence de pâtisserie inventé par Herman Schwarz Gadgets pouvait se travailler comme de la vraie pâte. Résultat, Mack Bolan avait allègrement transporté un kilo de petits sablés US destinés à d'imaginaires neveux vivant en Europe.

De quoi faire sauter l'Empire States Building !

Mais il ne s'agissait là que d'un en-cas. En principe, le char de guerre arriverait sous 48 heures, grâce à un transport aérien de fret destiné aux techniciens américains d'un chantier portuaire de Malaga. L'Exécuteur avait largement eu le temps d'étudier le dossier Jerez durant son vol au-dessus de l'Atlantique et il avait décidé dans un premier temps de se placer en configuration d'observation. Pour cela il lui fallait se fondre dans l'environnement ennemi. L'étude du dossier lui avait permis de mieux cerner l'univers de Pablo Jerez. Maja Blanca avait autrefois porté un autre nom. C'était une petite localité de quelques centaines d'âmes, située à une trentaine de kilomètres d'Almeria et qui avait été rebaptisée par Pablo Jerez en souvenir d'une de ses maîtresses retrouvée morte un matin, les veines des poignets sectionnées, entièrement nue sur son lit.

La Maja nue.

Une très brève enquête avait conclu au suicide. La veille au soir, pour la punir d'avoir été insolente à son égard et en public, Pablo Jerez l'avait fait fouetter devant toute sa petite cour personnelle. La version officielle était qu'éperdument amoureuse de Jerez, la jeune

femme avait craqué dans la nuit en emportant son amour bafoué dans la tombe, mais la rumeur murmurait que, lui ayant ensuite rendu visite dans sa chambre, Jerez aurait été accueilli par une fin de non-recevoir et que, très vexé, il aurait un peu aidé sa maîtresse à se suicider. Ensuite, désespéré par cette mort, le mafioso avait fait incinérer le cadavre de la suicidée et, à l'occasion d'une intime et émouvante cérémonie, avait répandu ses cendres sur le sable de son arène privée.

Depuis, bien renseignées sur ce qui pouvait les attendre, ses maîtresses successives prirent bien soin de ne jamais le contrarier.

Tout à ses pensées, Mack Bolan était arrivé devant le comptoir d'Avis. Une hôtesse au look flamenco lui remit les clés et les papiers de la Seat retenue depuis New York et, dix minutes plus tard, il pulvérisait le record de vitesse de la petite voiture beige sur l'imitation d'autoroute reliant La Canada à Almeria... à quarante km/h. Son objectif : établir une base d'observation à deux endroits sur les trois où Jerez se rendait régulièrement. Une à Maja Blanca, une autre à Almeria. Pour la deuxième, ce serait facile, *calle Mayor*, juste en face du véritable palais servant de siège social à la société d'élevage de Pablo Jerez, il y avait un petit hôtel où Bolan avait déjà réservé une chambre par téléphone. Mais pour Maja Blanca, les choses s'annonçaient moins faciles. La petite ville ne comprenait qu'une auberge nantie de cinq chambres et elles étaient toutes occupées en permanence. Quatre par des géologues en mission de fouilles dans la région, la cinquième par une femme seule, une certaine *frau* Wiener, apparemment artiste peintre, mais à propos de laquelle la discrète enquête effectuée par le coiffeur Miguel Ramos n'avait rien donné de plus qu'une simple photo un peu floue tirée clandestinement. Jusqu'alors, Ramos n'avait eu de contact qu'avec le FBI et l'Exécuteur préférerait ne pas se découvrir pour le moment. Quant au troisième endroit où Bolan pouvait espérer coincer Jerez, il s'agissait ni plus ni moins d'un château dans les environs de la petite ville de Félix, au nord-ouest d'Almeria.

Un véritable château, comme on en trouve encore beaucoup en Espagne, autrefois bâti pour résister aux invasions et que le parrain d'Almeria avait fait restaurer. Selon le dossier lu dans l'avion, ces nouvelles fortifications semblaient pouvoir encaisser sans broncher les assauts répétés de toute une armée moderne.

À voir.

Mais pour le moment, à défaut d'armement lourd, l'Exécuteur éviterait d'affronter cette place forte. D'où la surveillance qu'il allait tenter d'établir. Pour cela, il s'était tissé une couverture de photographe et ce serait nanti du véritable matériel de pro contenu dans le sac de cuir noir qui avait tant intéressé le douanier qu'il se

présenterait partout et expliquerait sa curiosité.

Du moins, tant que cela donnerait le change.

Et tant qu'il n'aurait pas d'armes.

La Seat franchissait à présent le pont de ce qui était sans doute un cours d'eau l'hiver et, de chaque côté, les paysages arides dessinaient leurs étendues ocrées. Aussi loin que portait le regard en direction de la sierra Alhamilla, ce n'étaient que maigres champs de pierres et terres poudreuses. D'un bleu sourd et pesant, le ciel uniforme ressemblait à l'aplat cobalt d'un peintre trop paresseux pour varier ses couleurs et l'air immobile laissait monter du sol des ondes de chaleur tremblantes. En approchant d'Almeria, la route longeait des terrains de camping et les caravanes ralentissaient le trafic. De toute façon, la Seat de location de Bolan n'aurait guère pu rouler plus vite. À la Canada, le ruban des voitures ralentit encore et ce fut dans une véritable fournaise qu'il franchit le pont enjambant le lit presque à sec du Rio Almeria, puis la Seat traversa une voie de chemin de fer avant de cahoter sur les pavés antiques et disjoints d'une *avenida* bordée d'arbres rachitiques et de jardins en friche. Malgré la lecture d'un plan qui devait dater des Sarrazins, Bolan se perdit dans des ruelles, se retrouva sur une petite place encombrée de touristes, tomba enfin presque par hasard dans une voie en pente et mal pavée où les petits immeubles embalconnés de fer forgé semblaient s'accrocher les uns aux autres.

Calle Mayor.

Bolan arrêta son véhicule devant l'étroite façade ocre de l'hôtel *Infantes* et juste en face des hauts murs blancs et du porche monumental de la *Jerez Toros Consortium*. Par le portail ouvert il put voir une vaste cour plantée d'arbres et de massifs, avec des places de parking dessinées au sol autour d'une pelouse étonnamment verte et, tout au fond, la façade superbement sculptée d'un long bâtiment parfaitement restauré où s'ouvrait le hall d'entrée des bureaux.

Le fief de Don Pablo Jerez.

Bolan gara la Seat dans un fond de cour pompeusement baptisé parking par la direction de l'*Infantes* et, comme brusquement surgie des murs, une grosse bonne tout habillée de noir vint d'autorité s'emparer de son gros sac kaki en hurlant :

— *Buenas tardes, Señor !*

Bolan la gratifia de son sourire le plus touristique, la suivit dans un hall étroit et haut de plafond, au sol de carreaux de terre cuite brillant de cire. Un énorme candélabre flanquait le comptoir en bois vernis de la réception où une autre grosse femme en noir manipulait sans précipitation les cordons d'un antique standard téléphonique. À l'arrivée de Bolan, elle lâcha son écheveau de fiches, se fendit d'un large sourire étonnamment éblouissant et détaillant l'arrivant des

pieds à la tête, elle demanda :

— *Señor* ?

— Dakota, précisa Bolan en déclinant son identité d'emprunt. *Mister* Dakota. J'ai réservé une chambre.

— *Si*, acquiesça la grosse femme en faisant mine de consulter un registre qui semblait être contemporain de Don Quichotte.

Elle réclama le passeport de Bolan, en nota le numéro puis, s'emparant d'un papier plié dans un casier situé derrière son dos, le lui tendit en précisant :

— Un message pour vous, *Señor*.

Bolan déplia le papier, le message était bref. Il émanait de Brognola qui lui demandait de l'appeler dès son arrivée. Déjà, la réceptionniste questionnait :

— Comptez-vous rester longtemps ?

— Je l'ignore, avoua sincèrement Bolan, mais certainement une bonne semaine.

Ça dépendrait de la durée de sa guerre contre la famille Jerez, mais il se voyait mal le dire à la brave femme. La bonne décrocha une clé au tableau, arracha derechef le sac kaki du sol, précéda Bolan dans une cabine d'ascenseur toute en bois qui gémit sinistrement sous leurs poids conjugués. Lorsque l'engin les déposa enfin sur le palier du quatrième et dernier étage, Bolan crut qu'il allait se désintégrer tant ses parois et son plancher grinçaient de partout. Mais sitôt entré dans la chambre qu'on lui avait réservée, il ne regretta plus le voyage. Des deux fenêtres du balcon orienté plein sud, il suffisait de pousser les volets pour embrasser le somptueux décor du Golfe d'Almeria.

Sublime.

Avec en prime, juste en face et quinze mètres en contrebas, la vue imprenable sur le petit parc du *Jerez Toros Consorsium* et sur l'entrée de ses bureaux.

Les renseignements de Miguel le coiffeur étaient de première main. Grâce à eux, l'Exécuteur avait pu retenir la chambre offrant le meilleur poste d'observation. De ce côté-là, il était d'ores et déjà à pied d'œuvre. Restait à trouver une solution pour l'auberge de Maja Blanca.

Refermant les volets, il ouvrit son sac kaki, disposa ses effets personnels dans la grande armoire Renaissance qui flanquait le lit à colonnes, rangea soigneusement la boîte de « biscuits », sortit le matériel photo du sac noir et quitta la chambre, un superbe Nikon équipé d'un téléobjectif accroché à l'épaule.

Pas question d'appeler Brognola depuis l'hôtel.

Sitôt dehors, il put constater que l'heure de la sieste était passée. La *calle* Mayor était noire de monde. Surtout des touristes qui se ruaient à l'assaut des boutiques de souvenirs et des terrasses de cafés

situées plus bas. La circulation était démente et la chaleur avait à peine baissé. Heureusement, une petite brise venue de la mer s'était levée, faisant osciller les palmiers. Il pénétra dans le plus grand des nombreux cafés, trouva un téléphone prévu pour les appels longues distances, composa le numéro privé du bureau de Brognola en consultant sa montre.

À Washington, il était presque dix heures du matin.

La sonnerie résonna longtemps avant que la voix du fédéral ne parvienne enfin à Bolan à travers une friture infernale. Il se fit connaître et Hal entra immédiatement dans le vif du sujet :

— Tu as fait tes repérages ?

— Affirmatif pour le N° 1, négatif pour les 2 et 3.

Sous-entendu : il n'avait pas encore reconnu les objectifs de Maja Blanca et du fameux château de Félix.

— Il y a du nouveau, annonça le fédéral.

— Mais encore ?

— Les Colombiens arrivent en fin de semaine pour une rencontre apparemment très importante avec Jerez et parler de ce que tu sais. Ça risque d'être très instructif, j'espère que tu auras pu mettre ton matériel en place.

En effet, sans son matériel d'écoutes à distance, il serait impossible de savoir ce qui se tramait exactement car, à la *Commissione*, c'était provisoirement le cirque et personne ne semblait vraiment connaître les grands secrets. Phil Necker hors circuit et Nick Rafalo pas vraiment opérationnel, voilà qui n'améliorait pas la circulation des informations. Comme pour le confirmer, Brognola ajouta :

— « Notre ami » ignore où aura lieu cette réunion. Nos analystes penchent pour le point N° 3.

« Notre ami » n'était autre que Nick Rafalo et le point N° 3 désignait le château.

— Car c'est sans doute là que Jerez logera ses invités, reprit Brognola. Affaire à suivre.

Autrement dit : à Bolan de jouer. Ce dernier ironisa froidement :

— Reçu cinq sur cinq. Et mon matériel ?

Sans lui, non seulement pas d'écoutes possibles, mais également pas de blitz. On n'attaquait pas le fief de Jerez comme un vulgaire cottage. À Maja Blanca, ce serait la guerre, la vraie, ou il n'y aurait rien.

— Je viens d'avoir Jack, il m'assure que l'appareil chargé de le transporter doit en principe décoller demain matin ou après-demain au plus tard.

— Comment ça, en principe ?

Soupir de Brognola sur la ligne.

— J'ignore si tu es au courant, mais on a quelques problèmes dans

le Golfe. Ceux du Pentagone sont en train de recenser tous nos moyens d'acheminement de matériel. Ça veut dire que ton affaire pourrait être retardée de quelques jours.

Décidément, le char de guerre avait bien du mal à suivre l'Exécuteur sur ses théâtres d'opérations. Déjà, à cause des derniers événements africains, lors de son blitz précédent en Côte d'ivoire, le van avait été bloqué au Liberia par où il devait transiter. Dans la pagaille politique et militaire qui avait suivi, Grimaldi avait ensuite eu toutes les peines du monde à le récupérer pour le faire réembarquer.

— Comment je saurai si c'est arrivé ? questionna Bolan.

— Jack t'appellera à l'hôtel.

L'Exécuteur hocha la tête.

— O.K. Rien d'autre ?

— Rien. On reste en contact.

Bolan raccrocha, ressortit dans le soleil. Maintenant, il lui fallait s'occuper de sa base d'observation de Maja Blanca.

Et *de frau* Wiener... ou plutôt de sa chambre.

CHAPITRE IV

— *Frau* Wiener ?

— *Ja*.

Malgré son large jean râpé et sa chemisette dix fois trop grande pour elle, *frau* Wiener était beaucoup plus jeune et plus jolie que sur la photo prise à la sauvette par Miguel Ramos. À peine la trentaine, avec de grands yeux hésitant entre le gris et le mauve et au fond desquels une ombre de tristesse semblait avoir jeté son voile pour l'éternité. Sa bouche aux lèvres charnues et soulignée par deux plis d'amertume aux commissures s'était légèrement étirée d'un côté, comme si elle hésitait à sourire trop franchement. Les mèches folles de ses courts cheveux blonds voletaient dans la brise et quand Bolan était venu s'accouder au parapet du môle où elle croquait le paysage sur un bloc de papier à dessin, elle n'avait même pas tourné les yeux de son côté. Maintenant, elle l'observait, apparemment peu étonnée d'avoir ainsi été apostrophée, mais avec quand même une infime lueur intriguée dans le regard.

— Vous me connaissez ? finit-elle par questionner, l'air de ne pas vraiment y croire.

— *Nein*, répondit Bolan. Parlez-vous anglais ?

— Ça dépend pourquoi...

Bolan lui adressa une ombre de sourire, poursuivit dans la langue de Shakespeare :

— Pour une conversation soutenue, mon allemand laisse un peu à désirer.

La jeune femme lui lança un regard froidement ironique.

— Pensez-vous que nous devons avoir une conversation... soutenue ?

Le ton et surtout la continuité de l'usage de l'allemand indiquaient clairement qu'elle n'en avait guère envie. Mais pour une obscure raison, le regard d'acier de cet athlète au physique martial, ses traits durs et énergiques ainsi que le timbre grave et profond de sa voix l'empêchaient de briser le contact. Et puis il ne la regardait pas vraiment. Du moins, pas comme les hommes la regardaient habituellement. Avec cet inconnu, c'était autre chose. Son regard de granit la fouillait jusqu'au tréfonds. Mais, aussi surprenant que celui puisse paraître, c'était son âme qu'elle sentait mise à nu, pas son

corps.

Et comme il la regardait toujours sans répondre, elle insista :

— Qui êtes-vous ?

— Dakota. Mack Dakota.

Elle hocha la tête, lança un coup de fusain sur son Canson, commenta :

— Entre votre accent et votre nom, on pourrait se demander si vous n'êtes pas américain.

Elle avait de l'humour et Bolan aimait ça. Un trait d'esprit qui lui rappelait un peu... mais on n'était plus à Bangkok et ce type de souvenir se consommait seul. D'ailleurs, la jeune femme reprenait déjà :

— Comment connaissez-vous mon nom ?

— Je vous observe depuis quelque temps. Je me suis renseigné.

— Pourquoi m'observiez-vous ?

— Une femme seule intéresse toujours un homme seul.

— Je n'aime guère être épiée à mon insu.

— Désolé. Désormais, vous saurez que vous l'êtes.

Il marqua un temps, ajouta :

— Mais j'ignore toujours votre prénom.

— C'est que votre enquête comporte des lacunes.

Sans révéler ce prénom qu'il ignorait, elle avait levé les yeux sur lui et s'était laissé reprendre par la force du regard de l'inconnu. Se secouant mentalement, elle questionna encore en désignant les appareils qu'il portait en bandoulière :

— Photographe, ou simple touriste ?

— Touriste, s'amusa Bolan.

Cela faisait partie du personnage qu'il s'était composé.

— Faux.

— Faux, acquiesça-t-il. Photographe.

— D'art, de presse ?

— D'art.

— Faux.

Elle avait reporté les yeux sur son croquis, certaine de ce qu'elle avançait. Bolan commençait à trouver la situation intéressante. Un sourire aux lèvres, il questionna :

— Vous êtes voyante ?

— Non, dit-elle toujours dans la langue de Goethe. Simplement, vous ne pouvez pas être photographe d'art.

— Pourquoi ?

Elle leva les yeux, lui lança un regard scrutateur, commenta :

— Vous maîtrisez bien l'allemand.

— Je me débrouille. Mais vous n'avez pas répondu à ma question.

— Question de look. Trop baroudeur. Et puis...

— Et puis ?

— Quand vous m'avez abordée, vous n'avez pas regardé mes croquis comme l'aurait fait un artiste.

Il fronça les sourcils.

— Vous n'avez même pas levé les yeux de vos dessins, comment auriez-vous pu remarquer la manière dont je les regardais ?

— Cela se sent.

Il hocha la tête.

— O.K., avoua-t-il. Pas photographe d'art.

Elle lui adressa un petit sourire en coin, donna un coup de fusain distrait sur son papier, sembla hésiter en le jaugeant de son regard scrutateur, finit par demander :

— Que me voulez-vous ?

Bolan avait décidément affaire à forte partie. Cette jeune artiste semblait lire en lui à livre ouvert. Enfin, presque. Car si elle avait réellement su qui il était...

— Ça se voit, non, répondit-il. Je vous drague.

— Faux.

Elle s'était remise à dessiner et, dans l'esprit de Bolan, les questions se succédaient à propos de cette étrange *frau* Wiener. Un personnage insolite et surprenant.

— Vous ne me demandez pas comment je sais que vous ne me daguez pas ?

— Si, s'amusa-t-il encore.

— Je sais que vous ne me draguez pas, parce que vous ne dégagez aucune émotion.

Elle laissa ses propos faire leur effet, ajouta :

— Quand vous m'avez abordée, vous ne dégagez aucun des émois qu'éprouve un homme désirant une femme et vous n'en ressentez pas davantage à présent.

Elle le regarda de nouveau avec son petit air tranquillement ironique pour laisser tomber :

— En fait, vous êtes aussi froid que la banquise. Étrange, non, pour un dragueur ?

Un autre que Mack Bolan se serait sans doute laissé démonter par cette implacable démonstration. Mais il avait trop l'expérience du genre humain pour s'émouvoir outre mesure.

— O.K., eut-il l'air de se rendre. Je n'avais aucune intention de vous draguer. J'ai dit ça pour m'amuser. Je voulais juste essayer de faire une photo un peu insolite. Celle d'une jeune femme en train de dessiner ce que tout le monde photographie.

Il désignait les hordes de touristes qui mitraillaient le môle et les environs. En fait, découvrir quelqu'un en train de dessiner dans ce contexte avait réellement quelque chose d'insolite. *Frau* Wiener leva

sur lui un nouveau regard... et un regard presque nouveau aussi. Au fond de ses prunelles gris-mauve, il y avait maintenant un soupçon d'intérêt.

De véritable intérêt.

Un courant venait de s'établir entre eux.

Frau Wiener observa le regard de Bolan durant quelques secondes, puis, hochant très lentement la tête comme si elle venait de comprendre quelque chose d'essentiel, elle déclara de sa voix douce et cette fois, dans un anglais parfait :

— J'aime beaucoup votre argument.

Elle laissa passer un court instant, se remit à dessiner, assena d'un ton songeur :

— Même si cet argument est fallacieux.

— Pourquoi le serait-il ?

Elle eut un bref haussement d'épaules, eut encore son petit sourire en coin, déclara :

— Vous avez dû apprendre que j'étais immensément riche et cela vous a attiré.

Bolan leva un sourcil, jouant l'intérêt.

— Vous êtes riche ?

Nouveau sourire de *Frau* Wiener qui, soudain, semblait s'amuser beaucoup.

— Uniquement de bonnes intentions.

Il lui rendit son sourire, complice. Décidément, *Frau* Wiener l'intéressait beaucoup.

— Je vous invite à dîner ? proposa-t-il.

— D'accord, mais seulement après-demain soir. Je dois m'absenter deux jours.

Puis refermant son bloc de Canson pour partir, elle ajouta :

— Je m'appelle Anna.

Contrairement à la plupart des femmes en pareille circonstance, elle n'avait pas eu l'ombre d'une hésitation pour accepter l'invitation à dîner. Décidément, la mystérieuse Anna Wiener était insaisissable. Pourtant, elle était une véritable artiste, la qualité de ses croquis en faisait foi. Restait à savoir *qui* était réellement cette artiste peintre et ce que cachait sa présence dans ce bled paumé.

Un bled qui était le fief de Don Pablo Jerez.

CHAPITRE V

— C'est le bordel, Mack. Le van est bloqué.

— Comment ça, bloqué ?

— Grève des douanes, laissa tomber Jack Grimaldi. On ignore quand le mouvement cessera. Avec toutes ces grèves, on se croirait en France.

Jack Grimaldi n'avait pas la fibre syndicale. Il avala une gorgée de Johnnie Walker Red Label, se pencha au-dessus de la table du bar Le Santana et commenta à l'adresse de Bolan :

— Ces enfoirés de douaniers font du zèle. On ne peut rien sortir de la zone de fret.

Bolan fronça les sourcils.

— Je croyais ta filière sûre.

— Elle l'est et le restera. D'après mon pote Emilio, les gabelous ne fouillent jamais le fret voyageant sous scellés militaires US. Seulement là, il n'est pas question de contrôle. C'est même exactement le contraire. Ils ont consigné toutes les marchandises jusqu'à nouvel ordre.

Bolan fit la grimace. En termes syndicaux, jusqu'à nouvel ordre, cela pouvait signifier des semaines.

— Pas question d'attendre le bon vouloir des fonctionnaires espagnols, trancha-t-il en achevant son Hennessy-Glace.

Regard étonné de Grimaldi.

— Tu veux quand même pas dire que tu vas aller leur arracher le van ?

Dans ses petits yeux sombres, une lueur d'intérêt s'était tout de même allumée. Les deux hommes s'étaient connus des années plus tôt, alors que Grimaldi, pilote d'hélicos un peu paumé après son retour du Viêt-nam, travaillait pour les cannibales de l'*Organized Crime*. À l'issue d'un blitz particulièrement sanglant, l'Exécuteur l'avait finalement gracié et, depuis, vouant une admiration et une fidélité sans bornes à l'Exécuteur, il avait mis ses multiples talents au service de l'inlassable croisade contre le crime. Une reconversion et une association qui avaient déjà provoqué pas mal de dégâts dans les rangs des *amici* de toutes obédiences. Cette fois, Grimaldi avait tenu à convoyer lui-même le char de guerre de l'Exécuteur, raison pour laquelle ils s'étaient retrouvés au bar du Santana.

L'Exécuteur était là depuis deux jours et il n'avait pas avancé d'un pouce. Rivé aux persiennes de sa base d'observation N° 1, il n'avait pas aperçu Pablo Jerez une seule fois et faute d'accord avec Anna Wiener, la base de Maja Blanca n'était toujours pas opérationnelle.

Elle n'existerait d'ailleurs peut-être jamais.

— Dis, insista Grimaldi, on va pas aller leur tirer le van ?

— Calme-toi, temporisa Bolan. Il est juste question d'essayer de récupérer une partie de son chargement. Piquer le van ne servirait à rien. Ils refilerait aussitôt son signalement aux flics et, même si je maquillais les plaques, on se ferait coincer.

— O.K., admit le pilote. T'as une idée du scénario ?

— C'est encore un peu frais. Il va d'abord falloir que tu me fournisses un descriptif de la zone de fret en question. Je verrai ensuite si on peut envisager une opération. D'ici là, les douaniers auront peut-être fini leur grève.

Moue de Grimaldi.

— Avec ces mecs-là...

Il avait décidément une dent contre l'administration ibérique. Secouant la tête d'un air désolé, il enchaîna :

— Mais mon pote Emilio va me fournir un plan des hangars et un topo détaillé de la surveillance. Il prétend même qu'il pourra peut-être nous ouvrir personnellement la voie. Avec ça, on devrait réussir.

L'Exécuteur n'aimait guère mêler des inconnus à ses affaires, mais il réglerait ce problème en son temps.

— Banco, dit-il. On se retrouve demain matin.

Il avait décidé qu'ils logeraient dans des hôtels différents. Mais, finalement, bien qu'il ait toujours préféré ne pas impliquer ses amis dans ses blitz, la présence de Grimaldi allait peut-être lui rendre service. En effet, s'il parvenait à établir une base à Maja Blanca, le pilote pourrait alors le remplacer à l'*Infantes* pour continuer à surveiller la *Toros Consorsium*.

Seul problème, une base sérieuse à Maja Blanca sous-entendait la manipulation d'Anna Wiener. Or, la mystérieuse allemande semblait vraiment la dernière personne susceptible d'être manipulée.

Mais à vaincre sans péril...

*

* *

— Je veux savoir qui est cette pétasse.

La voix grave et rauque de Don Pablo Jerez avait sinistrement résonné dans la grande salle de réunion de son hacienda ibérico-mexicaine de Maja Blanca. Andres Fraga, son *consigliere*, un gros type au teint olivâtre, aux petits yeux noirs et au crâne entièrement chauve,

acquiesça :

— Notre enquête est formelle, Don Pablo. Elle s'appelle Anna Wiener et c'est une barbouilleuse de toiles.

L'énorme poing du boss d'Almeria s'abattit sur l'épaisse table de réunion qui sonna comme un coup de canon.

— Imbécile ! gronda-t-il, tu m'as déjà dit tout ça. Ce que je veux savoir, c'est ce que cette schleuh fout *réellement* ici.

Il avait appuyé sur le mot réellement. Dépassé par la colère de Jerez, son *consigliere* hocha de nouveau la tête.

— Si, Don Pablo. Mais...

Cette fois, le coup de poing que donna Jerez sur la table fit sursauter quatre des cinq hommes silencieux qui les regardaient. Quatre sur cinq. Le cinquième n'avait pas bronché. Pas de nerfs. Il s'agissait de José Daedas, alias Vargas. Le *caporegime* et flingueur personnel de Don Pablo Jerez. Derrière les verres ronds de ses lunettes noires, ses paupières n'avaient même pas frémi sur ses prunelles délavées. Déjà, Don Pablo reprenait à l'adresse de Fraga :

— Cette gonzesse est dans ce bled depuis des semaines à rien faire d'autre que barbouiller ses merdes de peintures. Elle ne parle à personne, ne s'est jamais laissé draguer par l'un quelconque des quatre géologues de l'auberge, or ce nouveau type débarque d'on ne sait où et elle se laisse baratiner comme s'ils se connaissaient depuis toujours.

— C'est peut-être son mec, patron.

Don Pablo Jerez posa ses yeux injectés de sang sur le petit homme vêtu de gris qui lui faisait face. Luis Manavella, son comptable.

— Toi, gronda-t-il, si c'est pour dire des conneries, c'est pas la peine d'ouvrir ta gueule de rat. Si c'était son mec, il serait à l'auberge avec elle. Or, d'après les gars de Vargas qui la surveillent, elle a bel et bien été abordée par le type sur le port d'Almeria. Pas vrai ?

Il fixait maintenant José Daedas « Vargas » qui hocha aussitôt sa tête aux cheveux noirs impeccablement plaqués au gel.

— Si, Don Pablo, répondit celui-ci d'une surprenante voix de baryton. Mes gars sont formels, le type et l'Allemande ne se connaissaient pas avant de se rencontrer sur le môle.

Il laissa passer le temps nécessaire pour que l'information s'enfonce dans les crânes des cinq autres, ajouta tout aussi glacé :

— À moins qu'ils aient fait semblant de ne pas se connaître.

Don Pablo Jerez tiqua, fixant son chef flingueur d'un regard incrédule :

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire que rien ne prouve que le type et l'Allemande ne sont pas de mèche pour un coup-fourré.

— Précise ta pensée, Vargas.

Vargas était le seul auquel Don Pablo Jerez s'adressait sans

mépris. Celui-ci massa lentement le bout de son nez aquilin d'un index précautionneux, parut réfléchir un court instant, avant de développer :

— La table ronde que vous avez organisée avec vos homologues n'est pas passée inaperçue, Don Pablo. Pas plus que ne le sera la réunion entre vous, les Siciliens et ceux des cartels. On sait déjà que tout le monde sera là en fin de semaine et qu'on va discuter des marchés considérables. Aussi est-il possible que des petits jaloux aient dans l'idée de vous mettre des bâtons dans les roues. D'où la présence éventuelle d'espions. Or, quelle meilleure couverture que celle d'amoureux et artistes de surcroît...

Un silence épais suivit cette analyse et Jerez fut le premier à réagir. Posant les énormes battoirs qui lui servaient de mains sur la table, il jaugea son *pistolero* de son regard porcin, finit par hocher la tête en lâchant :

— Je devrais t'ordonner de buter ce connard de Fraga et te bombarder *consigliere* à sa place. Mais je préfère te garder comme flingueur.

C'était un compliment à double face et tout le monde le prit comme ça. Y compris Fraga qui s'obligea à plaquer un rictus constipé sur sa face gélatineuse. À Maja Blanca, on craignait presque autant le tueur que Don Jerez.

— C'est bon, Vargas, reprit le boss d'Almeria. Désormais, tu vas t'occuper de ces deux-là personnellement. D'abord la fille, précisa-t-il songeur. Je veux qu'elle soit surveillée jour et nuit. Au besoin, qu'on fouille sa piaule à l'auberge. Si tu découvres le moindre truc suspect, démerde-toi comme tu voudras, mais fais-lui cracher le morceau.

— Ça risque de faire des dégâts pour rien, si elle est *clean*.

José Daedas aimait émailler ses commentaires de mots anglais. Parfois, Don Pedro Jerez se demandait s'il n'était pas un peu snob. Balayant l'objection d'un revers de main, il gronda :

— Je t'ai dit « si tu découvres un truc suspect ». Après, *clean* ou pas, tu lui cloueras le bec. Pas question de faire prendre le moindre risque au plan *Big Dream*. Ce boudin n'avait qu'à aller traîner ses guêtres ailleurs. Il n'y a qu'une flic ou une journaliste de merde pour venir s'enterrer dans ce coin.

— Elle peint vraiment. On l'a souvent vue avec son cheval.

— Cheval de merde, cracha Jerez. Depuis le temps qu'elle le plante, son cheval, elle doit déjà avoir peint toute la région.

Il frappa du plat de la main sur la table, ajouta :

— La peinture, c'est une couverture. J'en suis sûr. Je le sens, acheva-t-il d'un ton pénétré. Ces trucs-là, je les renifle à cent bornes.

C'était vrai. Don Pablo Jerez était connu pour son flair. Et aussi pour sa cruauté sans limites. Il assena :

— Tu vérifies que je ne me suis pas trompé, tu lui arraches les

ongles si nécessaire pour la faire parler. Ensuite, tu la butes et tu fais disparaître son cadavre. Et tout ça loin de chez moi.

Il n'avait même pas eu un frémissement à l'évocation du meurtre. Daedas-Vargas non plus. Mais lui, c'était son métier. Dans sa conception des choses, tuer était aussi facile que pour le commun des mortels le boire et le manger. Il questionna :

— Et pour le type ?

— Pour ce connard, décida Jerez, ce n'est peut-être qu'une rencontre sans lendemain. Dans le cas contraire, de deux choses l'une : ou il fout le camp à la disparition de la schleuh et on l'oublie, ou il s'incrute et tu le butes aussi.

On ne pouvait être plus explicite.

Mais, à cet instant, les sept *amici* installés autour de la table ignoraient encore que le « connard » en question portait le nom de Mack Bolan. Le vrai, le grand fumier, l'Exécuteur.

Et qu'il était là pour les exterminer.

CHAPITRE VI

— Je craignais que vous ne soyez pas là.

Il était rare qu'un homme soit accueilli ainsi par une femme. Du moins dès le premier rendez-vous. Mais il faut dire que ce n'était pas un rendez-vous banal. En effet, par deux fois déjà, Anna Wiener avait décommandé le dîner, prétextant des affaires qui la retenaient trop loin d'Almeria. Ce soir, elle n'avait pas décommandé, mais c'était Bolan qui avait été retenu plus longtemps que prévu.

Par Jack Grimaldi.

La veille, son copain de l'aéroport lui avait enfin remis un topo suffisamment détaillé de la zone de fret pour qu'il envisage une action commando destinée à récupérer une partie de son arsenal bloqué. Or, selon Grimaldi, le moment optimal serait précisément cette nuit. Tout simplement parce qu'on était le 15 août et qu'en Espagne, même quand elle tombait en pleine semaine, la fête de Marie était synonyme de réjouissances et de relâchement.

Y compris chez les douaniers.

L'action était donc en principe fixée pour cette nuit. En principe seulement. Ce serait au copain de Grimaldi de donner le feu vert si la voie était libre.

Dans ce cas, il devrait contacter l'Exécuteur selon un code établi entre eux.

Mais on n'en était pas là. Pour le moment, Bolan devait faire en sorte de se constituer une base d'observation à Maja Blanca. Une base la plus discrète possible et il n'avait rien trouvé de mieux pour cela que d'essayer de séduire la belle Anna Wiener. Pour occuper sa chambre.

Le point d'observation optimal. Celui qui se situait le plus près de l'hacienda de Don Pablo Jerez. Car, ne sachant rien des plans de l'Espagnol concernant le fameux *Big Dream*, il allait bien falloir recourir au système des mouchards. Évidemment, cela risquait d'être lent et fastidieux, voire inutile, mais il n'y avait que ce moyen pour tenter un blitz efficace. En effet, descendre Don Pablo Jerez comme n'importe quelle cible ne changerait pas grand-chose au problème. Un autre prendrait sa place et tout serait à refaire. Il fallait toucher les forces vives de l'Organisation locale et saper ses structures internes. Et surtout, détruire dans l'œuf ce projet mafieux triangulaire entre les

Espagnols, les Colombiens et les Siciliens. Il fallait empêcher le tissage de cette nouvelle toile d'araignée que *Big Dream* était chargé d'étendre sur cette partie de l'Europe.

Et aussi faire savoir que l'Exécuteur était toujours là.

Bien vivant.

— Pardonnez mon retard, déclara Anna Wiener. J'arrive de l'aéroport et ces taxis espagnols sont d'une lenteur !

Il lui adressa une esquisse de sourire. Finalement, les deux jours d'absence de la mystérieuse Anna n'avaient pas été perdus. Il avait pu ainsi se livrer à quelques petites vérifications intéressantes.

Et très instructives.

La jeune femme questionna :

— Vous n'êtes donc pas fâché ?

— Pour le retard ?

Elle sourit à son tour, secoua la tête.

— Pour avoir différé deux fois ce dîner.

— Si. Mais mon orgueil de mâle a trouvé son maître.

La jeune femme haussa un sourcil surpris en s'asseyant face à lui.

— Son maître ?

Acquiescement de Mack Bolan.

— Mon désir de vous revoir.

C'était parti pour le numéro de charme. Dans le style de l'Exécuteur. C'est-à-dire sobre et direct. Anna Wiener sourit, remercia d'un battement de cils. Pour la circonstance, elle avait troqué son jean large et délavé contre une longue robe noire façon « gitane » et une fleur de laurier-rose était piquée dans ses cheveux. Un soupçon de fard rehaussait le gris-mauve de ses yeux et les ourlets gourmands de ses lèvres avaient été soulignés de carmin.

Bolan avait réservé une table sur la terrasse où un autre couple installé à l'écart flirtait intensément. Des accords de guitare s'élevaient dans la nuit étoilée et loin, vers le sud, la mer scintillait discrètement entre les montagnes indigo. Le chef de rang survint, fit sauter le bouchon d'un magnum de Moët et Chandon 1979, le millésime préféré de Bolan, qui attendait dans un chapeau-claque de porcelaine noire et versa le capiteux vin doré dans les coupes.

— Du champagne ! s'exclama Anna Wiener. Et pas n'importe lequel ! En quel honneur ?

— En l'honneur de la beauté et du charme.

Mack Bolan avait décidé de frapper fort. La jeune femme leva sur lui un regard à la fois intrigué et légèrement ironique, dégusta une gorgée de Moët, esquaissa son petit sourire en coin, conservant un mutisme songeur. Les langoustes furent servies, Bolan proposa de poursuivre au champagne, Anna accepta avec joie et une formation folklorique fit son entrée sur la terrasse en susurrant *Granada*. Dix

minutes plus tard, la jeune femme semblait complètement détendue et son regard pétillait dans la lumière vacillante et dorée des bougies. Le dîner se poursuivant, ils bavardèrent de choses et d'autres, Bolan évoqua brièvement ses « reportages » et Anna parla de sa vie d'artiste peintre. Elle avait un peu connu Dali, avait autrefois caressé des projets de cinéma, était veuve depuis deux ans et l'assurance-vie de feu son père lui permettait de voyager et de peindre.

Limpide.

Pourtant, quelque chose disait à l'oreille de Bolan que la belle Anna lui cachait quelque chose. Quelque chose d'essentiel et d'extrêmement secret.

Un secret terrible.

Cela se devinait à certaines lueurs qui passaient parfois dans ses magnifiques yeux gris-mauve. Des lueurs aussitôt éteintes, comme si un voile terne s'abattait soudain au fond de ses prunelles pour cacher un secret invouable.

Ils en étaient aux fruits rafraîchis quand, observant Bolan depuis un moment, Anna Wiener souffla comme pour elle-même :

— C'est drôle.

— Qu'est-ce qui est drôle ?

— Vous n'avez vraiment pas l'air d'un photographe. Même pas d'un photographe de presse.

Jouant son personnage, Bolan soupira :

— Je sais. Ça me joue parfois des tours. Dans certains points chauds du globe, on me prend souvent pour un espion ou quelque chose comme ça.

Elle secoua la tête.

— C'est que vous avez affaire à des idiots. Les espions n'ont jamais l'air d'espions. Vous, vous me faites plutôt penser à un militaire.

Elle hésita, souffla :

— Et puis, vos yeux...

— Quoi, mes yeux ?

— Ils... parfois, ils font un peu peur.

Bizarrement, elle semblait légèrement grisée par le Moët et Chandon et l'ambiance, pourtant elle persistait à lever sur lui un regard à la fois effectivement légèrement craintif et presque inquisiteur. Elle le fixait si intensément qu'il eut un instant l'impression désarçonnante qu'elle lisait en lui. Dans l'éclairage tamisé des bougies et avec l'éclat que le champagne donnait à ses yeux, elle était encore plus belle.

Ils en étaient au café quand elle proposa à brûle-pourpoint :

— Je déteste suivre un homme à l'hôtel. Nous allons chez moi ?

Bolan haussa un sourcil, fit signe au maître d'hôtel qui lui apporta l'addition et, glissant quelques billets sous cette dernière, il planta son

regard minéral dans celui d'Anna.

— O.K. Chez vous.

La victoire s'annonçait.

Sur le parking maintenant plein à craquer, ils se prirent la main. Celle d'Anna était douce et tiède et sa hanche frôlait celle de Bolan à chaque pas. Il lui ouvrit la portière du côté passager, sentit un léger frémissement dans sa nuque et tourna la tête. Dans le chiche éclairage de l'enseigne du restaurant, il vit la Ford Orion garée à une dizaine de mètres et, le temps d'un éclair, il eut l'impression de croiser un regard. Mais, dans la seconde suivante, il aperçut à travers le pare-brise une tête qui se penchait vers une autre.

Des amoureux.

Il s'installa au volant de la Seat et démarra, tandis qu'Anna posait doucement la tête sur son épaule. Au même moment, dans la Ford Orion, un des « amoureux » repoussait l'autre dans un feulement rageur.

— Arrête tes conneries, espèce de pédé !

L'« amoureux » s'appelait Paco Irun. Avant l'arrivée de Vargas dans la famille Jerez, il avait été le chef de son équipe de flingueurs. Détrôné par Daedas-Vargas, il nourrissait à l'égard de ce dernier une haine viscérale qui ne s'éteindrait sans doute qu'à la mort de l'un d'eux. Or c'était précisément Vargas qui venait de l'êtreindre ainsi sans crier gare. Uniquement pour donner le change à l'instant où il avait senti le regard du grand type balèze qui ouvrait sa portière à la gonzesse. Comme par enchantement, la crosse du Beretta M92F vint se loger dans la grande main du *caporegime* et le réducteur de son équipant l'arme en quasi-permanence s'était déjà enfoncé sous le menton d'Irun, quand celui-ci sentit ses parties génitales brusquement prises dans un étau. La main de Vargas. Une grande main osseuse qui serrait de plus en plus fort. La bouche d'Irun s'ouvrit sur un hurlement encore muet mais, sans lâcher sa prise, Vargas murmura à son oreille :

— Tu gueules, je te bute.

Sa voix tranquille et le ton glacé bloquèrent le cri dans la gorge du flingueur. Haletant, il regardait la Seat du couple démarrer sans la voir vraiment.

— Si tu me traites encore une seule fois de pédé, reprit Vargas dans un souffle, je te fais éclater la tête.

Il n'avait pas l'air de plaisanter. Pourtant, un ricanement léger s'éleva dans son dos. Jusqu'alors somnolent sur la banquette arrière, le deuxième flingueur de Daedas venait de se redresser.

Anton Ruiz, dit « Navaja ».

Un tout petit maigre au crâne déplumé et aux petits yeux de rat qui vouait à son ancien chef une haine au moins égale à celle qu'Irun vouait à Vargas. Du temps de sa splendeur, Irun lui en avait trop fait

baver. Il n'avait même pas caché son désir forcené de l'écarter de son équipe, sous le prétexte fallacieux qu'il était homo et que ça fichait une mauvaise ambiance. Iran n'avait jamais supporté les homos. Mais le petit Ruiz était un virtuose du lancer de couteau. Capable de planter sa lame de *navaja* dans la nuque d'un type situé à vingt mètres. Un tueur précieux auquel Jerez tenait comme à la prune de ses yeux. Alors, Paco Iran souffrait de plus en plus de cette promiscuité. En espérant très fort qu'un jour, un petit malin réglerait son compte au pédé.

Et à Vargas aussi, par la même occasion.

Bref, c'était une belle équipe.

— Roule, ordonna la voix presque douce de Vargas. On les filoche.

Il avait retiré sa main d'entre les cuisses d'Iran et le Beretta avait regagné son holster d'épaule. En un instant, la haine du flingueur-chauffeur avait grimpé de plusieurs degrés. Encore glacé de douleur, il obtempéra pourtant. Déjà, la Seat disparaissait à la sortie du parking.

La filature ne dura que six kilomètres. La distance séparant le Caballero et Maja Blanca. Quand les feux de stop de la Seat s'allumèrent devant les bungalows de Margarita, l'unique auberge du village, Vargas ordonna :

— Vous continuez à planquer. Discrètement.

Ce qui n'était pas trop difficile. Une fête à tout casser se déroulait dans la salle à manger de l'auberge. Derrière les fenêtres donnant sur la rue, on voyait des couples danser et on devait entendre la musique et les rires à des kilomètres. Vargas ouvrit sa portière, ajouta :

— Moi, je rentre.

Il pouvait effectivement rentrer à pied. L'hacienda de Don Pablo Jerez se trouvait à un jet de pierre. Pourtant, il n'était pas prévu que Vargas le fasse ce soir-là. Avant sa planque au Caballero, il avait envoyé un autre véhicule de surveillance dans le secteur de l'auberge. Avec deux gars à bord, auxquels il avait donné des consignes très précises.

Au moment où il disparaissait dans la nuit, Paco Iran cracha entre ses dents.

— Qu'il aille se faire foutre par tous les *toros* d'Espagne.

Venu prendre la place de Vargas sur le siège du passager, Ruiz laissa échapper un nouveau ricanement. Il haïssait Iran, n'aimait guère Vargas, mais il adorait les *toros*.

Pendant ce temps, Daedas-Vargas avait déjà rejoint la Mercedes noire qui attendait derrière l'auberge qu'on vienne la relever. Le *caporegime* se laissa tomber sur le siège arrière en questionnant :

— Vous avez trouvé quelque chose ?

Les deux types de l'avant tournèrent la tête et celui qui occupait le siège du passager, un jeune tout maigre avec des cheveux et des

sourcils blancs d'albinos, cracha un chapelet de noyaux d'olives par la glace ouverte, puis lâcha d'une voix qui ressemblait à un grincement de porte :

— On a décroché le gros lot, chef.

Il emboucha une nouvelle poignée d'olives, ajouta :

— Ce qu'on a vu, c'est du super.

— Arrête de bouffer ces merdes, ordonna Vargas de sa belle voix de baryton. Et annonce la couleur.

L'albinos était un bon flingueur, mais le véritable culte qu'il vouait à la dégustation des olives le rendait insupportable. Vexé, il cracha derechef un nouveau lot de noyaux et résuma le résultat de leur discrète visite au bungalow d'Anna Wiener. Un récit que Vargas écouta attentivement jusqu'au bout. Puis, tandis que la Mercedes s'ébranlait pour regagner l'hacienda, un léger rictus étira sa bouche trop fine en songeant à la joie qu'allait éprouver Jerez en apprenant ça.

On avait toujours intérêt à faire plaisir à un type comme Jerez.

— C'est drôle.

— Qu'est-ce qui est drôle ?

Nue comme un ver, Anna s'étira sur le drap froissé, rampa langoureusement vers Bolan pour se lover contre lui. Laissant courir ses longs doigts sur son poitrail athlétique, elle eut son petit sourire oblique pour déclarer :

— Mes quatre voisins les géologues ont tous essayé d'obtenir le même résultat que toi et aucun n'y est parvenu. Et toi, une rencontre, un dîner, et...

Elle n'acheva pas, fit doucement courir ses lèvres encore gonflées d'amour sur la peau de Bolan.

— La nouba de l'auberge, c'est eux ?

Ils percevaient parfois les échos de la fête. Anna sourit.

— Oui. Ils m'avaient invitée. J'ai refusé.

— Aucun d'eux ne te plaisait ?

Elle redressa la tête, eut un regard légèrement rêveur et finit par avouer :

— Si. Au moins un. Mais je ne voulais pas.

Il ne lui demanda pas pourquoi elle lui avait cédé et ce fut elle qui relança :

— Toi, ce n'est pas pareil. Tu t'y es pris autrement. Comme si je ne t'intéressais pas. Du moins, pas pour ça.

Elle se tut un instant, l'observant dans la lumière rosée de la lampe de chevet. Spartiate, la chambre aux murs simplement chaulés ressemblait à celle d'un monastère. Seule note de fantaisie, le chevalet portable dressé dans un angle de la pièce, sur lequel une toile

représentant un paysage local achevait de sécher.

— N'est-ce pas, que je ne t'intéressai pas... pour ça ?

Il y avait un rien d'ironie dans son regard gris-mauve, avec, tout au fond, quelque chose qui ressemblait à une étrange gravité. Bolan sourit, caressa doucement une petite veine qui battait sur sa tempe à l'orée des cheveux, et demanda à son tour :

— Qu'est-ce que je fais dans ta chambre, alors ?

Anna ne répondit pas. Elle laissa échapper un léger soupir qui gonfla sa poitrine et, superbe et impudique, elle abandonna Bolan pour gagner la salle de bains. Là, le masque soudain durci, elle se planta face à la glace du lavabo, observa son visage, passa un ongle précautionneux sur les cernes mauves qui soulignaient ses yeux, l'air de chercher la solution d'un problème insoluble. Puis, se secouant enfin, elle enfila un peignoir reproduisant le drapeau des États-Unis, en noua la ceinture et, après une dernière hésitation, ouvrit un placard et lança sa main vers le haut, tirant d'un coup sec et ramenant à elle un gros automatique noir au canon prolongé d'un imposant réducteur de son où s'accrochaient encore des lambeaux de ruban adhésif. Elle arracha ces derniers et d'un geste bref et sûr qui dénonçait une longue habitude, elle fit monter une balle dans le canon. Enfin, après une dernière hésitation, elle ouvrit la porte de communication, fit irruption dans la chambre, et, résolument, pointa le canon de l'arme sur la forme enfouie sous le drap.

Déjà, son index pesait sur la détente.

CHAPITRE VII

— Sors de mon lit, espèce de salaud !

C'était la jolie voix de la belle Anna qui venait de proférer cette insulte. Une voix frémissante de haine, une voix glacée comme la banquise. Mais sous le drap, Bolan ne bougeait pas et une lueur de doute passa dans les prunelles gris-mauve. À la même seconde, son instinct l'alerta et elle amorça un mouvement de côté qu'elle n'eut pas le temps d'achever. L'ombre fondit si vite sur elle qu'Anna ne put même pas corriger sa ligne de tir. Pas plus qu'elle n'eut le loisir de tirer. Des doigts d'acier venaient de prendre son poignet en étau et son arme lui fut si prestement arrachée qu'elle ne sentit presque rien. Puis, elle eut l'impression que son corps se disloquait et, dans une grande envolée de drapeau US, elle se retrouva sur le lit, jambes écartées, troussée jusqu'à la taille, dévoilant le ventre que Bolan avait enfiévré un peu plus tôt.

— Salaud ! feula Anna. Sale petit tueur à la manque !

Au même instant, elle plongea vers le côté opposé de son lit, jetant une main sous le bois sculpté de la traverse, cherchant visiblement à attraper quelque chose d'invisible.

— Ne le cherche pas, murmura l'Exécuteur d'une voix suave. Il est là.

Toujours nu, Bolan brandissait de sa main gauche un autre automatique. Un respectable Browning GP Vigilant de calibre 9 mm Parabellum, lui aussi équipé d'un long réducteur de son, où s'accrochaient également des lambeaux de ruban adhésif. Une arme dont il connaissait l'existence et qu'il avait habilement ôtée de sa cachette avant de céder aux joies de la chair. Un instant plus tôt, quand son ouïe exercée à ce type de bruit avait perçu le son caractéristique d'une culasse que l'on arme émanant de la salle de bains, il avait compris que la jeune femme avait sorti le Heckler und Koch P9S qu'il savait également scotché dans le placard de la salle d'eau. Il n'avait alors eu qu'un bond à faire pour se placer derrière la porte qui allait s'ouvrir.

— Sale fumier ! cracha encore Anna en rabattant rageusement les pans du peignoir-bannière sur sa nudité. Sale vermine !

Peu ému par ces insultes, l'Exécuteur observait le Heckler und Koch d'un regard intéressé. Le type d'armes qui n'appartenait pas à

tout le monde. Fabrication de 1970, il avait été conçu selon des procédés très modernes de fonte d'estampage et de soudure. On y trouvait même certains éléments en matière plastique. C'était une arme de calibre 9 mm Parabellum à double action sélective, avec chien interne et avec armement/désarmement facultatif. Le canon mesurait 4 pouces et la culasse était verrouillée au moyen d'un dispositif spécifique dit de « culasse freinée ». Avec son intérieur de canon aux rayures à angles adoucis inusables, son chargeur de 9 cartouches et sa très grande stabilité de tir, c'était une arme redoutable et très précise. Surtout cette version sport dotée de sa hausse micrométrique. De plus, l'usage du réducteur de son indiquait clairement qu'Anna avait l'habitude des armes.

— Bel outil, apprécia-t-il, sincère. Tu en as encore beaucoup, comme ça ?

— Va te faire...

— Allons ! La grossièreté te va très mal ! Est-ce que tu en as encore beaucoup, à part le superbe Walter WA2000 démonté qui se trouve dans cette valise ?

Il désignait un gros bagage en PVC gris remisé sur le dessus de l'armoire. La jeune femme suivit son regard, donna l'impression qu'elle allait se ruer sur Bolan malgré les deux automatiques qu'il tenait, puis, d'un coup, son corps parut se tasser et son visage se fripa dans une expression vaincue.

— D'accord, souffla-t-elle. Tu peux me tuer, mes frères prendront la relève et vous mourrez tous. Y compris cette vermine de Jerez.

Peu ému, l'Exécuteur considérait la jeune femme d'un air songeur. Il commençait à entrevoir certains aspects de la situation et son esprit fonctionnait à la vitesse d'un ordinateur. Il n'avait pas prévu ce type de développement et cette nouvelle configuration de l'affaire laissait entrevoir des développements inattendus. Il revint vers le lit, s'assit près d'Anna et laissant tomber les deux automatiques à ses pieds, il lâcha de sa voix grave et profonde :

— Je ne suis pas un homme de Jerez. Au contraire, je suis ici pour le combattre.

— Sale menteur !

En d'autres circonstances, le ton désespéré d'Anna aurait attendri l'Exécuteur. Il resta de marbre, répéta :

— Je ne suis pas un homme de Jerez. Si c'était le cas, avec ce que j'ai trouvé ici pendant ton absence, tu serais déjà morte.

C'était frappé au coin du bon sens. La haine d'Anna en fut soudain déstabilisée et elle battit des paupières comme si elle s'éveillait brusquement. Regardant Bolan d'un œil encore incertain, elle finit par demander :

— Si tu n'es pas un des tueurs de Jerez, qui es-tu ?

Bolan esquissa une ombre de sourire.

— Mon vrai nom ne te dirait rien. Tu devrais plutôt me raconter ton histoire.

— Tu es flic ?

Il secoua la tête.

— Pas vraiment. Mais je n'appartiens pas à la mafia.

La jeune femme hésita, se décida enfin :

— C'est une histoire à la fois simple et sordide.

Elle marqua un temps, se lança :

— Mon vrai nom est Braun. Anna Braun. Mon père, qui avait ici de lointaines racines familiales, avait autrefois acheté des terres dans la région. Mais un jour, des émissaires de Jerez sont venus exiger qu'il les vende. Il a refusé. Les pressions se sont faites de plus en plus nombreuses, de plus en plus explicites aussi. Veuf de notre mère, mon père tenait à conserver le patrimoine pour nous le transmettre intact.

— Nous ?

Anna hocha la tête.

— Mes deux frères et moi.

— Ils sont ici aussi ?

Négation d'Anna.

— Trop jeunes pour être mêlés directement à cette histoire. Ils m'attendent à Almeria.

Bolan hocha la tête.

— La suite ?

La jeune femme frémit légèrement, semblant vouloir chasser de pénibles souvenirs.

— Quand les émissaires de Jerez ont compris que mon père ne céderait pas, ils lui ont dit qu'ils le feraient tuer et qu'après cela, je leur vendrais les terres. Mon père n'y a pas vraiment cru. Hélas, il se trompait. Un jour, en plein Munich, les occupants d'une voiture ont ouvert le feu sur lui. Il est mort sur le coup, transpercé par une douzaine de balles. La police n'a jamais retrouvé les coupables et le temps a passé.

Elle s'arrêta, reprit son souffle, sembla se plonger dans de sombres pensées avant de reprendre d'une voix plus basse :

— Un jour, j'ai reçu un coup de téléphone. Un homme qui se disait homme d'affaires et qui souhaitait acquérir nos propriétés espagnoles pour le compte d'un propriétaire local. J'ai dit qu'il n'en était pas question et l'homme a menacé mes jeunes frères en termes à peine voilés. Une semaine plus tard, lorsqu'il m'a rappelée, j'ai fait mine de reculer et prétendu que j'allais réfléchir. En fait, j'avais déjà mis mes frères à l'abri et pris certaines dispositions, notamment en matière d'armement.

— Dans quel but ?

Bolan le savait bien, mais il voulait l'entendre de sa bouche. Elle le comprit et ce fut d'une voix subitement étonnamment calme qu'elle avoua :

— Pour exécuter Pablo Jerez.

Cela faisait drôle de voir ce petit bout de femme artiste s'exprimer dans une langue quasi militaire. Mais Bolan n'avait pas envie de rire. La famille d'Anna était une des victimes de l'*Organized Crime* parmi des centaines de milliers d'autres dans le monde. Don Pablo Jerez était dans le droit-fil de l'internationale du crime et il était prêt à tout pour arriver à ses fins. Et, bien entendu, ce ne serait pas le petit arsenal de la jeune femme qui allait pouvoir y changer grand-chose. Néanmoins, l'Exécuteur éprouvait subitement une estime grandissante pour Anna Braun. Elle était venue s'installer à Maja Blanca pour essayer de faire ce que beaucoup de prétendus hommes n'osaient même pas imaginer d'accomplir.

— Comment comptais-tu t'y prendre ? questionna-t-il. Tu dois sans doute savoir que comme tous ses semblables, Jerez est constamment protégé par une véritable armée de flingueurs.

Anna Braun donna l'impression de réfléchir aux propos de Bolan, mais ce fut d'un ton sec qu'elle finit par questionner à son tour :

— Qui es-tu ?

Son regard disait clairement qu'elle ne dirait plus rien. Elle ajouta encore plus sèchement :

— Si tu es un de ces fouille-poubelles de journalistes à scandales...

— Je ne suis pas journaliste, coupa Bolan. Mon nom est Mack Bolan et je suis...

Cette fois, ce fut à lui d'être coupé dans son élan. Interrompu par le rire soudain d'Anna Braun.

— Mack Bolan, hein ! Ben voyons !

Bolan lui lança un regard incrédule, pendant qu'elle reprenait, acide :

— Mack Bolan, le redresseur de torts, est donc ressuscité ! À la bonne heure ! Quand tu auras besoin d'une groupie pour ta pub, pense à moi.

Sous le sarcasme, le ton d'Anna semblait maintenant désespéré. Bolan fronça les sourcils :

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Mack Bolan est mort, laissa tomber la jeune femme avec une sorte de désespoir. L'Exécuteur a été tué par Jerez. Encorné par un de ses taureaux de malheur. Ici, pour qui sait écouter, la nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre.

Elle se tut une seconde, répéta :

— L'Exécuteur est mort. Mort et d'ores et déjà réduit en cendres.

— Comment connais-tu l'existence de l'Exécuteur ?

Elle eut un petit mouvement d'épaules.

— Par mon père.

— Comment connaissait-il, lui, mon existence ?

Hésitation d'Anna, puis :

— Il travaillait pour une multinationale fabriquant de l'armement.

Chez ces gens-là, le nom de Mack Bolan circulait parfois. Et Mack Bolan est mort !

Anna Braun soupira, souffla comme pour elle-même :

— Au début de l'affaire, mon père m'avait parlé de ce personnage mystérieux. Il m'avait dit : « Si je connaissais ce Bolan, je ferais appel à lui et tout serait vite réglé. » Malheureusement, les hommes de main de Jerez l'ont tué avant même qu'il n'envisage de véritables mesures de protection.

Elle jouait d'un air rêveur avec la longue ceinture de son peignoir-drapeau.

— Ce peignoir, dit-elle tristement, il me l'a offert au retour de son dernier voyage à New York. Trois jours avant son assassinat.

Elle marqua un temps, acheva :

— Finalement, il ne prenait peut-être pas ces menaces au sérieux.

Elle eut un bref sourire crispé, ajouta avec une sombre ironie :

— Comme il ne croyait sans doute pas vraiment non plus au mythe de l'Exécuteur.

Mack Bolan gronda de sa voix d'outre-tombe :

— Je suis Mack Bolan. Et que tu me croies ou non importe peu. Je ne suis pas ici pour venger la veuve et l'orphelin, mais pour montrer à Jerez que contrairement à ce qu'il croit, c'est un autre qu'il a tué à ma place. Le type qu'il a fait encorner dans son arène n'était qu'un proxénète de bas étage évadé d'un asile psychiatrique. Un imbécile, un mythomane qui n'était vraiment pas à la hauteur.

À mesure que Bolan parlait, la jeune femme le considérait de plus en plus intensément. Comme si elle avait cherché à deviner où se cachait la vérité dans ses paroles. Un long silence s'établit ensuite, durant lequel Anna poursuivit son examen. On aurait dit qu'elle voulait désespérément croire ce grand diable au physique de guerrier antique et aux yeux de banquise, mais que quelque chose en elle le refusait. À la fin, elle eut un nouveau soupir et son visage se détendit encore un peu. Mais, en même temps, quelque chose en elle semblait maintenant cassé. Comme si la présence de Bolan la déchargeait peu à peu de son trop-plein de haine et d'énergie. Pris de pitié, il demanda :

— Le Walther WA2000 de la valise, c'était pour tuer Jerez ?

— Oui.

Elle n'avait pas eu une ombre d'hésitation. Elle ajouta aussitôt, de nouveau raidie :

— Et c'est toujours valable. Je l'aurai. Personne ne peut échapper

à un attentat soigneusement préparé quand il l'est par des gens décidés.

C'était vrai. Martin Luther King et Kennedy en avaient fait les sombres frais.

Une autre plage de silence suivit, bientôt interrompue par l'Exécuteur qui s'enquit :

— Qui t'a appris à te servir de toutes ces armes ?

— Par les fonctions de mon père, j'avais accès à toutes sortes de documentations sur le sujet. Très jeune, je tirais déjà très bien à la carabine. Intéressé par mon adresse, mon père qui n'avait alors pas encore de garçons m'a inscrite à un club de tir et c'est ainsi que, peu à peu, j'ai pu gravir les échelons des concours cantonaux puis des divers championnats de mon pays. Quand mon père s'est fait tuer, il était question de ma sélection éventuelle pour les JO. Les circonstances en ont décidé autrement, mais je n'ai jamais cessé de m'entraîner.

— Avec le WA2000 ?

Une arme nouvelle d'un look futuriste particulier, principalement destinée au tireur d'élite. Avec sa lunette spécifique Schmidt und Bender, sa crosse-culasse très en arrière, son canon de 65 centimètres solidement fixé aux deux extrémités et son chargeur de six cartouches de .300 Winchester Magnum, c'était un des objets de mort les mieux élaborés et les plus efficaces du genre. Un objet que l'on s'attendait peu à trouver dans les bagages d'une jolie femme. Mais Anna semblait être une femme décidément hors du commun. Elle hocha la tête, répondit :

— Avec le WA2000 principalement. Mais je tire aussi bien avec la plupart des armes de *sniper*.

Un cas, cette frêle artiste peintre. Bolan questionna encore :

— On peut savoir comment tu comptes t'y prendre ?

— Pourquoi devrais-je te le dire ?

Il lui retourna une esquisse de sourire froid :

— Je pourrais peut-être t'aider.

— À le tuer ? demanda-t-elle avec défi.

— À éviter que tu ne le sois.

Elle éclata d'un petit rire sec.

— Ah, c'est vrai ! J'oubliais avoir affaire au mythique Exécuteur ! Mais, rassure-toi, je n'ai pas l'intention de m'exposer. Jerez, je l'aurai comme au stand.

Bolan réfléchit un moment, tenta :

— Tuer est un acte grave. Il y a un monde entre le tir à la cible et le tir sur un homme. J'ai connu au Viêt-nam des gars apparemment solides qui y ont perdu leur âme.

Elle le regarda avec plus d'attention. Ce grand diable l'impressionnait vraiment beaucoup. Malgré leur nuit d'amour, malgré

sa haine pour Jerez, elle éprouvait pour lui des sentiments contradictoires. Pourtant, ce fut sur le même ton catégorique qu'elle répondit :

— Je sais que tuer est un acte grave. Mais plus encore que l'assassinat de mon père, la menace qui pèse sur mes frères me renforce de jour, en jour dans ma décision. Je ne rentrerai chez moi que lorsque j'aurai tué Jerez.

Bolan hocha la tête. Il semblait effectivement que la jeune femme tiendrait sa promesse. Dans un soupir, il fit valoir :

— Si tu m'expliquais ton plan, je pourrais peut-être y découvrir une faille, un détail qui cloche. Je suppose qu'en décidant de tuer Jerez, tu n'as pas renoncé à tout le reste et que tu tiens non seulement à la vie, mais également à ta liberté.

— J'essaierai de m'en tirer. Le principal est que mes frères ne soient pas inquiétés.

— Bref, tu ne veux rien me dire ?

Anna hésita, faillit se lancer. Mais un reste de méfiance l'en empêcha in extremis et elle lâcha :

— Je te le dirai si tu me prouves que tu es bien l'Exécuteur.

Sourire glacé de Bolan.

— Comment le prouver ? Je suis venu ici avec de faux papiers. D'ailleurs, je n'ai que des faux papiers !

— Mon père disait de l'Exécuteur qu'il se promenait toujours dans un van blindé et doté des armements les plus perfectionnés. Chez les mafiosi, on appelait cet engin le char de guerre.

— Chez moi aussi. Malheureusement, je ne peux pas encore te le montrer, ce char de guerre. Je ne l'ai pas apporté, mentit Bolan.

Il ne pouvait quand même pas lui dire qu'il allait sans doute tenter une opération commando à l'aéroport pour récupérer son bien, cette nuit même !

— D'accord, se rendit Anna. Pas de char de guerre. Mais l'Exécuteur n'est sans doute pas venu régler son compte à la mafia locale avec son coupe-ongles pour seul armement. Montre-moi ton arsenal et je réviserai peut-être mon jugement.

— O.K., grogna Bolan. Je pourrai peut-être te montrer tout ça dès demain. Mais en compensation, je vais te demander un service.

— Un service ?

Anna était redevenue méfiante.

— Un service qui pourrait bien t'être utile aussi, précisa Bolan.

— Dis toujours.

— J'aurais besoin de m'installer chez toi pendant quelques jours.

— Non.

— Ne dis pas de sottises. Si tu acceptes, tu peux doubler tes chances de tuer Jerez.

Anna hésita, le jugeant de ses grands yeux gris-mauve.

— Laisse-moi t'expliquer, argumenta Bolan. Elle hésita encore, finit par lâcher du bout des lèvres :

— D'accord. Explique.

— Mais, toi aussi, tu m'expliqueras.

— Que reste-t-il à expliquer ?

— Pourquoi, si tu me prenais pour un mafieux, tu as fait l'amour avec moi...

CHAPITRE VIII

— D'accord.

Ils avaient longuement discuté. De la guerre de l'ombre, surtout. Et l'Exécuteur s'était surpris à désirer ardemment la confiance de la jeune femme. Peu à peu, elle se détendait et elle en vint à lui découvrir ses projets. L'Exécuteur avait attentivement écouté l'exposé d'Anna Braun et avait réfléchi un moment avant d'expliquer comment il voyait les choses. À son tour, la jeune femme avait pesé le pour et le contre, puis, au terme d'une âpre discussion, elle avait fini par lâcher le mot que Bolan attendait.

— D'accord.

Cela signifiait qu'elle acceptait à la fois le plan de l'Exécuteur et sa proposition d'utiliser sa chambre comme base N° 2 de son dispositif de surveillance. Restait précisément à Bolan à récupérer ledit matériel de surveillance.

Entre autres.

Il consulta sa montre, demanda l'autorisation de téléphoner et décrocha un antique combiné en ébonite noire pour composer le numéro de l'hôtel où habitait Grimaldi. Il l'eut presque aussitôt et le pilote attaqua :

— *Shit* ! Où est-ce que tu étais passé ?

— Ça va ! le calma Bolan. Je suis à l'extérieur. Du nouveau ?

— Bordel que oui ! Tout est O.K. Mon pote nous attend sur place depuis une éternité. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Toi, tu te contentes de me dire où je dois le retrouver. Tu gardes les pieds au sec et...

— Pas question, *Striker* ! vitupéra le pilote. Le type ne te connaît pas, il ne fera rien sans moi.

Les mystérieuses relations internationales de Jack Grimaldi... L'Exécuteur n'avait jamais su la nature exacte des fameux réseaux d'« amis » qu'utilisait le pilote mafioso repent, mais il avait pu maintes fois en vérifier l'efficacité. Partout où il avait dû utiliser cette filière, les choses s'étaient toujours passées correctement. Il allait devoir y recourir de nouveau.

— O.K., soupira Bolan. Où est-ce qu'on se retrouve ?

Grimaldi lui indiqua le chemin à prendre pour gagner le portail de la zone de fret de l'aéroport d'Almeria, précisa :

— Je serai là. Dans un 4X4 Toyota brun. Dans quarante minutes, ça va ?

— On fera avec.

Ça ne laissait vraiment pas beaucoup de temps. Déjà, l'Exécuteur sautait dans ses vêtements. Tout en s'habillant, il lança à l'adresse d'Anna demeurée assise sur le lit :

— Maintenant que nous sommes associés, tu vas me prêter ça.

Il désignait le superbe Heckler und Koch de compétition resté au pied du lit. Anna hésita un peu, finit par accepter. Sur le pas de la porte, elle le rattrapa, leva vers lui son petit visage grave et tandis que son insolite sourire oblique réapparaissait enfin, elle se jucha sur la pointe des pieds pour effleurer de ses lèvres le coin de la bouche de Bolan.

— Fais attention, souffla-t-elle.

Elle qui avait décidé de flinguer un parrain de la mafia à la .300 Winchester Magnum !

Dehors, Bolan fut surpris par la fraîcheur relative de la nuit. Une différence thermique due en partie à l'altitude, mais peut-être aussi à la chaleur du tempérament de la belle Allemande.

L'Exécuteur regagna la Seat. Dans la salle de l'auberge, la fête se poursuivait. Il actionna le démarreur et consulta sa montre. Il était 1 h 15. Il n'avait plus que trente minutes pour gagner l'aéroport. Mais à l'instant où il reculait la Seat pour la dégager d'un renfoncement dans les massifs de lauriers, son regard fut attiré par un reflet. Celui de la lune dans le pare-brise d'une Ford Orion.

La Ford du parking du Caballero !

Instantanément en alerte, l'Exécuteur analysa la situation. Comme par enchantement, sa main s'était refermée sur la crosse du H&K glissé dans sa ceinture. Mais, en même temps, il s'était rendu compte que la Ford était vide. Il fit lentement avancer la Seat, vérifia que personne n'était tassé sur les sièges de l'Orion pour se dissimuler, se dit qu'après tout les occupants de la Ford avaient bien à la fois le droit de s'offrir le restaurant et d'habiter par ici, voire d'être venus faire la fête à l'auberge. Il se pouvait même que le véhicule appartienne à l'un des géologues habitant à l'auberge. Par acquit de conscience, il effectua un tour du secteur au ralenti, examinant soigneusement les recoins sombres. Mais il ne vit rien de suspect et, pressé par le temps, il mit le cap sur Almeria.

— T'as vu ?

— Évidemment, que j'ai vu.

Paco Irun avait effectivement vu le grand type aux épaules d'athlète sortir de chez la fille et il avait également vu la Seat tourner autour du bloc d'habitations de l'auberge. Un manège qui avait alerté

l'ancien chef flingueur de Jerez.

— Qu'est-ce que t'en penses, toi ? souffla Ruiz.

Malgré sa haine pour lui, le lanceur de couteaux accordait beaucoup d'importance au jugement de son ancien *caporegime*. Question d'expérience. D'ailleurs, pressentant sans doute inconsciemment ce qui venait de se passer, Irun avait décidé d'organiser leur planque à partir du jardinet d'une petite villa qu'il savait déserte à cette période et qui jouxtait l'auberge. Une bonne idée dont ils venaient de tirer bénéfice. S'ils étaient restés dans la Ford, le grand type les aurait vus.

— Hein, insista Ruiz. Qu'est-ce que t'en penses ?

— J'en pense que tu me les brises, connard, gronda Iran. Ferme ta gueule de rat.

En fait, Paco Iran se demandait bien qui était cet inconnu qui semblait même se méfier des bagnoles. Un instant, il s'était dit que le type avait dû remarquer la Ford sur le parking du restaurant et que c'était normal qu'il soit intrigué. Mais dans l'instant suivant, son instinct de flingueur avait repris le dessus. Si le grand type avait noté à ce point la présence de la Ford sur le parking du Caballero, c'était qu'il avait l'esprit en alerte. Or, un type qui sort une gonzesse et qui conserve l'esprit en alerte est obligatoirement un individu peu ordinaire. Pour l'ancien *caporegime*, il n'y avait que deux sortes d'hommes entrant dans cette catégorie : Les flingueurs professionnels... et les flics.

Restait à savoir à laquelle il appartenait.

CHAPITRE IX

— *Shit* ! T'es venu par le pôle nord ou quoi ?

Jack Grimaldi venait d'émerger de l'ombre en bordure de grillage de la zone de fret de l'aéroport. Bolan n'avait même pas vu son Toyota. Sans doute planqué dans les bosquets qui dressaient leurs ombres fantomatiques à deux ou trois cents mètres de là. Bolan avait été bloqué par les multiples manifestations rencontrées sur sa route à l'occasion de la fête du 15 août et il était en retard. De son côté, le pilote semblait tendu.

— Un problème ? questionna l'Exécuteur.

— Mon seul problème est que mon pote s'impatiente. S'il se fait piquer à traîner hors de son secteur...

— T'affole pas, le calma Bolan. On ne le piquera pas.

Quand l'Exécuteur adoptait ce ton tranquille, il y avait du souci à se faire pour la suite des événements. Ce calme glacé signifiait que ses nerfs étaient à la tension optima et que tous ses sens étaient en alerte. C'était dans ces moments-là qu'il faisait le meilleur boulot.

Et cette nuit, il fallait faire du très bon boulot.

Mais surtout du boulot très discret.

Car il était hors de question de faire du grabuge, et encore moins de blesser qui que ce soit. Cette opération ne pouvait s'exécuter à coups de flingues. En effet, les types qu'ils risquaient de trouver en face n'avaient rien à voir avec le monde des mafieux.

C'étaient les flics chargés de la sécurité de la zone de fret de l'aéroport. Depuis toujours, l'Exécuteur avait soigneusement veillé à ne pas impliquer d'innocents dans ses blitz et cette nuit, il ferait en sorte de respecter une fois encore cette règle. Bien sûr, il avait sur lui le H&K à réducteur de son d'Anna Braun, mais il avait suffisamment l'expérience des armes pour ne s'en servir qu'à bon escient. En cas de clash, plutôt que de risquer la moindre vie humaine innocente, il opterait pour le repli et l'abandon de la mission.

— Il nous attend, lança Grimaldi dans un souffle.

— Là-bas ? demanda Bolan incrédule.

Bolan désignait les grilles fermées qui s'inscrivaient dans la clôture à une trentaine de mètres de là et qui étaient éclairées a giorno par deux lampadaires. Le pilote fit luire un long objet métallique dans la lueur blafarde de la lune à son premier quartier. Une longue pince

coupante aux poignées isolantes.

— L'entrée est trop surveillée.

Il se tourna vers la clôture.

— Emilio va nous envoyer un éclair de lampe pour nous signaler le point de contact.

— O.K., fit Bolan.

Il s'empara de la pince, enchaîna :

— Moi, je vais avec Emilio. Toi, tu attends au volant du Toyota.

— Mais...

— Tu veilles au grain et tu viens réceptionner la marchandise à mon signal lumineux.

— Mais Emilio...

— Tu te montres juste pour le rassurer et tu files t'installer dans le 4X4, coupa l'Exécuteur. En cas d'accrochage, j'aurai plus besoin de toi dehors que dedans.

Grimaldi savait qu'il était inutile de discuter les instructions de l'Exécuteur. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il finit par se rendre à l'évidence.

— D'accord, céda-t-il. Mais si...

Il n'avait décidément pas de chance cette nuit-là. À une cinquantaine de mètres, un point lumineux venait de clignoter brièvement. Juste dans la zone la moins bien éclairée du secteur.

— C'est Emilio, souffla-t-il.

— Allons-y, lança Bolan.

Grimaldi l'arrêta :

— Attends, dit-il. J'oubliais ça !

Ça, c'était une sorte de pince à l'embout en forme de marteau que le pilote venait de glisser dans la main de Bolan en compagnie d'un petit sachet en papier.

— Pour les plombs, précisa Grimaldi à voix basse.

L'Exécuteur empocha le tout et, en quelques bonds silencieux, ils furent contre le grillage. Au loin, un appareil décollait dans un grondement étonnamment feutré et un léger sifflement s'éleva tout près d'eux. Habitué à guetter les gibiers de toutes sortes, l'Exécuteur avait localisé le type à casquette avant qu'il n'émerge de l'ombre du hangar. Instinctivement, il avait posé la main sur la crosse du H&K glissé dans sa ceinture. Simple réflexe. Mais le nommé Emilio se précipitait déjà vers Grimaldi et après un bref regard à la haute silhouette de l'Exécuteur, il souffla :

— Vaudrait mieux venir à un seul.

Exactement ce qu'avait souhaité Bolan. Mais alors qu'il s'apprêtait à user de sa pince coupante, l'Espagnol se baissa devant lui, attrapa le bas du grillage et souleva ce dernier comme un simple rideau de tulle.

— Un truc à moi, renseigna-t-il sobrement.

Incrédule, Bolan toucha le gros maillage d'acier gainé, le sentit se tordre sous ses doigts comme de la guimauve. Incroyable ! À cet endroit, la clôture avait été remplacée par un grillage... en élastique !

Mais l'Espagnol avait attrapé sa manche et l'Exécuteur dut se plier au ras du sol pour le suivre sans s'attarder sur sa découverte. Du coin de l'œil, il put vérifier que Grimaldi appliquait bien ses instructions et disparaissait du côté des boqueteaux.

— Par ici, souffla Emilio en l'entraînant vers une rangée de bâtiments bas où ne filtrait aucune lumière. C'est le secteur fret US.

Ils longèrent une série de façades claires, se faufilèrent entre des amoncellements de bidons et de containers pour se retrouver enfin devant une grande double porte à glissières en acier. Emilio semblait admirablement connaître le coin. Bolan l'entendit farfouiller dans une serrure et, l'instant d'après, un panneau de la grandeur d'un battant normal s'ouvrait dans une des portes à coulisse.

— Venez, intima l'Espagnol. On y est presque.

Instinctivement et professionnellement méfiant, l'Exécuteur avait conservé sa main sur la crosse du H&K d'Anna Braun. Emilio repoussa la porte dans leur dos, donna quelques coups de lampe-torche pour se repérer et Bolan put voir qu'ils se trouvaient dans un vaste entrepôt où toutes sortes de marchandises s'alignaient dans les allées. Tout près d'eux, ils pouvaient admirer de superbes voitures immatriculées aux États-Unis et, un peu plus loin, un amoncellement de containers. Emilio désigna les véhicules en précisant avec un air d'envie :

— Ce sont les bagnoles des résidents.

Puis indiquant les containers :

— Ils font même venir leurs meubles. Pour un peu, leurs baraques viendraient avec.

Mais on n'était pas là pour ça. D'un regard scrutateur, Bolan fouillait l'alignement des containers. Il n'avait pas été question de faire voyager le char de guerre comme la première Chevrolet venue. Le van était enfermé dans un container. Une grande caisse en acier sur les portes de laquelle le « correspondant » new-yorkais de Grimaldi avait fait poser des scellés officiels. Ainsi, le char de guerre ne risquait guère de visite indiscrete.

— Vous avez les plombs ? questionna Emilio.

Dans la lumière de sa lampe, l'Exécuteur le voyait maintenant beaucoup mieux. Un petit râblé au nez de boxeur qui n'avait pas atteint la trentaine. Avec son pantalon gris, sa chemise à épaulettes coupée dans la même toile et sa casquette très flic de Brooklyn, il avait exactement l'air du vigile qu'il était.

— Autrement, ajouta-t-il, j'aurais des ennuis.

Bolan sortit la pince et le sachet de sa poche, les montra à l'Espagnol qui opina :

— O.K. Venez.

Il l'entraîna dans un dédale de containers, s'arrêta bientôt devant l'un d'eux.

— C'est celui-là, dit-il.

L'Exécuteur hocha la tête à son tour, vérifia les scellés, les fit sauter et, s'adressant à Emilio, il déclara :

— Je préfère que vous ne regardiez pas à l'intérieur.

L'autre n'y tenait d'ailleurs pas, il s'était éloigné de quelques pas et tournait ostensiblement la tête. Satisfait, l'Exécuteur déverrouilla les battants d'acier, les tira à lui et sentit son cœur se réchauffer.

Le char de guerre était bien là.

Avec ses chromes étincelants, sa peinture neuve et ses nouvelles fresques fluos, on aurait dit le van d'un branché de luxe. L'Exécuteur grimpa dans le container, déverrouilla la serrure à combinaisons de la portière latérale et pénétra dans la coursive du module opérationnel. Une lumière orangée de salle de contrôle de sous-marin éclaira le décor et Bolan ouvrit un grand caisson blindé dans lequel il conservait une cantine bourrée de matériel.

Son arsenal de secours.

Cela allait du Colt 45 au lance-missiles antichar SMAW de 82 mm, en passant par les grenades défensives à fragmentation, le riot-gun SPAS compact PA3 Franchi et la mitrailleuse US M60 de 7,62mm. Sans compter les munitions et le menu matériel électronique dont l'Exécuteur s'assurait parfois les services. Dans l'immédiat, c'était surtout ce dernier qui l'intéressait. En effet, descendre un type comme Jerez était toujours possible car, comme disait Anna Braun, il suffisait d'être très décidé. Mais l'objectif de l'Exécuteur ne se limitait pas là. Jerez n'avait pas organisé une conférence au sommet pour rien. Il fallait donc en connaître les tenants et les aboutissants. Dans le but de monter une opération de grande envergure susceptible de réduire à néant toute l'organisation du boss d'Almeria. Et pour cela, un matériel fiable d'écoute à distance était nécessaire. Mais pas n'importe lequel. Dans la situation présente, il aurait besoin des aménagements spéciaux qu'Herman Schwarz Gadgets avait apportés au « canon » acoustique classique utilisé en pareil cas. Un matériel qu'on ne pouvait pas transporter dans sa poche. D'où la nécessité de prévoir des bases de surveillance à proximité des objectifs, comme par exemple l'hôtel *Infantes* ou l'auberge où logeait Anna Braun.

En attendant, il fallait sortir la cantine de la zone portuaire.

Mais, à l'instant où l'Exécuteur allait tirer cette dernière à l'extérieur du char de guerre, des sons confus lui parvinrent, accompagnés d'éclats de voix et d'un remue-ménage soudain. Instinctivement, il portait déjà la main vers la crosse du H&K, quand le timbre étouffé d'Emilio se fit entendre à l'ouverture du container :

— *Mierda* ! s'exclama-t-il affolé, on est coincés !

CHAPITRE X

Instantanément, tel un ordinateur, le cerveau de l'Exécuteur se mit en situation d'analyser la nouvelle donne. À priori, deux cas de figures étaient envisageables : soit la trahison d'Emilio, soit un contrôle inopiné des douanes, puisque la zone se trouvait sous sa juridiction. Compte tenu de la réaction de l'Espagnol, sa trahison semblait peu probable. Restait donc le contrôle impronptu.

Premier point.

Restait à l'Exécuteur à trouver la parade. Soit tenter la fuite, qu'elle s'opère en douceur ou en force, soit opter pour le profil bas. En l'occurrence, la planque. Bolan sauta du van, risqua un regard dans le hangar, se rendit immédiatement compte qu'il n'était plus question de fuir. Restait donc la planque. Emilio avait disparu, mais l'Exécuteur l'entendit lancer de loin et dans sa langue maternelle :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Les Américains, répondit une autre voix. Deux cargos vont atterrir pour réembarquer une partie du fret.

— Hein !

Si Emilio semblait réellement surpris, Bolan ne l'était pas moins.

— À cause des problèmes du Moyen Orient, renseigne encore l'Espagnol. Une partie des conseillers américains basés ici vont être envoyés dans les émirats. C'est le bordel.

L'Exécuteur était bien d'accord. Il ne manquerait plus que le char de guerre soit envoyé en Arabie Saoudite ! Mais en principe, si ce que disait le fonctionnaire était exact, le container du van n'avait rien à craindre. Il avait été enregistré sous un code rattaché au ministère de l'agriculture dans le cadre de la coopération civile.

De toute façon, Bolan n'avait pas le choix. Se montrer à présent risquait de provoquer un incident majeur ; sans compter les ennuis du pauvre Emilio. Prenant sa décision, l'Exécuteur tira les battants à lui, espérant qu'Emilio se débrouillerait pour que personne ne remarque le bris des scellés.

Et l'attente commença.

— Tu es sûr de ce que tu dis ?

Ramon Ibanez tremblait presque de trouille. C'était la première fois qu'il avait directement affaire à Don Pablo Jerez et il se sentait

comme pris au piège des yeux noirs injectés de sang qui semblaient disséquer ses pensées. De plus, interdit d'olives en la circonstance, il se sentait complètement perdu. Heureusement, près de lui, il y avait Vargas. Vargas et sa voix de baryton, ses cheveux gominés et son air glacé. Un flegme qui n'était pas feint et qui le rassurait. Descendu de Madrid et enrôlé depuis peu dans la famille Jerez, Ramon Ibanez se sentait comme un cousin éloigné que l'on tiendrait à l'écart pour le tester.

Pour mieux le coincer.

Or, il était absolument sûr de ce qu'il avait vu chez l'artiste peintre. Et c'était heureux. Il avait entendu dire que Don Pablo Jerez réservait toujours le même sort à ceux qui le trahissaient, ou, simplement, ne lui donnait plus satisfaction. Don Pablo adorait les courses de taureaux ! L'Exécuteur n'était que le dernier d'une longue liste à avoir fini sa carrière dans l'arène privée de l'hacienda. Se tromper ou faillir dans son boulot avait le même sens que trahir, pour Don Pablo. Déglutissant avec peine, il hocha sa tête aux courts cheveux blancs et ses cils décolorés d'albinos battirent frénétiquement quand il assura :

— Absolument sûr, Don Pablo.

Le boss d'Almeria le regardait toujours comme s'il doutait de sa parole. Il questionna encore :

— Quel nom as-tu dit ?

— Braun, s'étrangla presque le flingueur albinos. Je suis sûr que c'est Braun. Je...

— Oui ?

— Je... je me le rappelle, parce que c'est le même nom que mon rasoir électrique.

Les yeux injectés de sang de Don Pablo Jerez parurent s'allumer soudain, semblant admettre d'un coup ce qu'il venait d'entendre. Il afficha un rictus qui découvrit ses petites dents pointues pour déclarer, à la fois songeur et presque amusé :

— Je me doutais qu'un truc comme ça arriverait un jour.

Curieusement, cela semblait presque lui faire plaisir. Le problème était qu'à part lui, personne ne savait ce que ce nom de Braun signifiait exactement.

Ils étaient tous les trois dans l'immense salon de l'hacienda. Une pièce de deux cents mètres carrés pour le moins, bourrée de canapés rococo, de panoplies d'armes anciennes et de tapis d'Orient, au milieu de laquelle un énorme téléviseur couplé à son magnétoscope diffusait un film porno que personne ne regardait. Dans un coin, un perroquet naturalisé demeurerait dans un équilibre figé sur un perchoir en ébène pendant qu'une grosse araignée, bien vivante, grimpait tranquillement le long d'un mur.

On disait du perroquet que c'était Jerez qui l'avait tué.

Pour le faire taire.

Toute bête dans son seau à glace, une bouteille de « champagne » espagnol achevait de frapper. À Maja Blanca, le Moët et Chandon n'était destiné qu'à épater la galerie. En privé, Don Pablo Jerez était très près de ses sous.

Et il avait très mauvais goût.

Et pas seulement en matière de champagne. La décoration du gigantesque living en faisait foi. Avec ses meubles lourds et disgracieux, ses peintures d'art pompier représentant toutes des scènes de taumachie grandiloquentes, ses énormes lustres en fer forgé et son sol dallé de marbre noir et de blanc, on se serait cru dans un hall de gare en folie.

Film porno exclu, bien entendu.

Enfin, comme émergeant d'un songe profond, le boss d'Almeria se redressa sur les coussins de son canapé, resserra sur son torse épais et poilu les pans de sa robe de chambre en soie et, jetant son cigare éteint dans un vaste crachoir en cuivre qui servait de cendrier, adressa un signe à l'albinos.

— Toi, ordonna-t-il de sa voix rauque, casse-toi. On te sonnera.

L'intéressé ne se le fit pas répéter. Lorsqu'il eut disparu derrière la porte monumentale en bois sculpté qui débouchait dans le hall, Jerez sembla encore réfléchir un instant, avant de lancer à l'adresse de son *caporegime* :

— Voilà ce que tu vas faire.

L'idée avait germé dans l'esprit de l'Exécuteur tandis qu'autour de son container, un ballet incessant d'appareils de levage se déroulait et que des appels résonnaient un peu partout.

En anglais !

Ou plutôt, en américain. Prudemment, il avait écarté de quelques millimètres les battants de sa prison d'acier et il avait effectivement pu apercevoir des fenwicks et des treuils à ponts prendre en charge caisses et containers divers. Cela se passait dans la partie opposée du grand hangar et personne ne semblait s'intéresser à ce secteur, pas plus les types en civil parlant l'américain que les Espagnols en civil ou en uniforme qui les assistaient. Du coin de l'œil, Bolan voyait à présent plusieurs des voitures américaines prises en charge à leur tour. Chaque fois le même scénario se répétait. Un type en civil et apparemment plus américain qu'espagnol inspectait les plaques d'un véhicule, consultait ensuite un bordereau et cochant une ligne sur celui-ci, avant d'appeler un autre civil d'apparence plus espagnole qui grimpait au volant et démarrait en direction de la sortie du hangar.

Ou plutôt d'une des sorties.

Car plusieurs issues semblaient avoir été ouvertes pour l'opération et la plus grande agitation régnait. Au hasard d'un échange en américain, l'Exécuteur entendit un grand rouquin aux épaules de débardeur s'écrier à l'adresse d'un autre :

— Y a quand même des planqués qui vont rester apprendre le flamenco !

— T'inquiète, répondit un autre. La danse du ventre, c'est pas mal non plus.

Il ne fallait pas être sorcier pour comprendre ce type de message. Compte tenu des événements du Golfe, une partie du matériel entreposé ici s'embarquait pour les émirats, tandis qu'une autre partie demeurait en Espagne. Bolan ignorait les sombres tractations politiques qui avaient cassé la grève des douanes et présidé à ce chambardement, mais il venait de comprendre une chose essentielle. À situation exceptionnelle, faits exceptionnels.

Il allait sauter sur l'occasion.

Celle de sortir le char de guerre au nez et à la barbe de tout le monde. Il n'aurait jamais une aussi belle occasion de récupérer son bien dans sa totalité.

— Eh, cachez-vous !

C'était Emilio. L'Espagnol au nez de boxeur venait d'apparaître dans l'interstice des battants et Bolan pouvait deviner son angoisse. Contrairement à ce qu'attendait l'autre, l'Exécuteur ouvrit davantage et questionna, de sa voix sépulcrale :

— Tu étais au courant de ça ?

— Non, non ! Par la madone ! Normalement, je ne devais pas être de service. Cette semaine, je faisais partie des équipes de jour, mais on m'a désigné au dernier moment. C'est pourquoi je n'ai pas pu prévenir votre copain avant. Jusqu'à l'arrivée de cette armada, je n'étais au courant de rien. Je vous jure !

— O.K., coupa Bolan.

Il réfléchissait à toute vitesse. Finalement, il questionna :

— Tu peux me récupérer les papiers d'embarquement de ce container ?

Un container qui ne figurait évidemment pas sur les listes du matériel à embarquer pour le Golfe. Complètement dépassé, l'Espagnol hocha affirmativement la tête. Mais aussitôt, il questionna à son tour :

— Pourquoi ?

— Je vais sortir le van qui est là-dedans, mais je devrai le faire réembarquer un peu plus tard.

— Vous êtes dingue ! La sortie de la zone portuaire est surveillée. Toutes les bagnoles sont enregistrées.

Bolan balaya l'objection d'un revers de main. Il insista :

— J'ai mon idée sur la question du contrôle. Si tu m'aides, j'y arriverai et tu toucheras le gros paquet.

L'autre secoua la tête, regarda autour de lui avec anxiété, souffla :

— Non ! C'est trop risqué. Si on sait que j'ai...

— On ne saura pas. Tu m'ouvres la voie et tu récupères ce véhicule quand on le ramène. O.K. ?

Silence.

— Pense aux dollars, mec, insista encore Bolan. C'est une monnaie forte.

— Combien ?

L'Exécuteur soupira. Le fric, toujours le fric. Moteur essentiel de toutes les guerres.

— Deux mille dollars, envoya Bolan.

Des dollars dont la fondation Miséricorde ne profiterait pas, mais il fallait avoir les moyens de ses ambitions. L'Exécuteur avait jaugé le bonhomme et deviné la somme qui le ferait craquer.

— O.K., lâcha Emilio dans un souffle. Si vous êtes sûr de vous...

Il crevait visiblement de trouille, mais il avait sans doute déjà fait ses calculs. Deux mille dollars, c'était pas le Pérou, mais ça mettait une sacrée dose d'huile d'olive dans la paella d'un douanier moyen. Bolan regrimpa dans le van, sortit une liasse de billets verts de son coffre-fort de bord, revint les montrer à Emilio qui avait pénétré dans le container et découvrait le char de guerre à petits coups de torche timides.

— Regarde, souffla l'Exécuteur en montrant les billets. Mille dès notre accord et mille quand mon ami te ramène ce véhicule. Ça va ?

L'autre aurait bien aimé toucher les deux mille d'un coup, mais il comprit qu'il fallait pas rêver. Il maugréa :

— C'est pas une histoire de drogue, au moins ?

Il avait des scrupules ! Bolan lui aurait bien répondu par l'affirmative, car en fait, *Big Dream* semblait bien être une « affaire de drogue ». Mais le temps n'était pas à la plaisanterie. Il secoua négativement la tête, grogna :

— Parole que non.

Cela sembla étouffer les états d'âme du gabelou qui chuchota :

— Bon, vous avez vu comment font les autres ?

Bolan avait vu. Sauf le principal. Il demanda :

— Comment ça se passe, pour le dispatching des véhicules ?

— Ils sont divisés en deux séries. Ceux qui sont embarqués à bord des cargos et ceux qui restent en Espagne.

— Qu'est-ce qu'ils deviennent, ceux-là ?

— On les conduit au poste de contrôle de la sortie portuaire où des collègues à moi vérifient le pointage sur les bordereaux. Les voitures ne voyageaient pas en containers et leurs numéros ont été

enregistrés.

— Donc, résuma Bolan, les bordereaux de tes collègues comportent déjà les numéros des véhicules qui doivent sortir.

— Si.

L'angoisse lui faisait oublier son piètre anglais, au douanier. Bolan savait déjà comment opérer. Il regagna l'intérieur du van, revint l'instant d'après portant une sorte de gros classeur noir. Il l'ouvrit, exposant sous le rayon lumineux de la torche plusieurs rangées de lettres et de chiffres en métal peint. En rouge, blanc et noir. Une série de chaque.

— Tu vois, dit Bolan à Emilio. Ces choses-là sont aimantées. Il te suffit de me fournir le numéro d'un des véhicules qui restent à sortir et je maquille mes plaques avec ça. Quand on s'apercevra du coup, je serai loin. Il suffira ensuite de les convaincre qu'ils se sont trompés. Mais, rassure-toi, ce n'est pas moi qui porterai plainte.

Nouvelle hésitation d'Emilio, puis :

— D'accord. Je reviens.

Il revint effectivement un instant plus tard. Avec une liste des numéros. Pointant son index sur les derniers de la colonne, il expliqua :

— Ceux-là sont les plus inaccessibles. On les dispatchera à la fin. Mais les contrôleurs de l'entrée ignorent l'ordre de parking. Dans le lot, j'ai trouvé une espèce de fourgonnette qui pourrait rappeler la forme de votre van. Comme ça, si quelqu'un l'avait déjà remarquée, le subterfuge serait moins flagrant.

Il n'était pas bête, le douanier. Bolan acquiesça, releva le numéro de la fourgonnette, le reconstitua aisément à l'aide de ses accessoires magnétiques et, cinq minutes plus tard, les nouvelles plaques étaient en place sur le char de guerre. L'Exécuteur fourra la liasse de dollars dans la main d'Emilio en lançant :

— On y va.

Il s'était déjà mis au volant et il ajouta :

— Dès que la voie est libre, tu ouvres les panneaux du container et tu veilles au grain.

Inutile de le préciser. À partir de cet instant, l'Espagnol serait tellement impliqué, qu'en cas de coup dur il irait tout droit en prison. Même s'il niait tout.

Avec mille dollars en poche...

— Go !

Après une autre courte absence, Emilio venait de reparaître et ouvrait en grand les panneaux du container. Bolan avait déjà lancé le moteur et il faufila habilement le char de guerre hors de sa gaine d'acier. Là-bas, les types en civil et les douaniers en uniforme s'activaient toujours. Le grand rouquin d'Américain déjà aperçu plus

tôt avait un transistor collé à l'oreille et il commentait les nouvelles à l'adresse de ses copains. À voir leurs têtes, des *news* sûrement pas très optimistes. L'Exécuteur vérifia que son manège n'attirait l'attention de personne et, pesant doucement sur l'accélérateur, il fit s'ébranler le char de guerre en direction de la sortie vers laquelle Emilio s'était lui-même mis en marche.

Ce fut un jeu d'enfant.

En arrivant devant la barrière du poste de contrôle où officiaient effectivement deux douaniers espagnols relativement flegmatiques, l'Exécuteur se dit qu'il avait eu tort de s'en faire. C'est à peine si les gabelous regardaient les plaques et leurs listes avant de lever la barrière. Visiblement, ils n'avaient rien à faire de tout ce cirque. Les ordres venaient de très haut et ils se sentaient dépassés. Mais, alors qu'Emilio venait d'échanger une plaisanterie avec l'un d'eux et s'apprêtait à repartir vers le hangar, le douanier qui avait contrôlé le van et qui allait soulever la barrière sembla soudain changer d'avis.

Levant brusquement le bras, il lança :

— Stop !

D'un air mauvais.

C'était la catastrophe. Au dernier moment !

CHAPITRE XI

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Le gabelou semblait aussi aimable qu'une porte de prison. Et ça, c'était le plot d'antenne directionnelle du radar de visée du lance-missiles de tourelle de toit. Mack Bolan sentit une flambée d'adrénaline déferler dans ses veines et, tandis que le préposé au contrôle continuait à fixer la pointe d'acier de ses yeux soupçonneux, il s'extirpa un sourire naïf à souhait pour déclarer d'un ton innocent :

— Ça, c'est une antenne.

— Une antenne de quoi ?

Le douanier espagnol avait une voix de chanteur de flamenco. C'est-à-dire qu'elle montait facilement à l'aigu et qu'elle vibrait sur la fin de mots. Dressé sur ses souliers brillants comme des miroirs, il donnait l'impression d'être sur le point de se mettre à danser. En d'autres circonstances, l'Exécuteur aurait peut-être été amusé, mais, en l'occurrence, il trouvait le zèle du type un peu exagéré. Ayant compris où l'autre voulait en venir, il prit les devants d'un air faussement ingénu pour répondre :

— Ben, une antenne de télé.

— Vous pouvez présenter la déclaration douanière concernant ce téléviseur, *Señor* !

— Euh... non.

Un truc auquel ni Grimaldi ni lui-même n'avaient pensé. Le passage du van étant prévu par container scellé, le contrôle aurait dû s'arrêter à ce dernier. Bolan afficha une esquisse de sourire, s'excusa :

— Avec les événements, on a oublié de s'en occuper.

L'autre sourcilla de plus belle et l'Exécuteur vit le moment où, pour un peu, il allait rameuter la *guardia civil* et déclencher l'incident diplomatique majeur. Ignorant si cette histoire de déclaration douanière était bien légale, Bolan sortit un billet de cent dollars, le tendit à Emilio qui, courageusement, était revenu sur ses pas pour voir ce qui se passait. Lèvres serrées et le timbre plus sépulcral que jamais, il gronda à l'adresse de l'ami de Grimaldi :

— Dis à ce con de fermer sa gueule et donne-lui ça en guise de taxe.

Les cent dollars firent aussitôt merveille.

Partagés entre le douanier trop zélé et... Emilio !

— Allez ! lança le douanier zélé avec un dernier regard soupçonneux en direction du plot d'antenne.

L'Exécuteur ne se le fit pas répéter. Dans la seconde suivante, le van franchissait les limites de la zone de fret et passait les portes grillagées. Un peu plus loin, tandis que d'autres véhicules immatriculés aux States continuaient à quitter l'aéroport, Bolan stoppa le char de guerre devant le Toyota d'un Grimaldi médusé.

— Comment t'as fait ? questionna ce dernier.

Il considérait également le soudain trafic autour d'eux avec effarement. L'Exécuteur lui adressa un sourire narquois, résuma la situation de façon extrêmement succincte :

— Un coup de bol.

Remettant à plus tard le soin de développer. Puis songeant à la suite de son plan de guerre, il précisa :

— Demain matin, tu quittes ton hôtel pour venir habiter à l'*Infantes*. Je t'apporterai ton matériel d'écoutes.

— O.K.

L'ancien pilote du Viêt-nam n'était pas un compliqué. Le principal pour lui était de participer au blitz d'une manière ou d'une autre. De préférence de façon musclée, mais il ne fallait pas trop en demander.

Histoire de faire mousser son « contact » espagnol, il demanda :

— T'as vu son astuce, à Emilio ?

Il faisait allusion à la clôture trafiquée de la zone de fret.

— Des élastiques, ricana le pilote. Rien que des élastiques habilement tressés et raccordés aux mailles de vrai fil de fer !

Bolan trouvait effectivement l'astuce intéressante, mais il avait d'autres préoccupations.

— Arrange-toi pour ramener la Seat au parking « embarquement » de l'aéroport, demanda-t-il. Et dans la matinée, téléphone à Avis qu'ils peuvent la reprendre.

— O.K., répondit Grimaldi.

D'un geste, Bolan le remercia et prit congé. Puis il fit redémarrer le van qui cahota sur la mauvaise route avant de retrouver l'asphalte plus régulier de la voie express. Il était plus de trois heures du matin et l'Exécuteur était convenu avec Anna Braun qu'il retournerait dormir chez elle.

Autant battre le fer quand il est chaud.

Ainsi, il serait à pied d'œuvre pour installer sa base d'observation dans le bungalow de l'Allemande. Dès ce matin. Car les Colombiens et les Siciliens débarquaient vendredi. C'est-à-dire après-demain. Pour mettre au point les derniers détails de *Big Dream...* et par la même occasion, amorcer le processus de leur extermination.

Mais cela, ils l'ignoraient encore.

— On y va.

Daedas-Vargas avait attendu le plus tard possible. À cause de la fête qui se déroulait dans l'auberge. Il se méfiait des ivrognes qui sortaient inopinément pour vomir leur trop-plein de vinasse dans le caniveau. Pas envie d'avoir de témoins pour ce qu'ils allaient faire. Mais maintenant, la sauterie était finie, les fêtards étaient partis et le silence régnait dans la petite rue. Pour ce boulot, outre l'albinos qu'il avait bombardé chauffeur, Vargas avait sélectionné les deux flingueurs les plus effrayants de son *regime*. Question de psychologie. Il comptait cueillir la fille en plein sommeil et l'embarquer en douceur. Rien que par la peur que « Sida » et « Gueule Ouverte » allaient déclencher en elle.

Il faut dire qu'avec ces deux-là, il faisait fort.

Comme son surnom l'indiquait, « Sida » était un échalas tout en os atteint de la terrible maladie. Il en était quasiment au stade final et avec sa face blême et pustuleuse, son regard fiévreux enfoncé dans ses cavités oculaires, sa toux chronique et sa maigreur épouvantable il ressemblait à la mort qui le guettait déjà. Pour obtenir des résultats dans un interrogatoire, il suffisait d'annoncer la couleur et de menacer l'interrogé de le faire mordre par « Sida ». De son côté, « Gueule Ouverte » n'était guère plus rassurant. Le colosse avait eu autrefois maille à partir avec un pare-chocs de camion lancé à toute allure contre sa voiture. Résultat, une gueule toute rapiécée, avec en prime une bouche que l'acier coupant avait prolongée jusqu'à l'oreille gauche. Avec les traces des agrafes et les boursouflures des cicatrices, ça faisait Frankenstein en diable. D'autant qu'exorbité au moment de l'accident, l'œil gauche miraculeusement épargné avait mal regagné sa place dans l'orbite défoncée.

Une véritable œuvre d'art.

Les trois hommes quittèrent la Mercedes et Vargas rejoignit la Ford Orion pour intimer à Irun et Ruiz « Navaja » :

— Ruiz, tu viens conduire la Mercedes. Je ne supporte pas ce connard de bouffeur d'olives. Il va prendre le volant de la Ford. Toi, dit-il à Irun, tu restes avec lui. Dès qu'on a embarqué la gonzesse, vous nous suivez. On va la travailler dans un endroit tranquille.

Pour toute réponse, il perçut le rire aigret de Ruiz. « Navaja » était ravi de quitter Paco Irun et il adorait « travailler » les gonzesses au couteau. Il ignorait pourquoi, mais de les voir se tordre de trouille sous ses yeux l'excitait au plus haut point.

— Ouvre, ordonna Vargas, alors qu'ils arrivaient devant la porte du bungalow de l'Allemande.

« Sida » avait déjà sorti un trousseau de sa poche de veste. Il contenait cinq clés et chacune portait un numéro. Dans le rayon lumineux discret d'une mini lampe de poche, il en sélectionna une et

l'introduisit dans la serrure. Il y eut un déclic feutré et le pêne joua dans son logement.

Par le jeu des sociétés écran et des hommes de paille, presque toute la petite ville de Maja Blanca appartenait en fait à Don Pablo Jerez. Notamment les commerces et l'auberge. Et bien sûr, il possédait également une copie de clés de tout ce qui lui appartenait. Sans pour autant que les gérants ou exploitants desdits établissements soient au courant. Sage précaution qui s'était déjà révélée utile lors de la précédente fouille du bungalow.

— Go, souffla Vargas quand il vit le battant tourner sur ses gonds.

Déjà, ses deux flingueurs avaient foncé dans la minuscule entrée et Vargas les suivit. Précédé du pinceau lumineux de sa lampe, « Sida » envoya la porte de communication avec la chambre heurter violemment le mur et fit jouer le commutateur électrique. La lumière jaunâtre d'un plafonnier en pâte de verre tomba brusquement sur la scène et les trois hommes eurent le temps de voir la silhouette d'une femme nue plonger vers le bord du lit en lançant un bras sous le bâti. Dans la demi-seconde d'après, l'orifice noir d'un Browning GP Vigilant leur apparaissait et Vargas vit nettement l'index de la jeune femme blêmir sur la détente de l'arme. Un rictus glacé erra sur ses lèvres trop fines et sans se préoccuper de la menace, il lança à l'adresse de ses deux flingueurs :

— Allez.

Ce fut « Sida » le plus rapide. Tel un fauve efflanqué, il plongea vers le lit, tandis que « Gueule Ouverte » marchait tranquillement dans la même direction.

— Attention ! cria Anna Braun, émergeant à peine du sommeil. Je vais...

Dans le même temps, « Sida » était déjà sur elle et la clouait au lit dans un épouvantable grincement de sommier. Anna Braun voulut encore crier, mais une main osseuse venait de lui écraser la bouche et une autre lui arrachait le Browning. Elle rua, mordit la main qui lui meurtrissait les lèvres et une gifle monumentale la rejeta sur l'oreiller, à demi sonnée. Elle émit une plainte sourde, voulut encore ruer, mais la masse du colosse à la gueule cassée venait également de fondre sur son corps nu et elle étouffait littéralement.

— Attention, lança une belle voix de baryton. Je la veux entière.

Anna avait immédiatement compris à qui elle avait affaire.

Les hommes de Jerez.

Dans un premier temps, ce fut la rage qui l'emporta sur la peur. Ce salaud de Mack Dakota l'avait bien eue. Lui aussi était dans le coup. Et dire qu'elle avait fini par croire qu'il était vraiment l'Exécuteur. Au-dessus d'elle, la face blême et pustuleuse de « Sida » se colorait légèrement sous l'effort. Elle sentait son haleine fétide et il avait

engagé son bassin entre ses cuisses, mimant un coït frénétique qui lui arrachait de petits rires excités. Alors seulement, elle eut vraiment peur.

— Ça suffit, lança Vargas de son étonnante voix de baryton.

Au même instant, Anna nota qu'il avait récupéré le Browning GP Vigilant et qu'il en braquait le réducteur de son entre ses deux yeux. Incrédule et glacée d'horreur, elle vit alors son index presser la détente et elle se dit qu'elle n'avait plus qu'une seconde à vivre.

Clic.

Le petit bruit ridicule résonna dans le silence et ricocha dans les méandres du cerveau d'Anna Braun comme un insolite glas. Mais, contrairement à ce qu'elle avait cru, elle n'entendit aucune détonation étouffée et ne ressentit aucun choc entre les yeux.

Rien d'autre qu'une scène figée et le rictus de l'homme aux cheveux gominés.

— Ça fait peur, hein ?

La voix de baryton était devenue ironique et Anna se demanda ce que tout cela signifiait. C'était une histoire de fous. Elle devait faire un cauchemar.

Mais la voix de Vargas lui infligea la triste preuve qu'elle était bien réveillée. Aussi calme que s'il proposait un rendez-vous, il déclara, sentencieux :

— On ne vérifie jamais assez ses propres armes.

Et comme Anna n'y comprenait visiblement rien, il ajouta dans un petit sourire modeste :

— Lors de notre fouille de ce soir, mes hommes ont pris soin d'ôter les percuteurs de votre artillerie.

Il précisa, cynique :

— Astucieux, le coup du placard de la salle de bains, astucieux aussi le coup de l'adhésif. Mais hélas, acheva-t-il, ce sont deux trucs archiconnus.

Malgré sa peur, Anna en conclut qu'ils n'avaient pas trouvé le WA2000. Le gominé n'y faisait même pas allusion. Instantanément, elle comprit alors que Mack Dakota ne l'avait pas trahie, car les autres auraient alors connu l'existence du fusil de *sniper*. Mais cela ne lui apporta qu'un piètre réconfort. Mack Dakota était loin et ces trois types lui glaçaient le sang.

— Vous nous suivez de votre plein gré, ou on vous assomme ?

C'était encore le gominé qui avait parlé. Haletante des efforts passés, Anna Braun ne trouva pas la force de répondre. Les deux types qui lui tenaient maintenant les bras et les jambes ressemblaient aux zombies du clip de Michael Jackson. Avisant son manque de réaction, Vargas crut bon de préciser de la même voix tranquille et en désignant l'échalas livide :

— Lui, on l'appelle Sida.

Il laissa ses paroles pénétrer le cerveau d'Anna avant d'ajouter :

— Il a vraiment le sida et si j'en juge à son regard, il a très envie de vous.

L'horreur dans toute l'acception du terme.

Alors, essayant de dominer tant bien que mal la panique qui la gagnait, Anna Braun esquissa un mouvement de tête qui pouvait passer pour un acquiescement.

— Je vous suis, dit-elle.

Ensuite, voulant à tout prix ignorer les regards qui violaient sa nudité, elle enfila son peignoir-bannière et, se vidant l'esprit pour tenter de refouler sa peur, elle se laissa entraîner par le gominé qui lui dit presque gentiment :

— C'est bien, mademoiselle Braun. C'est très bien.

N'espérant plus rien tant son esprit était à présent glacé d'horreur, Anna Braun se laissa guider jusqu'à la portière arrière de la Mercedes noire qui se referma sur elle avec un bruit sourd de cercueil plombé. La jeune femme fut encadrée par les deux hommes qui l'avaient agressée, elle vit le gominé s'installer sur le siège du passager avant et elle voulut se reculer contre le dossier. Juste pour fuir un peu le contact des deux monstres. Pour une illusion de liberté. Mais un pan de son peignoir était coincé dans la portière et empêcha son mouvement. Le ricanement qu'émit « Sida » en fouillant d'un regard de fou son ventre de nouveau découvert lui glaça les entrailles.

Elle était piégée.

Inexorablement perdue.

CHAPITRE XII

— Où sont tes frères, salope ?

— Je ne vois pas de qui vous voulez parler. C'était la brute qui venait de poser la question à Anna, avec, au fond de ses prunelles noires, quelque chose qui ressemblait à une vaste incertitude. L'idiot complet.

— Tes frères ! répéta « Gueule Ouverte ». On sait qu'ils sont là.

C'était faux. Depuis son arrivée en Espagne, Anna et ses frères n'avaient eu de contacts que par personne interposée. L'avocat d'affaires de son père à Malaga. Or, elle le savait, ledit avocat n'avait jamais été menacé.

— J'ignore de qui vous parlez, répéta Anna. Sa situation était désespérée. Elle ne pouvait qu'essayer de gagner du temps.

— Ne dites pas de sottises, Anna. C'est idiot. Cette fois, c'était le gominé qui avait parlé. Très calme. Avec toutefois comme un léger reproche dans sa voix de baryton. Penché sur elle par-dessus le dossier du siège avant, il observait la scène avec un profond air d'ennui. Près de lui, le regard du chauffeur l'observait dans le rétro, avec un air gourmand qui la glaçait.

— Il faut parler, Anna, conseilla Vargas avec une fausse commisération. Il faut tout nous dire. Sinon, rien ne pourra vous sauver. Dites-nous où sont vos jeunes frères et Don Pablo Jerez ira leur parler. Il...

— J'ignore où sont mes frères, coupa Anna. Et si vous me faites du mal, Jerez en pâtira. Des tas de gens savent que je suis ici et...

— C'est faux, Anna, coupa à son tour Vargas. Pour la bonne raison qu'on ne dit généralement pas où on va, quand on s'apprête à tuer un homme.

Malgré la peur qui lui mangeait les entrailles, Anna haussa les épaules.

— Si votre patron s'imagine que je n'ai pas pris un minimum de précautions, c'est qu'il est le roi des imbéciles.

— Ta gueule, salope !

La gifle avait frappé Anna Braun au coin de la lèvre inférieure et elle sentit un goût de sang lui envahir la bouche. La jeune femme amorça le mouvement instinctif de lever les mains pour se protéger, oubliant une seconde qu'on lui avait menotté les poignets dans le dos. Derrière le volant, le chauffeur au regard vicieux poussa un

ricanement sadique. Tandis que le colosse frappait, coincé contre les dossiers des sièges avant, l'échalias à la face de malade s'était agenouillé entre les jambes d'Anna et il lui pinçait les cuisses à petits coups d'ongles méchants. Il accompagnait son supplice de brefs éclats de rire qui ressemblaient à des jappements et, dans la lumière glauque du plafonnier, la jeune femme pouvait voir son visage déformé par le désir et la folie.

L'horreur. L'horreur absolue.

La Mercedes venait de s'immobiliser au bord du chemin, en pleine sierra, juste à l'orée d'une immense oliveraie et, sous la pâle lumière de la lune, les reliefs pelés ressemblaient précisément à des photos... du sol lunaire. Anna avait fait cette constatation, trouvant étrange de songer à de telles choses quand sa vie était en jeu.

— « Gueule Ouverte » déteste qu'on insulte Don Pablo Jerez, expliqua Vargas avec une mine contrite. Depuis son accident et les soins que lui a payés Jerez, notre ami lui voue une véritable dévotion.

Comme encouragé par la mise au point de son *caporegime*, le colosse insista, méchant :

— Où sont tes pédés de frères !

Comme elle ne répondait toujours pas, une autre gifle lui arriva sur la tempe et elle eut un étourdissement. Elle se dit qu'elle allait s'évanouir et qu'ils allaient finir par la tuer et, pour ne pas céder, elle fit l'effort considérable de lancer d'une voix qu'elle voulait convaincante :

— Si je meurs, ils vous tueront tous.

— Vous ne mourrez pas, Anna, assura posément Vargas. Vous savez d'ores et déjà que ce projet d'attentat contre Jerez était une stupidité. De toute façon, vous ne seriez jamais parvenue à l'approcher assez pour le tuer. Il est trop bien protégé et pour assassiner un homme comme lui, il faudrait une véritable organisation. Avec des tueurs professionnels, une logistique, des tas de choses que ni vos frères ni vous ne possédez.

— Pour tuer quelqu'un, contra Anna en se souvenant des paroles de ce grand diable qui se prétendait l'Exécuteur, il faut seulement le vouloir très fort. Dès lors, personne n'est jamais à l'abri.

Elle cherchait toujours à gagner du temps. Dans son esprit, continuer à entretenir le dialogue c'était rester vivante. Comme dans les prises d'otages. Mais Anna n'avait affaire ni à des terroristes, ni à des gangsters attaquant une banque. Un ricanement sadique lui répondit. L'échalias avait engagé une main sous son peignoir et il caressait son intimité sans vergogne. Quand Anna laissa échapper une plainte qu'il prit pour du plaisir, il gloussa de jouissance.

— Vous avez tort, intervint alors le Gominé. Il est évident que notre ami « Sida » a très envie de vous. Depuis le temps qu'il est privé

de femmes...

— NON !

Le cri avait jailli de la gorge d'Anna sans qu'elle le veuille et un froid immense était descendu dans sa poitrine et dans son ventre. À l'évocation de ce qu'il allait lui faire, les yeux de l'échalias s'étaient quasiment révoltés. Anna voulut crier encore, mais la main de « Sida » était encore remontée sous le peignoir et il lui griffait le sexe. Un instant, pour mieux l'atteindre, il dut déverrouiller la portière de gauche où une extrémité de la longue ceinture s'était coincée au moment de l'embarquement à Maja Blanca. Croyant leur échapper, Anna plongea dans l'ouverture en hurlant. Mais, avec un nouveau petit rire, l'échalias l'attrapa par le col et la plaqua de nouveau à la banquette, tandis que le tueur à la gueule cassée lui envoyait une autre gifle.

— Vous parlerez, Anna, fit la voix de baryton à son oreille. Vous parlerez forcément, mais il sera alors trop tard. Notre ami se sera occupé de vous et vous serez contaminée.

Il marqua un temps, arrêtant la main de « Sida » qui avait repris son ballet sous le peignoir, puis il ajouta d'un ton de regret :

— C'est dommage. Une si jolie femme !

— Salaud.

Vargas hocha sa tête gominée, eut un bref sourire d'excuse, lâcha, presque complice :

— C'est mon métier, Anna.

— Salaud ! répéta Anna d'une voix étranglée. Vous n'êtes que des ordures.

Elle ne croyait évidemment plus au miracle. Ayant entendu dire qu'on finissait toujours par avouer sous la torture, elle espérait seulement tenir le coup. Trahir la présence dans la région d'Almeria de ses jeunes frères eût été la pire des hontes pour elle. Alors, renonçant à se battre, elle ferma les yeux et souffla entre ses lèvres tuméfiées :

— Faites ce que vous voulez. Je ne parlerai pas.

— Mais si, ma belle, répondit Vargas d'un ton qui se voulait conciliant. Mais si, tu parleras.

Il observa un court silence durant lequel il considéra Anna avec une ostensible pitié, puis, quittant la Mercedes pour se fondre dans l'ombre de l'oliveraie, il lança par-dessus son épaule :

— À toi, « Sida ».

Pendant ce temps, il allait soulager sa vessie.

Il avait tout calculé. Il attendrait les premiers cris que la femme pousserait quand l'échalias en aurait fini de ses préliminaires vicieux. Des cris qui auraient changé de registre. Ceux que déclenchent la panique viscérale, la peur du viol. Et l'horreur, l'horreur devant la

maladie mythique. Il n'interviendrait qu'à ce moment précis. Le seuil psychologique. L'instant fatidique qu'il ne fallait pas dépasser. Car à cette seconde-là, il savait qu'Anna parlerait. Forcément. Quel que soit son degré de volonté. Il y a des choses qu'aucune femme ne peut supporter. Aucun homme non plus, d'ailleurs...

« Sida » était une de ces choses. Il l'avait déjà expérimenté.

Il s'enfonça sous le couvert des oliviers, prenant bien soin de prêter l'oreille afin de ne pas dépasser le stade de torture qu'il avait lui-même fixé à « Sida ». Mais à mesure que le rongait sa maladie, le flingueur devenait de plus en plus dingue. Comme si le terrible virus avait également attaqué les cellules de son cerveau. Aussi Vargas se méfiait-il. D'autant qu'il connaissait également « Gueule Ouverte ». Un colosse à la tête presque aussi vide qu'un ballon de football. Lui non plus, l'accident de camion ne lui avait pas arrangé les neurones.

Vargas se méfiait, mais le cri le surprit quand même.

C'était vraiment un cri très étrange. Le cri d'un animal blessé à mort.

CHAPITRE XIII

C'était un bien étrange couinement. Tapi dans l'ombre, à la lisière des oliviers, Mack Bolan avait déjà compris ce qui se passait. Là-bas, à vingt mètres de lui environ, il y avait un type dans l'oliveraie. Un instant plus tôt, il avait vu l'intéressé quitter la Ford Orion pour aller... cueillir des olives !

Il s'était tout bonnement étouffé avec un noyau.

Détail tragi-comique dans le contexte tendu qui s'offrait à l'Exécuteur.

Maintenant, sa toux passée, face aux collines et humant l'air de la nuit sans se douter de ce qui se passait derrière lui, cet imbécile aux cheveux étrangement blancs sous l'éclairage de la lune dégustait tranquillement sa rapine avec des petits bruits de succion écœurants. Alors, parce que la gourmandise était un vilain défaut, l'Exécuteur allait commencer par lui.

Après une course poursuite due à un formidable caprice du destin, le char de guerre était arrivé derrière les mafieux au moment où leurs véhicules amorçaient l'escalade du raidillon. Un peu plus tard, il avait vu les feux de stop s'allumer à la lisière de l'oliveraie et pour ne pas risquer d'être repéré et de mettre ainsi la vie d'Anna en péril, il avait été obligé d'abandonner le char de guerre assez loin en contrebas. Ensuite, il avait dû progresser à pied, parallèlement à l'étroit chemin caillouteux. Seulement chargé du Beretta à réducteur de son fixé dans son holster d'épaule, d'un poignard *Survival* aiguisé comme un rasoir et du H&K d'Anna glissé dans sa ceinture, parfaitement invisible dans sa combinaison noire, il s'était fondu dans l'ombre et le silence. Bien sûr, il aurait pu attaquer les deux véhicules des pourris à l'arme automatique, voire à la lance thermique qui, depuis pas mal de temps et grâce aux bons soins d'Herman Schwarz, équipait le char de guerre. Avec son échelle des températures s'échelonnant entre zéro et plusieurs milliers de degrés, le petit canon à chaleur constituait une des armes les plus terribles jamais conçues par l'homme.

De quoi liquéfier le blindage d'un char d'assaut moderne.

Mais, pour le moment, le souci de l'Exécuteur n'était pas de faire fondre l'acier. Il fallait à tout prix tirer Anna Braun des griffes des cannibales.

Progressant comme une ombre, évitant d'instinct les obstacles du

terrain et silencieux comme un fauve en chasse, il avait couvert ainsi les trois cents mètres qui le séparaient de la Ford. Parvenu à sa hauteur, il l'avait contournée, pour arriver dans le dos du pourri trop gourmand.

Dans la Mercedes, les ordures avaient sans doute commencé à interroger Anna Braun. Mais malgré l'urgence de la situation, l'Exécuteur était obligé de procéder par ordre. Si les tueurs se sentaient en danger, ils risquaient de s'affoler et d'exécuter la jeune femme. Il fallait opérer discrètement.

Profitant de la nuit et des ricanements sadiques qui s'élevaient à présent de la Mercedes, l'Exécuteur franchit les dix mètres qui le séparaient encore du gourmand. Puis, fondu dans l'ombre des ramures où bruissait une petite brise tiède, il attendit l'instant opportun. Celui où le flingueur se remettait à mastiquer une nouvelle bouchée d'olives. Alors, se redressant d'une souple détente, il plongea dans le dos du mafieux.

Dans son poing, l'éclair de sa lame fulgura.

Déjà, il avait envoyé sa main libre sur la bouche du *soldato* et tiré sèchement la tête en arrière. Puis, tandis que l'autre ruait violemment en émettant une exclamation étouffée, l'Exécuteur lui enfonça son genou dans les reins et abattit la lame du *Survival* sur la gorge offerte.

Cela fit un petit bruit hideux, tandis qu'un flot de sang chaud et visqueux giclait droit devant le tueur, presque à l'horizontale. Contre Bolan, l'Espagnol fut secoué de spasmes, puis, toujours prisonnier de la poigne de l'Exécuteur, il eut encore un violent sursaut et s'amollit légèrement. Surveillant le secteur, Bolan le maintint ainsi le temps nécessaire, accompagnant doucement la chute du corps toujours secoué de tremblements convulsifs. Puis essuyant la lame aux vêtements du mort, il se tapit de nouveau dans l'ombre.

— Alors ! T'en as pas assez bouffé, de tes olives de merde ?

Cela venait de la Ford. L'autre occupant s'énervait. Il ne pouvait évidemment pas savoir que son copain n'était plus en mesure de manger quoi que ce soit, à part peut-être les pissenlits par la racine. Déjà, l'Exécuteur était près de la portière droite. La glace en était abaissée et, dans la nuit claire, il distingua une face étroite qui se tournait dans sa direction. Le temps d'un éclair, il vit les deux taches sombres des yeux qui se dilataient de surprise dans le même temps que le type plongeait la main sous sa veste et que sa bouche s'ouvrait sur une amorce de cri.

Vif comme la mangouste, Bolan détendit son bras et fit la seule chose efficace en pareille circonstance.

Il enfonça le couteau dans la bouche ouverte.

Il avait frappé si fort que tout le poignard y passa et que l'extrémité de sa lame traversa la nuque, cisillant au passage la

trachée artère et disloquant les cervicales pour trancher net la moelle épinière. L'ancien *caporegime* émit un bruit affreux qui ressemblait à un vomissement, puis un flot de sang jaillit de sa bouche béante et l'Exécuteur retira son arme.

Paco Irun était mort.

Son corps se tassa lentement sur le siège du passager, il eut un long frémissement, puis la main qu'il avait engagée sous sa veste retomba mollement sur sa cuisse et tout se figea.

Paco Irun ne verrait jamais Ruiz « Navaja » mourir.

Sans doute son seul regret.

Déjà, l'Exécuteur s'était éloigné de la Ford. Son véritable objectif était évidemment la longue Mercedes noire dans laquelle Anna Braun passait visiblement un très sale quart d'heure. Regagnant le couvert de l'olivieraie, il se remit à progresser vers le haut du chemin, attentif à chaque coin d'ombre et prêtant l'oreille au moindre souffle de vent. Il perçut un gémissement, se dit que les pourris semblaient décidément très occupés par leur interrogatoire et un rictus polaire erra une seconde sur ses lèvres.

Les cannibales allaient payer très cher.

— Tu vas parler, salope, chuinta « Sida ». Tu vas parler !

Il avait ouvert son pantalon et se fouillait déjà pour se libérer, quand « Gueule Ouverte » l'arrêta d'un geste. Le malade voulut l'écarter, mais l'autre tenait bon et il se sentit plaqué au dossier du siège avant.

— Qu'est-ce qui te prend ? cracha « Sida ». Vargas a dit de...

— Je sais ce que Vargas a dit, coupa « Gueule Ouverte ». Mais je sais aussi que la demoiselle a décidé de parler, alors...

Il laissa sa phrase en suspens un instant, avant de questionner :

— Pas vrai, ma belle ?

De temps à autre, il ne détestait pas jouer au boss. D'autre part, il avait vu dans les grands yeux gris-mauve dilatés d'horreur l'éclair de panique viscérale qui annonce que la victime est sur le point de craquer. Et malgré son cerveau très abîmé par l'accident, il comprit aussi qu'une fois violée, Anna ne dirait plus rien.

— Fais pas chier ! grinça « Sida » en cherchant à se dégager. Le boss a dit de...

— Ta gueule.

« Gueule Ouverte » connaissait les arguments de « Sida ». Seulement, il se disait aussi que tant qu'à ce qu'on viole la fille après qu'elle eut parlé, autant que ce soit lui qui commence. Il n'avait pas du tout envie de passer après ce connard. Pas question d'attraper son truc. Sur le siège du chauffeur, Ruiz « Navaja » éclata d'un petit rire excité. Lui, son problème n'était pas de se faire la fille. Il aurait voulu la chatouiller un peu avec son couteau.

Alors, juste pour jouer et pour montrer aussi aux deux autres qu'il était là, il brandit sa terrible *navaja* et en piqua la pointe effilée dans une des cuisses d'Anna. Celle-ci poussa un petit cri aigu, voulut resserrer les jambes, ce qui eut pour effet d'emprisonner les hanches de « Sida ». Ce dernier couina de plaisir, se mit à mimer un coït effréné qui fit hurler de rire Ruiz. Mais, au même instant, une ombre jaillit à la portière droite de la Mercedes et quelque chose fulgura par la glace ouverte.

Anton Ruiz eut l'impression qu'un bouchon de champagne sautait dans la voiture.

Cela avait été si soudain qu'il crut un centième de seconde être le jouet d'une hallucination, puis il y eut encore une autre explosion étouffée et « Navaja » se sentit éclaboussé par des choses molles et chaudes.

Avant qu'il ne réalise que ce qui venait de le frapper était des lambeaux de la cervelle de « Sida », il avait déjà arraché son bras armé d'entre les sièges pour relever sa terrible lame.

Trop tard.

Il ressentit un énorme choc à la mâchoire, sentit sa bouche s'ouvrir sans qu'il le veuille et son maxillaire inférieur éclaté se mit à pendre lamentablement sur son menton. À l'ultime millième de seconde, il avait eu un mouvement de tête latéral et au lieu de lui fracasser le crâne, la 9 mm Parabellum n'avait fait que lui broyer le bas du visage.

Anton Ruiz n'eut pas le temps d'avoir vraiment mal. Dans un mouvement réflexe, son bras armé du couteau s'était redressé et, d'un geste précis, il cisailla le bras encore engagé dans l'ouverture de la glace et eut le plaisir d'entendre un léger grognement de douleur.

Un plaisir très bref.

Car la seconde d'après, une autre ogive brûlante lui faisait sauter tout le côté gauche de la tempe.

Mais le lanceur de couteaux était décidément d'une trempe exceptionnelle. Malgré le sang qui giclait, malgré l'inhumaine douleur qui déferlait sous son crâne, malgré cette mort qu'il sentait s'infiltrer dans chacune de ses cellules, il poussa un cri étranglé et, dans un ultime et formidable effort, il envoya de nouveau sa lame vers le bras.

Sans résultat.

Fort de l'expérience précédente, l'Exécuteur avait esquivé. Il recula et, tandis que Ruiz achevait de mourir dans un dernier spasme, tandis que la longue *navaja* finement ouvragée échappait enfin à sa main, il arracha presque la portière de la Mercedes pour tirer Anna à l'extérieur.

— Mack Bolan ! ne put s'empêcher de s'exclamer la jeune femme. Mais...

Elle n'en dit pas davantage. Alerté par son instinct, l'Exécuteur venait de la plaquer contre la carrosserie et, vif comme un ressort, il avait fait volte-face, arme braquée vers la ligne des oliviers. Ça n'avait été qu'un tout petit bruit. Pas plus fort que le chant lancinant des insectes nocturnes, mais un bruit différent. Comme un caillou qui roule. À cette seconde, Anna dont l'esprit un instant annihilé par la miraculeuse intervention de l'Exécuteur se remettait à fonctionner, cria de nouveau :

— Mack ! Attention !

En fait, elle voulait seulement le prévenir de la présence de la Ford quelque part dans la nuit. Mais instantanément remobilisé, l'Exécuteur avait déjà analysé la situation et estimé le danger. Deux coups de feu claquèrent soudain, accompagnés d'éclairs provenant effectivement de l'oliveraie. Si rapprochés qu'ils avaient semblé n'en faire qu'un. Bolan sentit une brûlure au menton, entendit un choc contre la carrosserie. Un éclat de caillou, le ricochet d'une balle ? Il ne prit pas le temps de deviner. Déjà, le Beretta 93R avait toussé trois fois dans sa main. Mais retenant Anna au sol de sa main gauche, il avait dû tirer de son bras blessé et il comprit tout de suite qu'il avait manqué de précision. La silhouette à ras de terre qu'il avait aperçue une demi-seconde s'était de nouveau dissoute dans l'ombre des oliviers. Grimaçant de douleur, il changea le Beretta de main, tira encore deux fois au jugé, eut la satisfaction d'entendre un grognement lointain. Au même instant, ils essayèrent deux autres tirs ennemis qui se perdirent dans la carrosserie. Protégeant toujours Anna, l'Exécuteur avait encore aperçu les éclairs. Instantanément, son index avait de nouveau enfoncé la détente de l'automatique. Un tir de barrage destiné à fixer l'ennemi et à repérer ses prochains tirs.

Cela ne rata pas.

L'autre envoya encore deux ogives brûlantes dans la nature et Bolan tira dans la direction du fuyard. Mais, dans la nuit de l'oliveraie, il ne pouvait guère prétendre faire mouche à tout coup.

— Combien sont-ils ? demanda-t-il à Anna.

Cette dernière hoqueta :

— Je n'en sais rien. Dans cette voiture, ils étaient quatre. Ça doit être leur chef. Il est sorti avant que vous n'arriviez.

— Et dans la Ford ?

— Je ne sais pas.

Si Bolan partait de l'idée qu'il n'y en avait pas eu d'autres à bord de la Ford, il pouvait estimer n'avoir à présent affaire qu'au « chef » dont parlait Anna.

— Prends ça, lança-t-il à la jeune femme en tirant le H&K de sa ceinture pour lui glisser dans la main. Et couvre-moi.

— Non ! cria-t-elle alors qu'il allait s'élancer. Ils ont ôté le

percuteur !

Arrêté dans son élan, l'Exécuteur ne chercha pas à connaître le fin mot de l'histoire. Récupérant le Beretta, il demanda :

— Tu peux marcher ?

— Oui.

— Alors file. Descends le chemin jusqu'à ce que tu trouves un mobil-home. C'est moi qui te couvre.

Inutile en effet d'aller chercher une aiguille dans une meule de foin. Il restait pourtant encore onze balles dans le chargeur maxi du Beretta 93R, mais mieux valait tirer Anna de ce guêpier plutôt que risquer une guerre de tranchées. D'ailleurs, rien ne prouvait que le « chef » des flingueurs soit encore dans les parages.

Il avait raison. José Daedas-Vargas n'était plus là. Ayant vidé le chargeur du 92F qui lui, contrairement au 93R de l'Exécuteur, ne comptait que quinze cartouches, il avait fait la seule chose raisonnable en pareil cas : il s'était enfui.

Et avec une balle dans la jambe, ce n'était pas facile.

CHAPITRE XIV

— Comment as-tu pu me retrouver ?

Toute l'incrédulité et tout le soulagement du monde tenaient à la fois dans la question d'Anna Braun. Recroquevillée sur l'étroite couchette de la cabine de repos du char de guerre, elle posait sur Bolan le regard creux et las de ceux qui viennent d'éprouver une peur intense. Ils avaient rallié Maja Blanca en un temps record et, estimant que la nouvelle du massacre n'avait pas encore eu le temps de s'ébruiter, il avait pris le risque d'aller déménager le bungalow de la jeune femme. Histoire de récupérer le Walther WA2000 et... le matériel de peinture d'Anna. Maintenant, le van était revenu à Almeria, ou plutôt à sa périphérie, garé sur un parking de la petite voie express. Vêtue de son jean large et d'un T-shirt qui moulait sa poitrine, Anna Braun récupérerait peu à peu.

Projeter de tuer un homme au fusil à lunette était une chose, subir ce qui venait de lui arriver en était une autre.

Cette nuit, elle avait frôlé la mort.

Pire. Elle avait fait connaissance avec le vrai visage de l'*Organized Crime*. L'émanation du mal, l'horreur absolue. À la seule évocation de « Sida » et de son pantalon ouvert au moment où il s'était apprêté à la violer, elle avait envie de hurler et de s'enfuir n'importe où. Heureusement, ce grand diable vêtu de son étrange combinaison noire était là et elle n'avait plus rien à craindre.

Provisoirement.

C'était du moins ce qu'il lui avait laissé entendre, quand un peu plus tôt sur la route, encore sous le choc et muette d'horreur, elle l'avait entendu lui conseiller de se cacher désormais le mieux possible.

— Les cannibales ne lâchent jamais leurs proies. Vous les tuez ou ils vous tuent, avait-il prévenu de sa voix grave et profonde.

Maintenant, elle le croyait.

— Comment m'as-tu retrouvée ? questionna-t-elle encore.

Bolan esquissa un sourire fataliste.

— Par un fabuleux coup du destin, répondit-il. Un de ces trucs qui n'arrivent que dans les films. Je revenais de l'aéroport d'Almeria à bord du van, quand, à l'intersection de la route de Maja Blanca, j'ai croisé la Mercedes.

Un froncement de sourcils incrédule marqua le doute d'Anna.

— Je suppose qu'il y a d'autres Mercedes que celle-ci en Espagne.

— Sans doute. Mais il y en a probablement peu dont la portière arrière coince un morceau du drapeau américain.

— Quoi ?

Anna comprenait de moins en moins. Bolan attrapa son peignoir qui gisait au pied de la couchette, brandissant la large ceinture où des étoiles blanches sur fond bleu et des bandes rouges s'épalaient d'un bout à l'autre.

— Quand j'ai croisé la Mercedes, dit-il, il y avait une extrémité de ce truc coincé dans la portière arrière gauche. Dans la lumière de mes phares, ça faisait 4 juillet en diable.

Le 4 juillet était la fête nationale des États-Unis d'Amérique et Anna le savait.

— D'abord, reprit l'Exécuteur, j'ai cru à un hasard, puis j'ai vu la Ford Orion qui suivait et j'ai compris qu'ils étaient venus te cueillir au lit. Cette bagnole, je l'avais vue une première fois à la sortie du Caballero et une deuxième quand je suis reparti de chez toi. De là à comprendre ce qui s'était passé..., acheva-t-il en suspendant sa phrase.

Un léger tremblement agitait la lèvre inférieure éclatée de la jeune Allemande. Visiblement, elle faisait un gros effort pour ne pas craquer. Bolan ne put s'empêcher d'éprouver de l'admiration pour elle. Après ce qu'elle venait de subir, ça ne manquait pas d'allure. Il laissa passer un moment, demanda :

— Qu'est-ce qu'ils voulaient ?

Anna réprima un frisson, raconta bravement tout ce qui s'était passé depuis l'irruption des deux monstres dans son bungalow de l'auberge. Bolan l'écouta sans l'interrompre, réfléchit, demanda encore :

— Tu es sûre de leur planque, à tes frères ?

La jeune femme hésita, finit par avouer :

— Ils sont chez des amis à eux. À Malaga. Les Garcia-Dorada. Une famille espagnole de correspondants.

— Les *amici* ne peuvent pas les localiser ?

— Je crois que non. Juan Garcia-Dorada, le père des amis de mes frères, est un compositeur de chansons assez connu ici. Son numéro de téléphone est sur liste rouge et mon avocat local, la seule personne qui soit habilitée à contacter mes frères, ne connaît que ce numéro, sans savoir à quel abonné il correspond.

Bolan acquiesça. Même sous la torture, l'avocat ne pourrait donc rien dire. Anna Braun ne se débrouillait pas si mal.

— O.K., dit-il. Tu vas pouvoir ramener ton petit monde à la maison.

Elle tiqua.

— Tu veux dire... en Allemagne ?

— Affirmatif. Ici, c'est devenu trop dangereux pour toi. Je te l'ai dit, les pourris n'abandonnent jamais une proie. Tu as tapé dans la fourmilière et ils ne te le pardonneront pas. Il faut que tu t'en ailles.

Il vit les yeux d'Anna lancer un éclair, tandis que sa bouche abîmée se pinçait durement.

— Pas question, lâcha-t-elle sèchement.

— Anna ! soupira l'Exécuteur. Tu ne te rends pas très bien compte à quel point ces ordures sont malfaisantes.

— Si. Ils m'ont même fait cadeau d'un échantillon, siffla la jeune femme, le regard dur. Et je compte bien le leur faire payer.

Elle reprit son souffle, planta ses prunelles gris-mauve dans celles de Bolan et, d'une voix devenue d'un calme inquiétant, elle assena :

— Je reste. Jusqu'au bout.

L'Exécuteur comprit alors qu'il ne la ferait pas céder et qu'il allait désormais l'avoir à charge. Car bien entendu, il n'était plus question pour lui de la larguer dans la nature. Il connaissait trop l'implacable organisation des *amici* du monde entier pour se bercer d'illusions. Livrée à elle-même après ce qui venait de se passer, Anna Braun ne mettrait pas longtemps à être de nouveau repérée. Et sa belle peau ne vaudrait même plus alors le prix des clous de son cercueil. Bolan réfléchit de nouveau, questionna :

— Et tes frères ?

— Ils restent aussi. Le plan doit être appliqué à la lettre.

Le *plan* d'Anna Braun, l'Exécuteur le connaissait pour l'avoir entendu de sa belle bouche quelques heures plus tôt. Un plan qu'ils avaient même peaufiné ensemble et qui avait semblé à peu près viable. Mais c'était justement quelques heures plus tôt. Depuis, il s'était passé quelques menus événements et maintenant, Pablo Jerez allait sans doute se méfier un peu.

— Si mes frères étaient à présent écartés du plan, ils se sentiraient volés de leur part de vengeance, reprit Anna Braun. Je leur dois cette participation.

— Ça peut être dangereux pour eux aussi.

— Je te l'ai dit, personne ne peut les localiser.

— Je faisais allusion au jour J du plan.

Haussement d'épaules d'Anna.

— Le jour J du plan, une seule personne sera en danger : Pablo Jerez.

— Tu oublies son armée de flingueurs.

Un sourire amer erra sur les lèvres de la jeune femme.

— Je les ai vus à l'œuvre, ses flingueurs, lâcha-t-elle pleine de mépris. Tu en as tué cinq en quelques instants et le sixième est parti en courant.

Ce n'était pas absolument faux, mais l'Exécuteur argumenta

néanmoins :

— Les conditions risquent d'être différentes. Dans la panique, les flingueurs de Jerez peuvent s'affoler.

— Non.

C'était net et définitif.

— Tu as l'air d'être bien sûre de toi, ironisa gentiment Bolan.

— Je le suis. Il n'y aura pas de panique. Jerez mourra et quand ses flingueurs comprendront, mes frères seront déjà loin.

Il y avait tant de détermination glacée dans le ton de la jeune femme qu'on avait peine à imaginer cette dernière en train de peindre de jolis paysages sur une toile.

— O.K., dit-il. Mais je ne peux pas te garder à bord du van. En attendant le jour J, tu vas aller rejoindre tes frères.

Elle sourcilla.

— Quelle preuve ai-je que tu ne m'écarteras pas au dernier moment ?

Son regard semblait de nouveau lui fouiller l'âme, à la recherche de l'indice d'une future trahison.

— Aucune preuve, reconnut Bolan. Il va falloir me croire sur parole.

Ils se regardèrent longuement en silence, puis un éclair fulgura dans les prunelles de la jeune femme et elle siffla entre ses lèvres serrées :

— D'accord. Mais si tu me trahis, je te tuerai.

L'épreuve qu'elle venait d'endurer n'avait entamé ni sa haine ni sa détermination. La jeune Allemande semblait taillée dans le diamant. Bolan esquissa un sourire rêveur, hocha la tête et déclara :

— Tu es une sacrée bonne femme.

Il était sincère. Il n'avait pas souvent rencontré d'alliés de cette trempe. À cet instant, comme pour le contredire, le visage d'Anna perdit d'un coup toute trace de dureté et, ses grands yeux gris-mauve plantés dans ceux de l'Exécuteur, elle demanda dans un souffle et avec un petit sourire presque timide :

— Fais-moi l'amour, Mack Bolan. Maintenant. Elle se lova contre lui, murmura plus bas encore :

— J'ai eu si peur. Si peur !

CHAPITRE XV

— Qu'est-ce que tu dis, fils de pute ?

Les yeux de Don Pablo Jerez étaient si injectés de sang qu'ils semblaient prêts de quitter leurs orbites. Il était comme devenu fou. À tel point que, jusqu'alors peu impressionné par lui, José Daedas-Vargas eut peur. Vraiment peur. Lui, le chef des porte-flingues, lui le tueur glacé qui ne ratait jamais sa cible.

C'est que, justement, sa cible, il l'avait manquée cette nuit.

Un aveu qui avait fait basculer Jerez dans un accès de rage auquel le tueur ne se serait jamais attendu. À la suite du massacre de la nuit, il aurait dû prendre ses jambes à son cou et disparaître à jamais. Au lieu de ça, il était venu au rapport et Jerez avait aussitôt renversé la vapeur en le faisant coincer devant tout son staff mafieux par deux de ses propres porte-flingues. Deux forces de la nature jusqu'alors principalement utilisées pour impressionner les payeurs récalcitrants des bars, restaurants, night-clubs et autres commerces qu'il rackettait dans tout le secteur. Deux imbéciles qui la veille encore étaient sous les ordres de Vargas et qui, en cette aube radieuse, étaient devenus ses gardes-chiourme. Car, malgré son statut, malgré aussi ses ruades, les deux costauds lui avaient menotté les poignets dans le dos et l'avaient attaché à une colonne du patio central de l'hacienda. Et tandis que le boss d'Almeria lui saisissait le col pour le secouer comme un olivier qui aurait refusé de livrer ses fruits, José Daedas-Vargas ravalait sa haine.

Une haine véritable. Aiguë, glacée.

Contre celui qu'il avait raté cette nuit, mais surtout contre Jerez. Jerez qu'il avait sous-estimé en croyant avoir affaire à un vieux parrain ramolli par la bouffe et les femmes.

Il s'était trompé sur son compte. Jerez le fusillait de son regard de fou et l'insulte qu'il venait de lui lancer à la face laissait augurer d'un avenir pénible.

Un avenir qui se matérialisa sous la forme d'une gifle. Magistrale, si puissante que Vargas qui n'était pourtant pas une demi-portion eut l'impression que son crâne éclatait.

— Qu'est-ce que tu oses dire à Don Pablo Jerez, espèce de merde ambulante ? assena encore le boss d'Almeria. Tu viens de me dire que tu as laissé buter tes hommes et que tu t'es tiré sans descendre le

fumier qui a fait ça ?

Jerez avait dit « le fumier qui a fait ça ». Il ne pensait pas si bien dire. À en croire l'exclamation qu'il avait entendue sortir de la bouche de la fille au moment du massacre, il s'agissait bel et bien du *grand fumier*. Le vrai, le seul... l'Exécuteur !

L'Exécuteur n'était pas mort !

Vargas ignorait qui était le type qu'ils avaient tous vu mourir sous les cornes du taureau quelques semaines plus tôt, mais il se souvenait de n'avoir jamais vraiment cru à l'élimination du grand fumier. Trop incroyable. Trop facile aussi. Ce type-là ne correspondait en rien à la légende qui circulait sur l'Exécuteur. Sur le moment, Vargas l'avait inconsciemment pressenti et cette nuit, il en avait eu la triste confirmation.

Pourtant, Vargas avait tu ce « détail ».

Pour une raison demeurée obscure dans son esprit, il n'avait pas rapporté à Jerez le contenu de l'exclamation d'Anna Braun. Il ignorait encore si c'était une bonne idée ou non, mais il l'avait caché et il était maintenant impossible de changer de cap. Si ce type de la nuit dernière était bien le grand fumier, si c'était réellement l'Exécuteur qui avait flingué ses gars et embarqué Anna Braun, ce serait son secret à lui.

Sa petite vengeance personnelle.

— Répète-moi un peu ton histoire de pédé, connard !

Un ricanement s'éleva quelque part. Vargas avait reconnu celui de cet enfoiré de Fraga. Après l'affront encaissé l'autre jour au cours de la réunion, le *consigliere* de Jerez buvait du petit lait. C'était la loi des pourris.

Celle de la jungle.

Même le pâle comptable Manavella y cédait. Dans ses petits yeux chafouins, il y avait comme une sorte de soulagement. Tant ? que Jerez ne passait pas sa rage sur lui...

Une autre gifle arriva sur le nez de Vargas, encore plus meurtrière que la précédente. Il sentit le goût du sang lui envahir la bouche et dans un mouvement réflexe, il envoya le genou de sa jambe valide en avant. Un genou qui heurta Pablo Jerez juste entre les cuisses et qui le fit hurler de douleur et de rage. Incrédules, les deux abrutis et les rescapés du *regime* de Vargas qui assistaient à la scène virent le boss d'Almeria se plier et mettre quasiment un genou à terre. Scène si stupéfiante que personne n'oserait jamais s'en souvenir. De peur d'être tués rien que pour effacer ça de leurs mémoires. Bien sûr, Vargas regretta aussitôt son réflexe, mais il était trop tard. Un instant plus tard, remis de son malaise au prix d'un effort surhumain, Don Pablo Jerez faisait de nouveau face à son *caporegime*. Ses yeux inondés de larmes, la bouche tordue dans un rictus haineux et sa face gélatineuse

aussi blême qu'un morceau de craie, le boss d'Almeria abattit son énorme poing sur le bras que Vargas tentait de placer en barrage devant lui. Cela fit un bruit sec, le tueur poussa un cri rauque et le bras retomba, inerte. Poignet cassé. Mais pas encore calmé, le boss d'Almeria avait de nouveau frappé.

En plein dans la bouche de Vargas.

Ce dernier sentit ses dents casser, eut de nouveau le goût du sang sur la langue et vit trente-six chandelles.

— Tu vas me payer ça, larve puante, gronda Jerez de sa voix essoufflée. Tu vas tout me payer en bloc. Mais avant, reprit-il d'une voix de plus en plus cassée, avant, tu vas essayer de sauver ta sale peau de ver immonde.

Il en devenait lyrique, Jerez.

Veillant à ce que tous ses hommes et tous les flingueurs l'entendent bien, il tira de nouveau le col de Vargas pour planter ses yeux fous dans les siens et pour articuler d'un ton frémissant :

— Écoute bien, sale pute ! Écoute de tes deux oreilles ce que va te dire Don Pablo Jerez. Écoute et retiens bien tout.

Il reprit son souffle, lâcha une sorte de feulement entre ses lèvres décolorées et, lançant les derniers mots comme on crache sur quelqu'un, il prévint :

— Écoute très attentivement ce que je vais te dire, sale pédé, parce que si par malheur tu rates ton coup...

Il reprit son souffle encore une fois puis, martelant chaque mot pour requérir l'attention de tous, il menaça d'un ton vibrant :

— Si tu rates ton coup, je t'arrache moi-même les *cojones* !

Vargas le croyait.

Et il souffrait atrocement. De ses incisives cassées, de son poignet fracturé. Mais à partir de cet instant, il sut qu'il n'avait plus le choix. Il devrait aller jusqu'au bout.

Ou il mourrait.

— Ça a une chance de réussir ?

Jack Grimaldi semblait sceptique. L'Exécuteur esquissa une amorce de sourire songeur, hocha la tête.

— Pas impossible, admit-il. À condition que tous les éléments du plan soient effectivement en place le moment venu.

Mais l'élimination de Jerez ne devait constituer que la dernière étape d'un blitz total. C'était toute l'organisation locale de *Big Dream* qu'il fallait raser et pour le moment, rien n'avait encore vraiment été fait dans ce sens. Les deux hommes étaient installés à une table du Santana. Il était presque une heure de l'après-midi, Jack Grimaldi s'était mis au Hennessy-Glace et la petite foule des touristes s'agglutinait aux terrasses. Un instant, Bolan songea qu'il aurait été

bon de se laisser aller aux joies simples de tous ces gens et qu'il aurait été encore meilleur de le faire en compagnie du petit Cheng. Peut-être aussi avec une femme qui les aurait aimés tous les deux. Mais le fils de Liang, son presque fils mort en Thaïlande dans des conditions atroces, était loin. Non que la Suisse fût si éloignée de l'Espagne, mais depuis le drame qui l'avait vu assister impuissant au viol et à l'assassinat de sa mère Ly Anh, l'enfant s'était barricadé dans un univers à part. Hors du monde. Ses lèvres s'étaient closes sur les derniers mots prononcés du temps où Ly Anh vivait et peut-être bien que ces propos-là avaient été des mots d'amour.

— Mack ?

Jack Grimaldi fixait Bolan et celui-ci voyait ses lèvres bouger sans entendre les mots. Il se secoua, grogna :

— Tu disais ?

Le pilote lui jeta un regard intrigué pour questionner :

— Ça va ?

— Bien sûr, que ça va. Accouche.

Courte hésitation de Grimaldi, puis :

— Tu n'as pas écouté, hein ?

— Non, répondit franchement Bolan.

Le pilote désigna le pansement de son bras.

— Ça te fait mal ?

— Non.

C'était presque vrai. La *navaja* de Ruiz n'avait pas fait trop de dégâts. Ils se sourirent, chacun sachant ce que l'autre pensait. Entre eux, c'était une amitié solide. Une histoire d'hommes qui avait trouvé ses sources dans l'accomplissement d'une croisade que chacun menait à sa manière pour former une guerre cohérente. Comme Brognola, Schwarz, Blancanales et tous ceux de l'époque de la ferme de l'Homme de Pierre l'avaient fait, comme Léo Turrin, comme Phil Necker, le flic qui avait peur de l'avion, s'en étaient également acquittés. Le temps passait, la roue avait tourné, bien des amis de Bolan, qu'ils fussent de longue date ou simplement de ceux qui passent, étaient disparus, mais la lutte se poursuivait et les cannibales continuaient à payer le prix fixé par l'Exécuteur.

La mort.

Un tribut sanglant qui ne s'arrêterait qu'à la mort du sergent Miséricorde.

Mais quoi que puissent en penser Don Pablo Jerez et ses sinistres semblables, l'Exécuteur était toujours vivant et, plus que jamais, sa guerre allait faire des ravages.

— Et maintenant, tu m'écoutes ?

Grimaldi fixait toujours Bolan de son regard scrutateur et ce dernier hochait la tête.

— Cinq sur cinq.

Il avala une gorgée de Hennessy et le pilote attaqua :

— Ce matin, il est venu à son bureau.

Il, c'était Jerez. Soudain attentif, l'Exécuteur questionna :

— Tu avais pu brancher tout le matériel ?

Sous-entendu le micro-canon, un gadget acoustique employé par des services comme la CIA, le FBI ou encore la DEA, matériel qui captait les sons à travers les glaces les plus épaisses, mais il parlait également des instruments d'enregistrement qu'il lui avait remis la veille au matin.

On était vendredi et, selon les derniers renseignements téléphoniques de Brognola, les émissaires colombiens et siciliens débarquaient bel et bien aujourd'hui. 15 h 17 pour les seconds, 19 h 54 pour les premiers.

— D'après ce que j'ai compris, les Colombiens logeront au château, les Siciliens à l'hacienda.

— Tu en sais des choses ! s'étonna l'Exécuteur.

Mine modeste du pilote.

— Je l'ai appris au cours d'une conversation téléphonique passée aux States.

— Intéressant. C'est tout ce que tu as appris ?

— Non. Mais tu devrais me demander où il téléphonait, aux States.

Moue d'ignorance de Bolan. Grimaldi prit son temps, assura son effet et lâcha :

— Los Angeles.

Un silence s'établit, puis Bolan tenta :

— Je connais le correspondant ?

— Sûr !

Autre silence, puis l'Exécuteur lança :

— Augie Marinello Jr.

Ce n'était même plus une question. Le suspense de Grimaldi avait fini par éventer le secret.

— Bingo ! lança pourtant le pilote, ravi. Ça te la coupe, hein ?

Ce qui n'était que façon de parler.

— Tu peux le dire, concéda Bolan. Conversation édifiante ?

— Mieux que ça. Tu préfères écouter la bande, ou je résume ?

— Résume. J'écouterai plus tard.

Grimaldi passa ses paumes sur le verre de Hennessy-Glace embué, se pencha en avant pour jeter, confidentiel :

— Il semble très concerné par l'opération espagnole de *Big Dream*. Juste avant de raccrocher, il a dit « à bientôt ». M'étonnerait pas qu'il vienne traîner ses guêtres dans le pays du flamenco. J'ignore les tenants et aboutissants de ce truc, mais ça a l'air balèze.

Selon les éléments transmis par Phil Necker avant sa mise à la « retraite », ce qui devait se passer ici n'était qu'un des multiples et complexes éléments d'un vaste puzzle. *Big Dream* était une opération de large envergure contre laquelle l'Exécuteur avait déjà eu à lutter et visant à installer sur tout le globe les infrastructures du marché colombien de la cocaïne. Cette nouvelle phase de *Big Dream* n'intéressait visiblement que l'Europe, y compris celle de l'Est maintenant plus ouverte. Par sa culture et son passé commun avec l'Amérique Latine, l'Espagne avait été choisie pour constituer la tête de pont avancée du vieux continent.

— Ensuite ? questionna l'Exécuteur.

— Si j'ai bien compris la manœuvre, il s'agirait de constituer des stocks de coke ici. Une opération de saturation destinée à éviter les livraisons trop régulières qui finissent par attirer l'attention.

C'était bien pensé. La plupart du temps, les polices spécialisées remontaient les réseaux grâce aux chaînes d'approvisionnement et aux fréquences de livraisons. Des stockages massifs et pour une longue durée pourraient avoir le mérite de démobiliser à terme le zèle des enquêteurs locaux. Bien sûr, restait la DEA qui, elle, ne se démobilisait jamais. Mais comme l'avait amèrement regretté Brognola, ses agents étaient souvent assez mal vus en pays étrangers. De toute façon, ils n'auraient pu être partout à la fois et leur efficacité s'en ressentait.

Sauf en cas de dénonciation.

Hélas, les quelques opérations de police ou de douanes réussies grâce aux indics se faisaient de plus en plus rares et de moins en moins payantes. Grâce à leurs réseaux internationaux de *pistoleros*, les barons des cartels imposaient de mieux en mieux leur loi dans tous les pays du monde.

Par la terreur, le feu, le sang et la mort.

— Tu as appris quelque chose à ce sujet ? s'étonna Bolan.

Il voyait mal les *amici* de haut niveau échafauder leurs tristes plans par téléphone.

— Bien sûr que non, concéda Grimaldi. Mais j'ai quand même appris quelque chose d'essentiel.

— On peut savoir ?

— Un truc important devrait se passer au cours de ces réunions.

— On ne s'en doutait pas déjà un peu ?

— Si. Mais on ne savait pas exactement quoi.

— Et maintenant, tu le sais.

Moue de Grimaldi qui poussa une cassette audio devant Bolan.

— Tout est là-dessus, dit-il. À mots couverts. Mais on y trouve quand même les mots « transaction finale ».

L'Exécuteur empocha la cassette en s'enquérant :

— Une transaction qui se passerait à l'hacienda ?

Mine contrite du pilote.

— Ça, j'en sais rien. Il a juste dit que compte tenu des « étranges incidents de ces derniers temps », il souhaitait que tout ça ait lieu dans son fief.

Ça ne voulait rien dire. Le fief de Pablo Jerez s'étendant à toute la région d'Almeria, les fameuses réunions pouvaient aussi bien se dérouler à la *Jerez Toros Consorsium* qu'à l'hacienda, au château-forteresse de Félix ou dans n'importe quel endroit de la région.

— C'est tout ? demanda Bolan.

— Affirmatif, répondit Grimaldi quelque peu déçu par le manque apparent d'enthousiasme du guerrier solitaire.

Il acheva son Hennessy-Glace et questionna :

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Toi, enjoignit l'Exécuteur, tu restes collé à tes écoutes. De mon côté, je ne peux plus établir de base à l'auberge et planquer avec le van dans le secteur de l'hacienda risquerait d'attirer l'attention. Heureusement, Anna Braun m'a parlé d'une villa mitoyenne à l'auberge qui serait inhabitée les trois quarts de l'année. Elle assure qu'on peut y établir un QG acceptable.

Il haussa les épaules, ajouta :

— Je n'ai guère le choix.

— À la guerre comme à la guerre, ironisa le pilote.

Bolan fit la grimace, jeta quelques pesetas sur la table et se leva. Sans les renseignements capitaux dont il avait impérativement besoin, cette guerre dont parlait Grimaldi risquait bien de ne jamais vraiment commencer.

CHAPITRE XVI

— Ils sont arrivés.

— Tous ?

— Affirmatif, lança Bolan dans le combiné du radiotéléphone de bord.

Plus efficace que jamais, Herman Schwarz Gadgets avait connecté le matériel de radiocommunication du char de guerre sur les fréquences satellitaires intéressant le réseau espagnol. Un truc utilisé dans certaines parties du globe par la CIA et la plupart de grands « services ». Grâce à ce système relativement sophistiqué et directement rattaché au réseau ibérique, l'Exécuteur pouvait ainsi communiquer d'Espagne avec le monde entier. Un procédé directement relié à un des logiciels de ses computers de bord lui permettait même d'utiliser le *scramble*, ce brouilleur électronique si précieux pour éviter les indiscretions. À condition bien sûr que son correspondant ait en sa possession le système de décodage compatible.

Ce qui n'était pas le cas de Grimaldi.

Mais il était peu probable que les « écoutes » espagnoles soient justement branchées sur la fréquence piratée par le van. Bolan reprit :

— Tous arrivés, reprit Bolan. Les Siciliens et les Colombiens. Tu avais sûrement raison. Seuls les Colombiens ont été conduits au château.

— Exact, confirma le pilote. De mon côté, j'ai vu arriver les Siciliens à l'hacienda et d'après les dialogues que je pirate, ils sont bien logés sur place. Pour les Colombiens, tu les as filochés jusqu'au bout ?

— Jusqu'à l'embranchement de la route et du chemin privé de la forteresse. Ensuite, j'ai grimpé dans la montagne et j'ai observé le reste de leur progression aux jumelles à-infrarouge. Leurs quatre bagnoles sont entrées au château et n'en sont plus ressorties. Ce sont des flingueurs de Jerez qui surveillent les alentours. Des rondes de quatre types relevés toutes les quatre heures. Des pros. Sobrement armés, fringués dans la couleur du terrain.

— C'est un vrai château ? demanda Grimaldi avec un soupçon de doute dans la voix.

— Vrai de vrai, confirma Bolan. Mais doté de tous les aménagements modernes. Y compris des caméras de surveillance et un

porche monumental fermé par une double porte apparemment solidement blindée. À mon avis, sans un puissant armement, aucune chance de passer.

— Alors, affûte tes outils, *Striker*, renvoya Grimaldi.

Bolan tiqua :

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Que le château risque effectivement d'être le passage obligé de toute action.

— Tu as des indices ?

— Des potins téléphoniques. Il semblerait que mes écoutes soient plus « parlantes » que les tiennes.

Grimaldi ne s'avancait pas beaucoup. Depuis l'installation de son matériel dans la villa déserte, l'Exécuteur n'avait réussi à enregistrer que de vagues propos domestiques et... une scène X entre Jerez et deux putes venues sur place vendre leurs charmes. Peu édifiant sur le plan de la stratégie d'un futur blitz. Il semblait finalement qu'outre une véritable armée de flingueurs et quelques proches collaborateurs comme le *consigliere* Fraga, le comptable Manavella etc, l'hacienda n'abrite que quelques domestiques... et les fameux *toros* qui constituaient la couverture commerciale de Pablo Jerez. Quelque chose disait à Bolan que le gros des troupes mafieuses du boss d'Almeria se planquait quelque part dans le secteur du château. Seulement, de ce côté, il y avait un « hic ». En effet, les remparts de la forteresse étant entièrement dépourvus de la moindre fenêtre, il était impossible d'utiliser le canon acoustique pour essayer d'écouter quoi que ce soit.

Mais puisque les micros du pilote étaient plus rentables, autant en profiter.

— Accouche, grogna l'Exécuteur.

— Si j'ai bien interprété les propos échangés ce soir par téléphone entre les parties, une première réunion devrait avoir lieu après-demain matin. Dès neuf heures.

Cela ressemblait furieusement aux réunions de travail organisées dans les sociétés. Petit dej'conférence. Mais l'Exécuteur lançait déjà :

— O.K. On avance.

— On croit avancer, corrigea la voix soudain plus lourde de Grimaldi.

Bolan sourcilla :

— *What* ?

— J'ai dit qu'on croyait seulement avancer.

— J'avais compris. Ça veut dire ?

— T'as pas une petite idée ?

Bien sûr que Bolan avait son idée. Avec ce que lui avait dit Grimaldi, il ne fallait pas être sorcier pour deviner la suite du

programme. L'Exécuteur sentait que les problèmes commençaient à s'amonceler. Il lâcha dans le combiné :

— Leurs entretiens vont tous se passer au château.

— *Jackpot* ! fit semblant de se réjouir Grimaldi. Compliments, *Striker*. Tu as mis dans le mille.

Déjà, Bolan n'écoutait plus. Il cherchait désespérément la solution. Sans la trouver. Si les réunions avaient lieu au château, une seule solution : aller y introduire des micros. Faute de quoi toute écoute serait impossible et, sans connaître exactement le programme de *Big Dream* Espagne, tout véritable blitz devenait plus qu'hypothétique. Trouver alors les fameux stocks de coke relèverait du plus pur exploit. Toutes les polices espagnoles n'y suffiraient pas et la DEA était bien trop peu présente ici pour espérer le moindre résultat.

Restait le marc de café... et Nick Rafalo.

Avec un peu de chance, le successeur de Phil Necker pourrait peut-être glaner quelques menus tuyaux. Bien que si c'était le cas, Hal Brognola aurait déjà répercuté l'info. En tout cas, il fallait joindre ce dernier au plus vite.

— O.K., lança-t-il à l'adresse de Grimaldi. Tu me rappelles si nécessaire.

Il coupa la communication, consulta sa montre, décida de différer son appel au numéro privé de l'agent fédéral. À Washington, il était à peine cinq heures du matin. Il ne fallait pas exagérer, tout le monde avait le droit de dormir.

*

* *

José Daedas-Vargas lui, ne dormait pas.

Il était glacé de rage et de haine. Contre Jerez, contre ses flingueurs qui s'étaient fait buter quasiment devant lui, contre ceux devant lesquels le boss d'Almeria l'avait humilié, contre Mack Bolan aussi, bien sûr, et contre lui-même pour avoir failli dans son boulot.

Bref, il haïssait l'humanité entière.

Au point que les stries de la crosse du Beretta 92F qu'il serrait à la briser lui meurtrissaient la paume. Mais cette petite douleur était pour lui une nécessité. Sans elle, il avait peur d'oublier sa haine ou de la sentir se déliter peu à peu au profit de la souffrance.

Celle de sa jambe.

Cette jambe qui avait écopé une 9 mm Parabellum de l'Exécuteur et que le médecin de Jerez était venu retirer. Sans anesthésie, comme l'avait exigé le boss d'Almeria. Depuis, pourtant bourré de calmants, Vargas semblait taillé dans un bloc de haine. Galvanisé par sa rage, il ne rêvait plus que de carnages. Alors, appliquant à la lettre les

consignes de Pablo Jerez, José Daedas-Vargas patrouillait.

Il cherchait l'Exécuteur.

Partout où il pensait pouvoir le trouver. Heureusement pour lui, l'autre nuit, après le massacre de l'oliveraie, il avait pu voir de loin le véhicule dans lequel le grand diable noir et la fille étaient repartis. Un mobil-home dont il savait que chaque détail de sa silhouette puissante resterait à jamais gravé dans sa mémoire. Bien sûr, il aurait pu tout raconter à Jerez et ce dernier aurait même pu utiliser ses amis de la *guardia civile* pour localiser le van. Mais Vargas avait tenu bon et avait tout gardé pour lui. Désormais, les choses se régleraient entre le grand fumier et lui. Sans le moindre intermédiaire, et surtout sans que Jerez vienne y mettre son gros nez. Alors, depuis ce soir, rivé au volant de la Ford Orion discrètement récupérée par ses hommes en même temps que la Mercedes et leur sinistre cargaison de viande froide, le *caporegime* mortifié patrouillait dans Maja Blanca et dans ses environs.

À l'instinct.

Il était sûr que Bolan le fumier y reviendrait et Vargas serait là pour l'attendre. Si le grand fumier ne venait pas ce soir, lui reviendrait demain. Et les jours suivants aussi. Jusqu'à ce qu'il le trouve.

Pour régler ses comptes.

Il était cinq heures du matin à Almeria quand Mack Bolan composa enfin le numéro de téléphone de Hal Brognola à Washington. D'abord, il crut que le fédéral était déjà parti, tant la sonnerie s'éternisa. Il allait raccrocher, quand la voix de son ami résonna enfin.

— Dakota, jeta l'Exécuteur dans le combiné.

Le nom de code utilisé entre eux depuis pas mal de temps.

— Un instant, lâcha le fédéral.

Il y eut une série de petits parasites sur la ligne, puis une sorte de vrombissement léger et enfin, la voix de Brognola se fit de nouveau entendre. Bolan lui résuma la situation avant de déclarer :

— J'ai besoin de renseignements indispensables. Sinon, impossible de continuer.

— Que puis-je faire pour toi ?

— Il faudrait activer notre ami. Lui seul peut maintenant m'aider.

« Notre ami » désignait la nouvelle taupe du FBI à la *Commissione*. Nick Rafalo, le remplaçant de Phil Necker, le candidat au stress majeur. Car désormais, comme Léo Turrin et Phil Necker avant lui, Nick Rafalo allait se faire beaucoup de cheveux blancs. Pour un flic comme pour un agent secret, le rôle d'agent infiltré chez l'ennemi était de loin le plus mauvais.

Et le plus dangereux.

Car, bien sûr, si les *amici* découvraient ses véritables activités, ils s'amuseraient tellement avec lui que même si on retrouvait son

cadavre, aucune autopsie ne serait possible. Sans compter les menues fantaisies qu'on lui ferait subir avant de le tuer. Mack Bolan ne connaissait pas encore ce nouveau candidat à l'infarctus, mais déjà, il lui vouait une très sincère admiration. Dans la guerre qui se livrait contre l'*Organized Crime*, c'était l'Exécuteur qui avait le plus beau rôle.

Et de très loin.

Car il avait l'appréciable avantage de pouvoir au moins utiliser les mêmes armes que les cannibales pour les combattre. Entre eux et lui, c'était maintenant le conflit majeur depuis longtemps. Une empoignade sans répit et sans merci, mais, au moins, c'était une guerre qui disait son nom et qui se faisait ouvertement. Pour la taupe du FBI et quel que soit l'homme qui l'incarnait, c'était la guerre des nerfs. Le suspense quotidien, les poussées d'adrénaline permanentes et la peur.

— Hal ?

— J'ai entendu, *Striker*, répondit le fédéral. Je réfléchissais.

— On peut savoir à quoi ?

— Affirmatif. J'étais en train de me demander comment j'allais faire pour le contacter, notre ami.

Bolan sourcilla :

— Ça veut dire ?

— Ça veut dire que notre ami est actuellement en voyage.

— En voyage ?

— Avec notre autre ami et le sien par la même occasion. Je parle d'Augie Marinello Jr.

— *Shit* ! lâcha l'Exécuteur.

— Tu l'as dit, ricana Brognola.

Un silence, puis, de nouveau le fédéral :

— Tu ne demandes pas où ils sont partis, tous les deux ?

— Si.

Un autre silence, puis :

— En Espagne.

CHAPITRE XVII

— Changement de programme depuis hier, vieux, fit la voix de Grimaldi dans le combiné du radiotéléphone du char de guerre.

L'Exécuteur fronça les sourcils.

— Comment ça, changement de programme ?

— La table ronde aura bien heu demain et au château, mais le soir.

— Ça ne change pas grand-chose.

L'Exécuteur était aussi habitué aux combats de nuit qu'à ceux de jour. Heureusement, Anna Braun ayant rejoint ses frères, il se sentait beaucoup plus libre de ses mouvements. Seul écueil, la forteresse qui empêchait les écoutes.

— C'est vrai, admit le pilote. Mais fallait que tu le saches. Je dois préciser aussi qu'on fait toujours allusion à une « transaction finale » et que cette dernière est censée avoir lieu entre minuit et deux heures du matin.

— Rien de plus précis sur cette mystérieuse transaction finale ?

— Négatif.

L'Exécuteur fit la grimace. Apparemment, il n'aurait de chance d'en apprendre davantage qu'à l'issue de son blitz contre la forteresse. À condition évidemment qu'il reste des survivants parmi les décisionnaires. Il aurait donc de minuit à deux heures du matin pour mener son blitz d'une part et pour pirater les informations nécessaires à l'élimination des fameuses bases de stockage. En fait, il n'avait plus guère le choix. Demain soir, deux cas de figure se présenteraient. Soit il lançait une attaque en force contre le château et le secret de l'implantation des bases de stockage de la coke risquait de partir en fumée, soit il remettait tout le blitz à plus tard en espérant découvrir ultérieurement le pot aux roses. Ce qui était aussi aléatoire. Il était à présent presque minuit et plus le temps passait, moins il trouvait de solution satisfaisante. Par acquit de conscience, il décida d'aller relever les éventuels enregistrements de sa base de la villa déserte de Maja Blanca.

Au moins, il aurait tout essayé.

Si demain la situation n'avait pas changé, il attaquerait le château de Félix. S'il le pouvait, il tenterait de coincer Jerez ou son *consigliere* vivants et de leur tirer les vers du nez. Sinon, adieu le blitz sur les

bases espagnoles de stockage de la coke...

... Et tant pis pour la vengeance d'Anna Braun.

Il s'en chargerait lui-même.

José Daedas-Vargas sentait sa main s'enkyloser un peu plus à mesure que la nuit s'avancait. Tandis que la Ford abordait la route en courbe qui contournait la station Shell fermée située à l'entrée de Maja Blanca, il avait l'impression que depuis la veille, la crosse du Beretta 92F faisait maintenant partie intégrante de sa chair, tant ses stries pénétraient de plus en plus profondément sa paume. Pourtant, aujourd'hui, il avait coupé sa planque de trois heures de sommeil dans sa chambre de l'hacienda et le Beretta, il avait fini par l'oublier. Mais depuis ce soir, depuis que la Ford était revenue patrouiller dans le secteur de l'auberge, la crosse du 92F s'était naturellement de nouveau imposée au creux de sa main. Une façon de conjurer le sort qui semblait s'être abattu sur lui. Un sort qu'il était bien décidé à changer radicalement. Le plus radicalement possible.

C'est-à-dire par le sang et par la mort.

Mais il fallait que le destin s'accélère, car le temps jouait contre lui. Bolan ne resterait pas mille ans dans la région.

Dix minutes plus tard, alors que la Ford entamait probablement son centième tour du secteur et que les yeux de Vargas commençaient à lui faire mal à force de fouiller la nuit, juste au moment où la voiture contournait les chaînes tendues devant la station Shell, son cœur sauta dans sa poitrine et son index ankylosé frémit sur le pontet du Beretta.

Un mobil-home !

Le véhicule venait de contourner le petit terre-plein central du croisement de la route de Félix et dans la lumière blême du réverbère éclairant la plaque indicatrice de Maja Blanca, le flingueur avait juste eu le temps de noter la forme trapue et racée du véhicule. Mais, à cette distance, il lui avait été impossible d'en voir davantage et, maintenant, l'engin était caché par les flamboyants bordant l'avenue centrale.

Le mobil-home entrait en ville.

Brusquement tous les sens en alerte, le tueur avait déjà éteint ses feux. Les yeux rivés au van, il suivait sa progression vers le centre-ville. Une progression lente et entrecoupée de brefs arrêts. Le conducteur du véhicule avait l'air de chercher son chemin.

Ou d'inspecter le secteur.

De plus en plus intéressé, José Daedas-Vargas laissa son pied peser un peu sur l'accélérateur. La voiture roula jusqu'au terre-plein central, ralentit devant la plaque portant le nom de la ville, tourna à gauche. Le van avait disparu. Vargas accéléra, retrouva les feux arrière du

mobil-home au moment où ce dernier achevait de grimper la côte au sommet de laquelle se dressait l'église hispano-mauresque de Santa Lucia. Là, il sembla hésiter entre la *plazza Feria* et la *calle Dos Santos* qui redescendait vers le versant nord de la ville. Mais à cet instant, les deux véhicules n'étaient plus qu'à quelques dizaines de mètres l'un de l'autre et Vargas sentit un formidable calme le gagner enfin.

C'était bien le van du grand fumier.

L'Exécuteur !

Cette fois, le flingueur récoltait le fruit de sa ténacité. À peine deux nuits de planque et il touchait le bon numéro. Le destin tournait enfin en sa faveur et il était sûr à présent de tenir sa vengeance. Il suffisait de ne pas commettre d'erreur. L'un suivant l'autre à moins de cent mètres, ils se retrouvèrent bientôt sur le petit mail qui menait au cimetière et, deux cents mètres plus loin, le mobil-home tourna à gauche pour enfiler l'*Avenida del Rey Juan Carlos*. Celle qui menait à l'auberge et, tout au bout, vers la petite route d'accès à l'hacienda. Ne pensant plus à rien d'autre qu'à ce plan fou qu'il avait échafaudé pour accomplir sa vengeance, le tueur n'avait plus aucun état d'âme. Entièrement tendu vers son but, il accomplissait chaque geste en fonction du résultat espéré. Bien sûr, il connaissait les risques inhérents à une telle entreprise. Il savait combien le grand fumier était dangereux et les pertes qu'il avait infligées à l'*Organized Crime* depuis toutes ces années de guerre, mais il savait aussi que rien ne l'arrêterait plus.

Il avait un défi à relever.

Maintenant, le van longeait le mur du petit parc de cette villa dont Vargas savait qu'elle était inoccupée en cette période de l'année. Puis il tourna dans la ruelle qui en bordait l'arrière et les feux de stop s'allumèrent.

L'instant d'après, tous les feux du van s'éteignaient. Parfaitement maître de lui, Vargas avait arrêté la Ford à l'angle de la ruelle, également tous feux éteints. Il pouvait distinguer une partie de la silhouette puissante du mobil-home et il se demandait bien ce qu'il venait faire là.

Il n'eut pas à attendre longtemps.

Trois minutes plus tard, une haute silhouette noire en émergeait doucement. Prêt à tout, Vargas avait résolument empoigné le Beretta et en braquait le canon en direction du van. Mais, déjà, la silhouette noire était grimpée sur le toit de l'engin et d'un bond silencieux, elle sauta sur le mur d'enceinte pour disparaître aussitôt de l'autre côté.

Incrédule, le tueur demeurait immobile. Il ignorait évidemment ce que Bolan était venu trafiquer dans cette villa déserte, mais il savait qu'il ne devait pas bouger et que son attente prendrait bientôt fin. Son instinct lui disait que tout allait se jouer cette nuit. Il espérait

seulement que ce serait dans le sens qu'il souhaitait.

Alors, il se mit à attendre.

Presque une heure. Dans son poing, les stries de la crosse du Beretta ne le meurtrissaient plus. Il la serrait juste ce qu'il fallait pour la tourner dans le bon sens au moment utile. Si c'était nécessaire. En bon professionnel, il avait ôté le cran de sûreté, mais il conservait l'index sur le pontet. Il connaissait par expérience les funestes conséquences d'un mauvais réflexe. Mais alors qu'il était juste en train de se faire cette réflexion, alors que tout son corps et tout son esprit étaient entièrement mobilisés, il y eut comme un souffle de vent dans sa nuque. Il voulut tourner la tête, et tandis que son index frémissait par pur réflexe sur le pontet du Beretta, quelque chose de dur et de glacé s'enfonça dans son oreille gauche.

— Pas bouger, mains sur le volant.

Une voix, tout près, terriblement dangereuse.

CHAPITRE XVIII

— Bolan ?

Un silence, puis :

— Comment tu sais ?

— Je t'attendais.

Un autre silence, avant que la voix sépulcrale de l'Exécuteur ne résonne de nouveau contre l'oreille de Vargas.

— Ton nom ?

— Vargas.

Petit temps mort, avec la terrible présence dure et froide du canon dans l'oreille.

— Ton flingue.

Bolan désignait le Beretta 92F qu'on distinguait à peine sur le siège passager. Vargas l'attrapa délicatement par le canon, le tendit à l'Exécuteur sans même tenter le moindre regard dans sa direction. Il fut délesté de l'arme et la voix d'outre-tombe ordonna de nouveau :

— Donne ta main gauche.

Vargas avait bien les deux mains sur le volant, mais tout l'avant-bras gauche du tueur n'était qu'un bloc de plâtre. Docile, Vargas le déposa sur l'appui de sa portière et l'Exécuteur le sonda du canon du Beretta. Du plâtre, rien que du plâtre plein.

Comme une monstrueuse mitaine qui emprisonnait toute la main gauche du tueur et son avant-bras en entier. Se doutant qu'il avait affaire à celui qui avait réussi à lui échapper à l'issue du carnage de l'oliveraie, Bolan questionna :

— C'est moi, ça ?

— Non. Toi, c'est ma guibole. Ça, c'est Jerez.

— À cause de moi ?

L'Exécuteur connaissait assez bien les méthodes des *amici* pour se douter que le massacre de ses flingueurs n'avait pas dû vraiment plaire au boss d'Almeria.

— Oui, répondit Vargas.

L'Exécuteur laissa passer un autre silence, puis questionna avec une ironie glacée :

— Tu dis que tu m'attendais ?

— Oui.

— Tu sais qui je suis ?

— Oui.

— Comment tu le sais ?

Le contact du canon dans son oreille disait clairement à Vargas qu'il suffisait d'une étincelle pour que sa cervelle éclate comme une coquille de noix. Mais maintenant qu'il n'y pouvait plus rien, une étrange peur s'était installée en lui, tapie comme une bête fauve. Glacé de l'intérieur comme de l'extérieur, il avait l'impression d'assister à la scène comme à un spectacle insolite et dangereux. Ce fut d'une voix plate et atone qu'il répondit :

— Je le sais parce que l'autre nuit, la fille a crié ton nom.

— À la tuerie de l'oliveraie ?

— Oui.

— Admettons, lâcha Bolan. Comment savais-tu que je viendrais ici ?

— Je ne le savais pas, je l'espérais. Question d'instinct. Je me suis dit que tu n'avais pas dragué l'Allemande pour le simple plaisir. Si tu l'as fait, c'est sûrement parce que le secteur t'intéressait.

— Comment ça ?

— Par exemple, pour surveiller l'hacienda de Jerez.

Pas idiot, le flingueur. Bolan insista, ironique :

— Et tu es venu jusqu'ici et tout seul pour avoir l'honneur de te faire buter par moi.

— Non.

Dans l'ombre presque totale de la ruelle, l'Exécuteur esquissa un rictus carnassier.

— Pour me flinguer, alors ?

— Non.

Bolan laissa passer un instant, fouillant la nuit alentour d'un regard attentif. Puis revenant à son propos, il questionna de nouveau, faussement amical :

— Pourquoi, alors ?

Le tueur regardait toujours devant lui. Immobile, il ne sentait presque plus les douleurs de sa jambe et de son poignet. Sans doute trop comprimé, le plâtre lui causait des élancements dans tout le bras, mais Vargas était un pro. Il savait depuis longtemps isoler son esprit de son corps quand il le fallait.

Et cette nuit, il le fallait vraiment.

Il était en train de jouer sa vie.

— Je t'attendais pour te proposer un marché, dit-il d'une voix qui ne tremblait pas.

— Un marché, hein !

— Oui. Un marché. Un vrai. Avec deux gagnants à la clé.

— Les gagnants, c'est toi et moi ?

— Affirmatif.

Un nouveau silence, puis :

— Qu'est-ce que je suis censé gagner ?

— Jerez. Et toute l'opération *Big Dream*.

Vargas avait répondu sans la moindre hésitation.

D'abord, il crut que Bolan n'avait pas compris, puis il perçut un mouvement dans son dos, suivi d'un déclic. L'Exécuteur venait d'ouvrir la portière arrière gauche.

— Je monte derrière toi, lâcha la voix d'outre-tombe. À la moindre connerie, tu grimpes en enfer.

Mais quelque chose disait à Mack Bolan que Vargas était effectivement venu jusqu'ici dans le but très précis de le trouver. Il avait parfaitement repéré la Ford quand celle-ci avait commencé à le suivre et il avait aussitôt vérifié qu'aucun autre véhicule suspect ne se trouvait dans le secteur. Plus tard, juste avant de sauter le mur de la villa pour brouiller sa piste, il avait utilisé le circuit vidéo infrarouge du char de guerre. Là encore, il n'avait rien repéré d'inquiétant. Restait à savoir si Vargas était là pour lui proposer un *vrai* marché, ou si c'était pour essayer de le piéger quand même. Faisant allusion au Beretta qu'il venait de confisquer, il questionna :

— Ce calibre, c'était pour quoi faire ?

— Pour tenter ma chance au cas où tu aurais, déclenché les hostilités.

Puis sentant sans doute la réticence de Bolan, il reconnut, *fair-play* :

— Remarque, tu m'en aurais pas laissé beaucoup, des chances.

— Écrase la pommade, coupa l'Exécuteur. Pourquoi tu me vendrais Jerez ?

— Parce qu'il m'a humilié devant mes hommes. C'est un enculé.

C'était tout, mais c'était net. Bolan insista :

— Tu as une minute pour me convaincre. Si tu te plantes, je te bute.

— D'accord, répondit le tueur.

Toujours sans la moindre hésitation.

L'Exécuteur hocha la tête dans l'ombre de l'habitable puis, d'une voix plus sépulcrale que jamais, il intima :

— Raconte.

Alors, posément, marquant bien les phases de son récit, José Daedas-Vargas exposa les termes de son marché. Cela fut relativement rapide et très simple. Contre sa vie sauve, il acceptait d'aider l'Exécuteur à blitzer toute l'organisation du boss d'Almeria en lui fournissant la liste des bases de stockage du plan *Big Dream* et il offrait en prime son boss aux balles de l'Exécuteur. Il suffisait que l'intéressé lui dicte son plan.

S'il en avait un.

Mack Bolan avait un plan. Il était même commun avec une certaine Anna Braun et l'offre du flingueur semblait tomber du ciel comme une manne. Elle tombait même apparemment trop bien. L'Exécuteur réfléchit un moment, finit par questionner :

— Comment t'y prendras-tu précisément pour me fournir cette liste des bases de stockage ?

Le tueur répondit aussitôt :

— Je connais les *passwords* qui permettent d'accéder aux listings informatiques où ils sont consignés.

C'était trop beau. Bolan esquissa un sourire sarcastique.

— Tu les as eus comment, ces codes informatiques ?

— Presque par hasard. Jerez a le défaut de prendre ses flingueurs pour de simples instruments. Dans mon pays...

Vargas s'était soudain arrêté, comme s'il regrettait déjà ce qu'il allait dire. Bolan insista :

— Dans ton pays ?

Hésitation, puis :

— Dans mon pays d'origine, j'ai fait partie de certains services où l'informatique avait cours.

— Quel pays ?

Nouvelle hésitation, avant que le tueur n'avoue :

— L'Argentine. J'y ai fait partie des Forces Spéciales.

Forces Spéciales signifiait police politique. L'Exécuteur le savait, à la chute du régime après le coup de force des Mallouines, bon nombre de ces tristes flics du pouvoir avaient fui à l'étranger. On en retrouvait à présent un peu partout dans le monde, planqués sous diverses étiquettes. La plupart exerçant des activités peu avouables. Mais on ne pouvait pas demander à un flingueur d'avoir un passé de rosière. Bolan railla :

— Et, bien sûr, pour que tu puisses me procurer cette liste, il faut que je te laisse filer.

— Bien sûr. Mais tu ne le regretteras pas. Moi, je les ai déjà vues, les listes des bases de stockage. C'est gros. C'est même énorme.

Nouvelle esquisse de sourire de l'Exécuteur.

— Ben voyons !

Soupir de Vargas.

— T'es pas forcé de me croire. Mais si tu me laisses filer, je te rapporterai également la suite du programme *Big Dream*. Notamment ce qui concerne les States.

— Accouche.

— Sache seulement que le fer de lance de *Big Dream* est d'ores et déjà enfoncé aux États-Unis dans la région de La Nouvelle-Orléans et que je tiens ça d'une copine à moi qui était journaliste et qui est morte de trop en savoir. Sache aussi que si le « programme » local de *Big*

Dream est déjà énorme, celui qui concerne les States est incommensurablement plus gros. Avec ça, les *amici* colombiens vont gagner tellement de fric que pour la première fois de l'humanité, une petite poignée d'hommes sera plus riche à elle seule que tous les pays industrialisés réunis. De là à imaginer... Mais pour la suite, ce sera plus tard. Maintenant, va te faire voir. J'en dirai pas plus.

— Même si...

— Même si rien du tout. Arrête tes conneries, Bolan. T'es accroché à l'hameçon.

Bolan devait bien reconnaître que c'était vrai. Il garda pourtant le silence un long moment et ce fut finalement Vargas qui enchaîna dans un nouveau soupir :

— Évidemment, tout ça, c'est dur à croire, mais je bluffe pas. Parole.

— Parole ! Tu vois une bonne raison de croire à un tel revirement de ta part ?

— Il ne s'agit pas d'un revirement. Je te rappelle que c'est en quelque sorte moi qui t'ai cherché. Et ça depuis déjà deux jours.

— Possible, admit Bolan. Mais qu'est-ce qui me prouve ta bonne foi ?

Un long silence suivit cette question, avant que Vargas ne laisse tomber :

— Deux arguments très convaincants.

— Commence par le premier.

Le canon glacé s'était enfoncé un peu plus dans la nuque de Vargas et il sut que sa vie ne tenait réellement qu'à un fil. Même si l'Exécuteur était réellement accroché par ce qu'il avait laissé entrevoir, il n'hésiterait pas une seconde à le flinguer en cas de fausse manœuvre. Il prit son souffle, se dit qu'il était en train de jouer à la roulette russe et lâcha :

— Ma bonne foi, je peux la prouver en t'avouant que depuis le début de cette conversation, j'aurais pu te truffer la paillasse de plomb.

Un silence, angoissant, puis la voix sépulcrale de l'Exécuteur corrigea :

— Tu aurais pu essayer. Je sais.

— Tu sais !

— Je sais, répéta Bolan. Tu aurais pu essayer de me flinguer... avec le calibre qui est planqué dans ton plâtre.

Le silence qui suivit fut si épais que l'Exécuteur aurait pu croire à un malaise du tueur. Mais, au bout d'un moment, ce dernier avoua :

— J'aurais dû me douter qu'un type comme toi saurait deviner ça. C'est un peu gros, mais ça marche en général assez bien. Seul inconvénient, ajouta le tueur avec un sourire cynique, cette crosse de

merde finit par me faire mal à la paume.

N'empêche, et Bolan devait bien le reconnaître, Vargas n'avait pas une seule fois dirigé l'extrémité de son plâtre dans sa direction. Avait-il deviné que son astuce était éventée ? Sans s'émouvoir, Bolan fit valoir :

— Tu as parlé de deux arguments. Pour le premier, c'est nul. Et le deuxième ?

Cette fois, le silence de Vargas fut si long que l'Exécuteur dut reposer sa question pour que l'autre lâche enfin comme à regret :

— Juan Garcia-Dorada.

Dans les secondes interminables qui suivirent, José Daedas-Vargas crut sincèrement que l'Exécuteur allait enfoncer la détente de son arme. L'air qui l'entourait à cet instant était devenu si lourd et l'atmosphère de l'habitable si tendue que, dans son esprit, il n'y avait pas d'alternative à ce geste si simple. Pourtant, peu à peu, l'air redevint plus fluide et la pression de l'arme dans la nuque de Vargas s'allégea enfin. Quand la voix de l'Exécuteur résonna de nouveau dans l'habitable, le tueur comprit qu'il avait gagné son sursis.

— Comment tu connais ce nom ?

— Simple, lâcha Vargas, soulagé. Pendant leur fouille dans le bungalow d'Anna Braun, j'avais demandé à mes hommes de relever tous les indices qu'ils pourraient glaner. Ils n'ont trouvé aucun carnet d'adresses mais, en revanche, ils ont déniché un vieux billet d'avion qui servait de marque-pages dans un de ses bouquins. Dessus, il y avait une série de chiffres qui pouvait passer pour une date. Mais j'ai eu la puce à l'oreille et je l'ai converti en un numéro de téléphone. Quand j'ai demandé aux renseignements à quoi il correspondait, on m'a répondu qu'il figurait sur la liste rouge. Ça m'a évidemment intéressé et j'ai fourni ce numéro à un flic de la *guardia civil* qui ne peut rien refuser à Jerez. Résultat, j'ai appris le lendemain qu'il s'agissait d'un numéro à Malaga et que c'était celui d'un auteur de chansons. Juan Garcia-Dorada. Pour la suite, il m'a suffi d'activer un pote à moi de Malaga pour savoir qu'Anna s'y était réfugiée avec ses frères.

Vargas marqua une pause, acheva :

— Si je l'avais voulu, à l'heure qu'il est, Anna et ses frères seraient tous refroidis. Voilà le deuxième et dernier argument prouvant ma bonne foi, Bolan. Si tu ne me crois pas, flingue-moi tout de suite.

L'Exécuteur hocha lentement la tête dans l'ombre. Ce deuxième et dernier argument était le bon. Du moins provisoirement. Car juste avant de revenir sur Maja Blanca, il avait appelé Anna chez ses amis Garcia-Dorada.

Elle était vivante et ses frères aussi.

Alors, se penchant en avant et abaissant le canon à réducteur de

son du sinistre Beretta 93R, il déclara de la même voix grave qui faisait penser à la mort :

— O.K., Vargas. On va faire comme si je te croyais. Maintenant, écoute bien et note tout ce que je vais dire dans ton crâne de pourri. Mais fais gaffe à toi. Si à partir de maintenant l'idée te venait de me doubler, sache qu'il ne faudra pas me rater. Parce que moi, acheva-t-il plus lugubre encore, moi, Vargas, où que tu sois dans le monde, je ne te raterai pas.

CHAPITRE XIX

— C'est pas vrai !

— Je crois que si, renvoya l'Exécuteur à l'adresse d'un Jack Grimaldi complètement médusé. Je suis à peu près certain que Vargas ne bluffe pas.

Il avait pourtant lui-même du mal à croire les sorties d'imprimante qu'après trois jours de silence José Daedas-Vargas venait de lui faire passer au bar du Santana avec un plan détaillé du château-forteresse de Félix. Un plan réellement intéressant. Et plein de surprises. Installés dans le module opérationnel du char de guerre, les deux hommes regardaient le listing avec des regards incrédules. Ce qu'ils venaient de parcourir en plus d'une heure de lecture en « survol » avait de quoi atterrir le plus blasé des flics.

Le crime généralisé.

Car ce que ces listes racontaient, c'était tout simplement la quasi-annexion de l'Europe par l'*Organized Crime* international. La main basse sur tout, la pollution de tout, la pourriture de toute une jeunesse qui se laisserait prendre au mirage de la drogue.

— C'est pas possible, lâcha encore Grimaldi, suffoqué. On croit rêver !

Il en oubliait son Hennessy-Glace qui réchauffait dans son verre, mais il avait tort : le rêve – le cauchemar plutôt – venait de rejoindre la réalité. Cette fois, les parrains des cartels colombiens avaient décidé de mettre le paquet. Passant carrément au-dessus des plus hautes instances mafieuses d'une *Commissione* désorganisée, ils avaient monté des réseaux parallèles avec des *amici* de la bonne vieille mafia européenne, pris des contacts avec les jeunes loups de la côte Ouest des États-Unis pour mettre sur pied le plus formidable raz de marée de coke qui se puisse imaginer.

Un coup d'une audace folle. Une montagne de dollars.

Cent tonnes de blanche !

Réparties en trente bases de stockage d'environ trois tonnes, disséminées un peu partout de Londres à Moscou, en passant par Oslo et Gibraltar.

Cent mille millions de dollars sur la base de la pure au marché de la revente à New York.

Mais, le plus incroyable de l'affaire, était que Don Pablo Jerez

avait tout l'air d'être un des piliers de cette immense organisation. Une de ses têtes pensantes en même temps qu'une de ses plus importantes chevilles ouvrières, puisque, par de complexes canaux de comptes bancaires appartenant pour une grosse part à la mafia sicilienne, c'était lui qui allait régler la monstrueuse facture de tout cela. Un paiement qu'il effectuerait sous la forme de simples signatures de circonstance précédemment déposées sur plusieurs comptes suisses très secrets. Un jeu de paraphes qui devrait être exécuté selon une certaine procédure téléphonique très précise et sous le contrôle des fameux émissaires palermitains.

Des émissaires encore invisibles. Discrètement retranchés à l'hacienda de Jerez, tandis que les Colombiens et leurs porte-flingues avaient été logés au château de Félix. Un ballet savamment orchestré qui entrerait dans sa phase finale lors de l'unique rencontre générale.

Pour la séance de signatures.

On était loin... très loin de ce que l'Exécuteur avait imaginé au départ de ce blitz. Pour ce qui était de taper dans la fourmilière, il avait fait fort. Très fort. Et Vargas avait eu raison de croire qu'après de telles révélations Bolan n'aurait plus envie de le tuer. Quand Hal Brognola saurait ça, il serait capable d'affréter un Hercule C.130 et de lever un bataillon de marines pour venir le protéger.

Vargas un tueur ? Un héros, oui !

En attendant, l'Exécuteur devait avancer. Il questionna Grimaldi :

— Tu as déjà contacté ce Miguel Ramos ?

Dès le lendemain de son entretien avec Vargas, il avait demandé au pilote de s'occuper auprès du coiffeur de trouver un hélico. Dans le dossier FBI, il était fait mention d'une amie à lui, une chanteuse de rock anglaise, qui l'emmenait parfois en week-end à bord de son hélico personnel. Un vieil Hiller Model OH-23 Raven développant 232 chevaux.

— Affirmatif, répondit aussitôt le pilote. Le coupe-tifs doit me rappeler ce soir. Je lui dis quoi ?

— Que tu le rappelleras.

Bien entendu, compte tenu des incroyables prolongements de l'affaire, le petit triplace n'allait pas suffire. Même si on se limitait à l'aspect purement espagnol du blitz. Même en fixant les missiles de la tourelle de toit du char de guerre sous les flancs de l'appareil. C'était trop gros. Il fallait du vrai matériel de guerre. Du moins pour songer attaquer les fameux dépôts locaux. La mort dans l'âme, l'Exécuteur devait renoncer à blitzer les autres dépôts européens. Une opération bien trop gigantesque pour lui seul. Bien sûr, il restait Jerez et ses invités. Pour eux, l'Exécuteur avait exactement ce qu'il fallait dans les canons et autres gadgets qui équipaient le char de guerre. Il se leva, consulta sa montre, calcula qu'il était près de dix-neuf heures à

Washington et s'approchant d'un clavier de computer, il effleura trois touches qui se mirent à clignoter.

Le numéro de téléphone professionnel de Brognola en code informatique.

La sonnerie n'eut même pas le temps de se faire entendre que la voix du fédéral résonnait dans les enceintes acoustiques du van. Bolan se fit connaître, attendit que Brognola bascule la communication sur le *scramble* et annonça :

— J'ai du nouveau.

Lorsqu'il eut terminé son récit, il y eut un long silence à l'autre bout de la ligne satellite, avant que le fédéral ne lâche d'une voix étrangement désincarnée :

— *Shit* ! C'est gros.

— Tu l'as dit.

Un autre long silence suivit puis Brognola enchaîna :

— Évidemment, j'imagine que, pour toi, ça change pas mal de choses.

— Évidemment.

C'était le moins qu'on pouvait dire. L'Exécuteur se voyait mal blitzter toutes les bases européennes de *Big Dream* en même temps et Brognola l'avait compris.

— Tu vois les choses comment ? interrogea ce dernier.

Bolan esquissa une ombre de sourire.

— Peut-être de la même façon que toi.

— Mais encore ?

Une lueur amusée passa dans les prunelles d'acier de l'Exécuteur.

— Tu te souviens de ta petite phrase de l'autre jour concernant le peu d'empressement des polices européennes à travailler avec la DEA ?

Brognola s'en souvenait parfaitement. Il le signifia d'un ricanement.

— Tu veux dire qu'à l'occasion d'un tel événement mafieux, on pourrait retourner la situation en notre faveur ?

— En la faveur de tout le monde, corrigea Bolan. Notamment et surtout en faveur de la lutte internationale contre l'*Organized Crime*. Comme je ne peux être partout au même moment, tu pourrais peut-être négocier une certaine « ingérence » DEA dans la très vaste et très monstrueuse implantation mafieuse sur le sol européen.

— Hum, fit semblant d'hésiter Brognola. On pourrait nous taxer de tentative de chantage.

— Tout au plus vous taxer d'altruisme, corrigea encore l'Exécuteur. Qui pourrait reprocher au FBI d'alerter la DEA qui elle-même proposerait aux Européens une collaboration étroite sur leur sol entre eux et leurs propres polices ?

Nouveau ricanement de Brognola.

— En somme, nous sauvons le monde, une fois de plus !

— Je te le fais pas dire, railla Bolan.

Puis conservant en mémoire l'accord passé avec Anna Braun, il précisa :

— Reste, que j'ai fait un marché un peu particulier.

— Ça veut dire quoi, ça ?

L'Exécuteur lui expliqua les termes de son marchandage initial avec la jeune Allemande et Brognola observa un court mutisme avant de lâcher :

— O.K., *Striker*. C'est ton affaire. Je vais faire le nécessaire de ce côté. Ne bouge plus une oreille et reste près de ton téléphone. Je te rappelle.

Puis il coupa la communication et les deux occupants du module opérationnel se jetèrent un regard. Enfin, voulant reprendre l'initiative à sa façon, Jack Grimaldi se resservit une rasade de Hennessy, l'avalala d'un trait et finit par demander :

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Moue de Bolan.

— Tu as entendu, non ?

— Oui. Mais... ça veut dire quoi, pas bouger une oreille ?

Une lueur sauvage passa dans les prunelles d'acier de l'Exécuteur et il répondit de sa voix sépulcrale :

— Ça veut dire qu'on affûte nos outils.

Pendant ce temps, à Washington, Hal Brognola considérait le téléphone de sa ligne directe d'un air rêveur. Cette petite idée de monter un coup énorme au niveau du monde n'était pas nouvelle à son esprit, mais le fait que l'Exécuteur l'ait suggérée augmentait son intérêt. En fait, Brognola se rendait compte maintenant qu'il attendait depuis longtemps l'opportunité d'élargir le champ de bataille. C'était peut-être l'occasion rêvée. Après tout, le but de l'opération était clairement défini. Et parfaitement honorable.

La lutte contre la mafia.

Une lutte qu'il ne fallait pas limiter à la sphère américaine. Elle devait concerner le monde entier et impliquer toutes les autorités de la planète. Faute de quoi l'avenir et la sécurité de la société seraient gravement menacés. Il ne s'agissait plus là d'un combat des pays riches contre les pays pauvres ou de l'Est contre l'Ouest, mais bien de sauver le monde d'un danger majeur.

Un danger majeur pour chaque individu.

À travers la baie vitrée du bureau de Brognola, on apercevait la coupole du Capitole se découpant sur le fond plombé d'un ciel d'orage. En réalité, le fédéral ne voyait strictement rien de ce décor qu'il connaissait par cœur. Déjà, il peaufinait dans son cerveau les

mots qu'il devrait prononcer dans un instant.

Puis il quitta le ciel d'orage des yeux et décrochant de nouveau son téléphone toujours connecté au *scramble*, il composa un numéro à Washington. Un ronflement feutré résonna à l'autre bout du fil, puis on décrocha et un timbre sec s'éleva dans le combiné.

— Oui ?

La voix de Niel Agherty, le DG du FBI. Hal Brognola déclina son identité et se lança :

— Pardonnez cet appel hors de la voie hiérarchique, monsieur, mais je dois vous voir.

— Me voir, Hal ?

— Oui, monsieur. Vous voir en personne. Pour une affaire à classer en Urgence Sensible.

Une demi-heure plus tard, Hal Brognola quittait le bureau de Niel Agherty en ayant conscience d'avoir parfaitement rempli sa mission de superflic, et aussi d'avoir fait son devoir de citoyen américain. À deux détails près : il avait omis de mentionner le nom de Mack Bolan et il avait également tu les implications de Pablo Jerez dans l'affaire.

Sitôt la porte capitonnée à double battant refermée dans le dos de Brognola, le masque de médaille jusqu'alors parfaitement neutre de Niel Agherty s'anima d'une expression légèrement amusée. Signe chez lui d'une intense jubilation. Il demeura immobile un moment puis, quittant des yeux le ciel gris qu'il fixait lui aussi à travers les baies vitrées de son bureau, il enfonça une touche de l'interphone posé devant lui.

— Monsieur ? répondit aussitôt une voix de femme aussi sèche que celle de Niel Agherty.

La voix de miss Dumble, l'assistante du DG. Ce dernier observa une courte pause, avant de demander dans l'appareil :

— Veuillez prendre une note, je vous prie.

— Oui, monsieur. Adressée à qui ?

— À tous nos correspondants légaux en Europe.

Les attachés légaux des ambassades européennes par lesquels les informations de police criminelle internationale du FBI, de la DEA, des douanes, de l'immigration et du *Secret Service* passaient le plus souvent.

— Faites circuler cette note par le canal d'une diffusion générale Interpol envoyée au BCN de Washington, ajouta Niel Agherty.

Il se concentra quelques secondes, puis, d'un ton précis, il dicta son message.

— Mack ?

Il était 23 h 35 et, depuis deux heures, Mack Bolan n'avait pas bougé du siège de la console technique du module opérationnel.

Auparavant, il avait passé la journée à checklister toutes les procédures d'attaques de la formidable machine de guerre qu'était le char de guerre. Plus tard, il avait attendu la nuit pour faire enfin s'ébranler le van et pour l'amener en approche d'objectif. À moins d'un kilomètre du château-forteresse de Félix.

De là, à 23 heures précises, il avait vu arriver six voitures de couleurs foncées. Quatre Mercedes bourrées de *soldati* et deux Renault 25 aux vitres si sombres qu'il n'avait rien pu voir à l'intérieur. Mais cela n'avait pas d'importance. L'Exécuteur en connaissait les occupants.

Les émissaires-contrôleurs siciliens.

Maintenant, les yeux allant des écrans vidéosurveillance aux écrans de contrôle d'armement où le porche aux battants blindés du château apparaissait en gros plan, il attendait que le radiotéléphone sonne enfin. Malgré les protestations de celui-ci, il avait envoyé Grimaldi jouer les observateurs à Maja Blanca. Nanti d'un puissant radiotéléphone portable, le pilote avait ainsi pu prévenir Bolan de la sortie de la délégation sicilienne de l'hacienda de Maja Blanca et, si tout se déroulait selon les révélations de Vargas, c'est encore lui qui annoncerait bientôt le prochain départ de Jerez.

À présent, Bolan était seul face au monstre de pierre et d'acier qui semblait le défier de sa masse et derrière les murs duquel quatre parrains colombiens et quatre des plus importants *capi di tutti capi* s'étaient réunis pour régler les derniers détails d'une transaction monumentale destinée à pourrir un peu plus l'humanité dans toute cette partie du monde.

Mack Bolan en frémissait de rage glacée, quand la tonalité du radiotéléphone de bord résonna dans le module. Il arracha le combiné de son berceau, jeta :

— *Yeah !*

— *Striker* ? questionna la voix de Brognola.

— Qui veux-tu que ce soit ?

Ils étaient toujours protégés par le *scramble* et le fédéral attaqua aussitôt.

— Où en es-tu ?

L'Exécuteur lui expliqua sa position en précisant :

— J'attendais ton feu vert.

Un ricanement lui répondit.

— Comme si tu avais besoin de ma bénédiction.

— Alors ! éluda Bolan. Quelles sont les nouvelles ?

— Ton idée a bien plu. Le boss en a fait ses choux gras et il s'est mis en campagne aussitôt. Notre petite proposition est passée par le canal d'Interpol et les Européens ont accepté l'aide de la DEA. Des opérations combinées vont être lancées simultanément dès cette nuit.

À 4 heures, heure française, tous les dépôts européens seront investis par la force. Y compris ceux du sud de l'Espagne.

Un temps mort, puis :

— On ne touche pas au fief de Jerez, bien sûr. Comme promis.

Une lueur sauvage passa dans les prunelles de l'Exécuteur. Le fief de Maja Blanca était son domaine réservé.

— *Striker* ?

— *Yeah*.

— Tu penses déclencher les hostilités dans combien de temps ?

— Dès que Jerez sera arrivé.

— Sa présence est-elle vraiment nécessaire ?

— Affirmatif.

— Malgré ton *deal* !

— Surtout à cause de mon *deal*. Il faut qu'il soit mouillé, inquiet, mais sauf !

— D'accord, lança le fédéral. Après tout, c'est ton marché à toi.

Puis, après un temps, il questionna :

— Tu tiens toujours à ta fin du scénario concernant Jerez ?

— Affirmatif.

Il y tenait pour deux raisons très précises et il ferait tout pour la mener à bien jusqu'au bout.

— D'accord, Mack. C'est toi le boss.

Un silence, puis :

— Alors, *good luck*. Et fais gaffe.

À cet instant, l'Exécuteur ignorait encore à quel point il allait effectivement devoir faire attention. À tout.

CHAPITRE XX

Précédée de deux voitures bourrées de flingueurs et suivie par six autres tout aussi chargées, la grande Mercedes-wagon six portes toute blanche cahotait lentement sur la piste qui sinuait à flanc de montagne. Sur l'écran de surveillance du module opérationnel, l'Exécuteur l'avait parfaitement identifiée. Bien avant d'en lire la plaque minéralogique. C'était la seule du genre dans la région.

La voiture de Don Pablo Jerez.

Une limousine de grand luxe au capot orné de superbes cornes de taureaux en or massif. Un joyau que Jerez avait tenu à faire fabriquer en deux exemplaires pour en voir toujours un de prêt. Deux monuments d'acier presque aussi blindés que le char de guerre et dont les vitres fortement teintées empêchaient de voir à l'intérieur. Ce qui était bien dommage. L'Exécuteur aurait beaucoup aimé apercevoir le boss d'Almeria autrement que sur une photo de dossier FBI. Juste pour capter une dernière fois cette expression brutale et suffisante qui le caractérisait avant de le voir crever de trouille. Car il allait lui faire peur, au boss d'Almeria. Il allait même faire beaucoup plus que cela. Mais pour y parvenir, il fallait d'abord entrer dans la forteresse. Une forteresse dont Daedas-Vargas avait fourni un plan relativement détaillé, mentionnant même l'épaisseur du blindage des grandes portes d'acier et l'emplacement du local où se déroulerait la « conférence ».

Plus quelques petits secrets très intéressants.

Quant au local lui-même, c'était tout simplement l'ancienne salle de garde. Une grande pièce voûtée d'environ deux cents mètres carrés, située sous le bâtiment principal, tout au fond d'une vaste cour, et où on avait dressé le matériel prévu à cet effet. C'est-à-dire un standard téléphonique classique et un radiotéléphone satellitaire de fabrication US très performant. Trop. Car malheureusement pour Bolan et selon les caractéristiques techniques également fournies par Vargas, ce dernier était équipé d'un système de sécurité réputé inviolable et il n'était pas question d'essayer d'en pirater les communications. Il aurait fallu un matériel électronique très sophistiqué dont le char de guerre ne disposait pas encore. Mais finalement, cette lacune n'était pas dramatique. Le listing de Vargas était en lui-même suffisamment explicite et Bolan saurait, à la minute près, le moment où il faudrait lancer le blitz.

Il laissa une partie du cortège passer sous le porche du château, nota que les quatre dernières voitures restaient dehors pour se positionner devant les portes massives qui déjà se refermaient. Une ombre de sourire erra un instant sur ses lèvres, mais son regard minéral n'avait pas perdu son expression à la fois sauvage et sereine quand la forteresse fut de nouveau aussi bouclée que Fort Knox.

Il n'était pas inquiet. Le char de guerre possédait de quoi ouvrir des portes bien plus solides encore.

Et, en quelque sorte, le temps travaillait pour lui.

Puisqu'en la personne de Vargas il avait désormais un espion dans la place, autant utiliser celui-ci de façon rationnelle. Pour le moment, il suffisait d'attendre.

En fourbissant ses armes.

— Tout le monde descend ! gronda Pablo Jerez de son étrange voix cassée.

À l'avant de la Mercedes, José Daedas-Vargas avait déjà sauté sur le pavé de la grande cour carrée et ouvert la portière arrière. Les deux hommes qui accompagnaient Jerez ce soir-là mirent également pied à terre, lançant autour d'eux des regards furtifs. Surtout le grand barbu aux Ray-Ban foncées et au Stetson noir qui avait l'air d'un mormon. L'autre, un jeune type aux cheveux frisés et aux petites lunettes rondes cerclées d'acier, semblait dépassé par les événements. Il y avait de quoi. Dans la lumière crue des projecteurs qui éclairaient la cour et mettait en valeur la petite tour du bâtiment central, toute une armée de *soldati* venait d'entourer la Mercedes et les canons des armes luisaient de façon menaçante. Pourtant, les deux invités de Don Pablo Jerez ne risquaient rien. Au contraire.

Enfin... en principe.

— Par ici, lança Pablo Jerez tandis que le gros Andres Fraga, son *consigliere*, se précipitait à sa rencontre.

— Don Pablo ! s'écria-t-il plus servile que jamais. Je craignais qu'il vous soit arrivé quelque chose !

— Que veux-tu qu'il m'arrive, imbécile !

Don Pablo Jerez vissa un Roméo et Juliette à sa grande bouche dédaigneuse, questionna :

— Tout le monde est là ?

— On n'attendait plus que vous, Don Pablo.

Vargas ouvrit la marche et le cortège passa entre deux haies de flingueurs quasiment au garde-à-vous pour se diriger vers le bâtiment central de la forteresse. Avec sa claudication et son plâtre, le *caporegime* n'avait plus vraiment l'air de ce qu'il était, mais Jerez ne pouvait quand même pas s'en séparer. Comprenant qu'il avait enfin trouvé une tête de Turc à sa mesure, il avait décidé de le garder à la

direction de son *regime*. Et puis, même avec un bras dans le plâtre, Vargas était encore capable de loger les 15 balles de son Beretta 92F entre les yeux de quinze « cibles », même mobiles. À condition qu'il puisse les voir. Pas comme ces fumiers de l'autre nuit lors du massacre de l'oliveraie. Heureusement, ce soir-là, il n'avait eu affaire qu'à des demi-sel. De minables loubards à la solde de cette Anna Braun. Depuis, l'Allemande avait compris qu'on ne pouvait s'attaquer impunément à Don Pablo Jerez et tout ce beau monde avait disparu.

Mais il ne faudrait tout de même pas oublier de régler définitivement ce problème, un jour ou l'autre. Ce n'est jamais bon de laisser derrière soi des gens qui ne vous aiment pas... En attendant, il s'agissait de s'occuper d'affaires sérieuses.

Et c'était précisément ce que Don Pablo Jerez allait faire ce soir-là. Une opération d'achat qui coûtait certes une masse de dollars, mais qui allait en rapporter cent ou deux cents fois plus, par le jeu du marché et des diverses adjonctions telles que sucre, talc, farine, novocaïne et même strychnine, la fameuse « mort aux rats ». Des ajouts dont le taux pouvait atteindre jusqu'à 25 %.

Maintenant, encadré par les flingueurs de sa garde prétorienne, tous experts au tir triés sur le volet, Don Pablo Jerez descendait le large escalier à vis qui s'enfonçait vers les profondeurs du château. Laisant derrière lui un épais nuage de fumée grise, il n'arrêtait pas de compter et recompter mentalement le bénéfice commercial le concernant directement.

Exactement neuf millions de dollars.

— Bonsoir, messieurs.

Pablo Jerez venait de faire son entrée dans l'immense salle de garde et il avait aussitôt laissé tomber les fantasmes pour revenir à la réalité. Autour de la table monumentale recouverte d'un tapis vert et où étaient disposés quatre postes téléphoniques et une base centrale de radiotéléphone, les quatre Colombiens, leurs quatre homologues siciliens et Luis Manavella, le comptable de Jerez, avaient tourné la tête vers lui avec un ensemble parfait. Les huit hommes invités hochèrent la tête, avant que le plus vieux des Colombiens n'interroge en désignant les deux inconnus qui accompagnaient Jerez :

— Qui c'est, ceux-là ?

Sa large face creusée d'une multitude de cratères sans doute dus à la petite vérole s'était tendue et, dans ses petits yeux noirs et durs, un éclair de contrariété était passé. Du côté de la meute des flingueurs massés de part et d'autre tout au fond de la salle, une certaine tension se fit aussitôt sentir. Pablo Jerez prit le temps de gagner sa place en bout de table et de désigner deux autres chaises libres à ses compagnons avant de daigner répondre en désignant le barbu au Stetson :

— Cet homme est mon associé sur cette affaire. Il tient à son anonymat et il est venu de très loin avec son *consigliere* pour assister au bon déroulement de la transaction. Mais il n'interviendra pas.

Il envoya un rictus qui se voulait charmeur au Colombien grêlé pour ajouter, mielleux :

— À moins que la transaction se passe mal.

Il laissa planer un petit silence lourd de sous-entendus qu'un des membres de la commission sicilienne rompit :

— Messieurs, je propose que la procédure de transaction commence immédiatement. Je suis de santé fragile et j'aimerais ne pas me coucher trop tard.

C'était un petit maigre au teint maladif qui devait avoir dépassé l'âge de la retraite depuis des lustres. Mais, comme pour démentir ses paroles, une lueur glacée avait une seconde fulguré dans ses prunelles étrangement délavées. Ses trois compagnons se contentèrent de hocher la tête et le Colombien finit par lâcher d'un ton rogue :

— O.K. On peut commencer. Tu as ce qu'il faut, Pablo ?

— Évidemment, répondit l'intéressé en posant une liasse de chèques devant lui et en sortant de sa poche de veste un stylo en or.

— Tout y est ? insista le Colombien dans son espagnol râpeux.

— Tout. Sauf la signature, précisa Jerez dans un nouveau rictus de fauve. Regarde toi-même.

Disant cela, le boss d'Almeria avait poussé les chèques devant le grêlé. Celui-ci vérifia les sommes colossales portées sur chacun d'eux, grogna en les rendant :

— On y va.

Il avait l'air pressé d'en finir et il avait raison. Car à partir de maintenant, il fallait appliquer la procédure dans toute sa rigueur et cela prendrait du temps. Don Pablo Jerez hocha la tête en direction du *consigliere* Fraga.

— Vas-y, toi, ordonna-t-il.

Le *consigliere* sortit une feuille dactylographiée d'une chemise cartonnée et la posa devant lui, imité en cela par Jerez et les huit autres participants. Il entoura le premier numéro d'une longue liste et, décrochant le radiotéléphone, il se mit à pianoter le cadran à touches en commentant en anglais :

— J'appelle Saxo.

Les Colombiens et les Siciliens hochèrent la tête et par l'acoustique amplifiée de l'appareil, on entendit bientôt un « bip » résonner dans le silence, avant qu'une voix masculine ne réponde enfin :

— Ja. Ich bin Saxo.

— Ici « Nid d'aigle », annonça aussitôt Fraga dans un allemand presque parfait. Vous pouvez livrer, Saxo.

— *Ja.*

Ce fut tout et une tonalité vibrante succéda au court dialogue. Communication terminée. Satisfait, Fraga barra le nom et le numéro sur sa liste. Le chauffeur du camion allemand qui attendait son ordre quelque part dans la banlieue de Munich allait livrer sa coke à la première base de stockage du plan *Big Dream Europe*.

Suivirent ainsi 29 autres opérations toutes identiques et concernant les autres bases européennes de stockage du plan *Big Dream*. Quand Fraga raccrocha pour la dernière fois, il s'était à peine écoulé une demi-heure. Heureux, Don Pablo Jerez se frottait les mains. Il alluma un autre Roméo et Juliette, fit servir des alcools et des canapés, se fit emplir une coupe de Moët et Chandon 1979 et, se redressant dans son fauteuil, il lança d'une voix encore plus cassée que d'habitude :

— Messieurs. Un toast au succès de *Big Dream Europe* !

— Ouais, grogna le gros Colombien en levant son verre de Johnnie Walker Black Label avec réticence. Mais c'est pas fini.

En effet. À cet instant, seule la première moitié de la procédure était accomplie. Dans une heure, chaque participant Sicilien appellerait à tour de rôle une des bases de stockage par téléphone et selon un code précis. Pour vérifier que la came était arrivée à bon port et que tout baignait. Et ainsi de suite jusqu'à ce que toutes les bases soient contrôlées. Alors seulement, Don Pablo Jerez serait autorisé par ces mêmes siciliens à apposer « ses » signatures sur tous les chèques de la liasse.

Des signatures évidemment « fabriquées » pour la circonstance et déposées dans les banques intéressées.

C'était un peu long, mais simple et imparable.

Pendant l'heure qui suivit, on but, on parla peu et on regarda souvent sa montre. Enfin, après avoir vérifié l'heure une dernière fois, Andres Fraga adressa un signe de tête à Jerez qui lâcha aussitôt à l'adresse du plus vieux des Siciliens :

— On peut y aller.

Les Siciliens attirèrent les téléphones à eux et le vieillard au teint de malade décrocha le sien pour composer le premier numéro de la nouvelle liste distribuée un peu plus tôt par le *consigliere*. Dans l'acoustique d'ambiance, on entendit résonner une sonnerie, puis une voix masculine et revêche répondit en français :

— *Mascara* écoute.

— Ici « Nid d'aigle », lança alors le vieux Sicilien d'une voix affirmée et dans un français chuintant. Veuillez donner le bilan, *Mascara*.

— Les bourgeons sont éclos, répondit aussitôt la voix revêche.

— Bien reçu, renvoya le Sicilien. Terminé, *Mascara*.

Il posa son index sur la fourche du téléphone, hocha la tête et tandis que son compagnon de droite s'emparait du combiné, il barra *Mascara* de sa liste. À cet instant, il y avait encore 29 bases de stockage à contrôler ainsi dans toute l'Europe, et Don Pablo Jerez n'aurait plus qu'à signer les chèques et à les remettre aux Colombiens.

La transaction de *Big Dream* Europe serait alors terminée.

Elle le fut exactement 21 minutes plus tard.

Au moment où, après avoir remis ses chèques signés à la délégation colombienne, Don Pablo Jerez se faisait resservir du Moët pour porter un autre toast, José Daedas-Vargas s'approcha du boss d'Almeria pour lui souffler à l'oreille :

— Il faut que j'aille pisser, patron.

Jerez qui s'apprêtait à allumer un autre Roméo et Juliette éclata d'un rire cassé en jetant, magnanime :

— Va pisser, Vargas ! Va pisser pendant que t'as encore de quoi !

Puis heureux de lui-même, il éclata d'un autre rire. Il ne pensait déjà plus à Vargas, mais au paquet de fric qui l'attendait désormais sur son compte suisse.

Et ce n'était qu'un début !

Au même moment, claudiquant sur sa jambe blessée et souffrant un peu de son bras esquiné, José Daedas-Vargas grimpa le large escalier en se disant qu'il avait réellement envie de pisser. Pourtant, ce ne fut pas vers les toilettes qu'il se dirigea. Ayant emprunté un autre escalier de pierres blanches, il se hissait péniblement vers le sommet de la tourelle du bâtiment principal, serrant dans sa poche la petite lampe dont il allait devoir se servir. Le temps d'une seconde, il se dit qu'il était peut-être en train de débloquer, puis sa haine contre Jerez revint le hanter et il grimpa les derniers degrés avec une sorte de rage glacée. Il arriva sur un petit palier au mur percé d'un minuscule œil-de-bœuf, sortit la lampe de sa poche et, sans plus hésiter, il transperça le ciel nocturne de trois éclairs brefs.

Le signal convenu.

Mack Bolan avait mal aux yeux à force de fixer l'écran sur lequel on apercevait le sommet de la tourelle du bâtiment principal. Il avait consulté la montre électronique de bord une vingtaine de fois depuis qu'il avait vu disparaître la grande Mercedes blanche derrière les portes massives. Au point qu'il commençait à se demander si Vargas n'avait pas finalement changé d'avis. Aussi, quand les trois éclairs crevèrent le clair-obscur rougeâtre de l'image infrarouge du récepteur eut-il un léger haussement de sourcils appréciateur. L'ensemble du plan *Big Dream* était bouclé et tous les stocks étaient livrés aux bases européennes. Dès lors, les unités policières concernées pouvaient intervenir avec succès. C'était là le but de cette attente.

Maintenant, il pouvait attaquer.

Sans finesse, avec toute la violence et le fracas des armes du char de guerre. Pour semer la terreur et distribuer la mort.

Dans la seconde qui suivit le signal de Vargas, son regard redevint d'une froideur totale et les traits de sa face aux angles durs se figèrent pour ne plus former qu'un masque de granit.

Le combat pouvait commencer.

Déjà, il avait lancé, la procédure de préchauffage du canon thermique de la tourelle de toit et déverrouillé le pré-système de mise à feu du lance-missiles fixé au même module. Puis, ayant braqué les caméras-viseurs des mitrailleuses frontales M60 sur le terrain situé en contrebas, il s'apprêtait à cribler les flingueurs de couverture répartis autour de la forteresse. Des *soldati* parfaitement visibles sur les images infrarouges des deux écrans de visée et auxquels les terribles frelons de 7,62 mm ne laisseraient aucune chance. Pour les quatre voitures des gorilles de Jerez restées devant le porche du château, l'Exécuteur avait une solution.

Simple, expéditive.

Les missiles.

Quant aux portes en acier massif, il allait s'en occuper en finesse. Rien que pour la beauté de l'art. Et avant toute autre chose. Histoire de s'amuser un peu.

Juste avant le cataclysme.

CHAPITRE XXI

Pietro Ibanez avait une envie folle de fumer. Seulement, il était de garde sous le porche du château et Vargas lui avait expressément recommandé de ne pas quitter les flingueurs colombien et sicilien qui partageaient sa faction dans un beau souci d'égalitarisme et Pietro avait oublié ses cigarettes dans la voiture qui l'avait amené. Une Peugeot noire que cet enfoiré de chauffeur était allé garer tout au fond de cette interminable cour. Alors, Pietro rongea son frein et se priva de fumée. Car, si Vargas le surprenait à quitter son poste, il était capable de le buter sur place, et il était hors de question de demander une sèche à ces deux empaffés qui l'observaient avec un mépris teinté d'ironie.

Tout ça parce que malgré ses talonnettes, Pietro Ibanez était un nain.

Ou presque.

À peine un mètre cinquante. Avec ses godasses spéciales. Bien sûr, ces deux connards ne pouvaient pas savoir qu'il avait autrefois été artiste de foire et qu'il était aussi adroit avec un pétard que l'avait été Ruiz avec sa *navaja*. Capable de couper une carte à jouer à dix mètres de distance. Ce genre de capacité ne se révélait qu'avec un, voire deux calibres en mains. Seulement, Pietro n'était pas là pour faire son numéro. Vargas l'avait désigné d'office pour surveiller les deux autres. Sur ordre de Don Pablo Jerez en personne. « Parce qu'avec les familles étrangères, on ne sait jamais. »

N'empêche que Pietro Ibanez avait vraiment très envie de fumer. Et ce fut sans doute cette envie qui lui fit prendre aussi vite conscience de l'étrange odeur.

Une odeur de brûlé.

Ou plutôt de chaud. De métal chaud. Intrigué mais pas vraiment méfiant, il fronça les sourcils, renifla deux ou trois fois avec ostentation, hésita, finit par se demander s'il n'était pas en train de devenir fou. Car il y avait aussi la chaleur ambiante. Une température qui montait tout autour de lui comme s'il était installé dans un autocuiseur et qu'on avait commencé à le faire bouillir.

Sans doute un court-jus venant de cette grosse ampoule qui brillait, accrochée sous le porche, juste au-dessus des portes blindées. Ses fils étaient peut-être en train de cramer.

À quelques pas de là, les deux autres ne s'étaient encore rendu compte de rien. Alors, très discrètement pour ne pas les voir se foutre encore de lui, toujours aussi intrigué par cette odeur de métal chaud... ou de peinture fondue... ou de gaines électriques en fusion, il ne savait pas trop, le petit flingueur de foire recula vers les battants massifs des portes. Quand il y parvint, ce fut son dos qui entra le premier en contact avec l'acier, puis ses mains s'y plaquèrent machinalement et d'abord, il ne sentit presque rien. Mais, tandis qu'il se persuadait que cette odeur de plus en plus forte émanait bel et bien de l'acier des portes, il ressentit comme une espèce d'embrasement total et il voulut s'arracher au battant.

Trop tard.

Une effroyable douleur irradiait dans toutes les fibres de son corps. Il voulut retirer ses mains, s'aperçut qu'elles restaient collées à l'acier dont la peinture s'était mise à couler. Sa bouche s'ouvrit sur un hurlement qui ne passa même pas ses lèvres et, à cette seconde, intrigués par son manège, les deux autres regardèrent dans sa direction et une expression d'horreur se peignit sur leurs faces d'abrutis.

Horreur et incrédulité.

Car devant eux, à moins de cinq mètres, comme crucifié sur l'acier de cette porte qui avait l'air de se gondoler bizarrement, le petit tueur espagnol au hurlement muet et aux yeux littéralement sortis de leurs orbites... était en train de fondre.

Une vision démente qui ne dura pas. Deux secondes plus tard, comme si un enfer s'était déchaîné dans la matière même des portes massives, le Sicilien et le Colombien virent avec saisissement l'acier virer au blanc éblouissant. Dans le même temps, la petite carcasse ridicule du flingueur de foire s'embrasa si brutalement qu'en cinq secondes elle ne fut plus qu'une torche vivante.

Un épouvantail de feu collé au battant d'acier.

Un acier qui devenait comme translucide et qui commençait à fondre à son tour. Alors, exactement en même temps, les maigres cerveaux du tueur sicilien et du *pistolero* colombien basculèrent vers la folie.

Celle que déclenche l'inconcevable.

*

* *

— Eh ! Qu'est-ce que c'est que...

Le chauffeur de la 504 Peugeot qui était juste face aux portes d'acier n'avait même pas achevé sa question. Bouche ouverte sur des mots qui refusaient de sortir, il ouvrait de grands yeux hallucinés au

spectacle qui s'offrait à lui. Là, à dix mètres du nez de la Peugeot, les portes blindées du château fondaient !

— Santa Maria ! s'exclama soudain son voisin.

Il avait sursauté si violemment que son crâne dégarni avait heurté le rétro. Cela fit un petit bruit sourd qui résonna dans l'habitacle et qui coïncida avec deux phénomènes distincts. L'un sous la forme d'exclamations diverses provenant du siège arrière de la Peugeot, l'autre sous celle d'un étrange vrombissement. Réagissant le premier, le voisin du conducteur arracha le 357 Magnum qu'il portait en holster d'épaule et sa main se posa sur la poignée de sa portière.

Il n'eut pas le temps d'en faire davantage.

Un quart de seconde plus tard, la Peugeot et ses quatre occupants étaient transformés en chaleur et en lumière.

Cette fois, ça y était. Le blitz final était lancé.

La roquette propulsée par la tourelle de toit du van avait fait mouche. Sur l'écran de visée de l'engin, l'Exécuteur vit la Peugeot se transformer instantanément en une énorme boule de feu et des débris de toutes sortes fusèrent en direction du ciel étoilé en un monstrueux bouquet de gerbes incandescentes. Pendant ce temps, sous le porche, les battants monumentaux d'acier achevaient de se liquéfier sous la terrifiante chaleur du faisceau de la lance thermique. À leurs pieds, un minuscule épouvantail achevait de brûler et deux autres types gesticulaient en tirant n'importe où. Pendant ce temps, dans les collines arides entourant le fort, des silhouettes s'étaient mises à courir dans tous les sens. Personne ne comprenait encore ce qui venait de se passer.

L'Exécuteur allait y remédier.

Conduits par une longue expérience, les doigts de Mack Bolan manœuvraient déjà le petit levier de la console de commandes des M60 frontales. Sur l'écran de contrôle, le croisillon rouge se mit à suivre la course de deux types qui fonçaient vers le château. Lorsque la croix passa sur le premier, l'auriculaire de Bolan effleura un curseur et un staccato étouffé s'éleva au-dessus de sa tête. À la cadence de 550 coups/minute, les bandes se déroulaient, crachant leurs chapelets de mort. Tout là-bas, le *soldato* boula comme un lapin, fit encore une galipette avant de rester coincé entre deux rochers. Son voisin le plus direct fut à son tour pris dans la tourmente et il effectua une sorte de saut périlleux arrière qui le fit retomber sur la tête. Sans plus se préoccuper d'eux, l'Exécuteur avait déjà déplacé le levier de visée. Le croisillon rouge se positionna sur un groupe de trois hommes dont l'un envoyait vers le ciel des salves d'arme automatique. Bolan le fixa sur son écran, fit jouer le zoom, cibra la tête et lâcha une courte rafale. À 855 m/seconde de vitesse initiale, les ogives meurtrières jaillirent des

deux canons pour cisailer l'air tiède en direction du *soldato*. Moins d'une seconde plus tard, le crâne de l'intéressé volait en éclats, littéralement haché par un essaim de guêpes métalliques zonzonnantes. Elargissant alors son angle de visée, l'Exécuteur prit tout un groupe en enfilade et arrosa sans discontinuer.

Ce fut un carnage.

Au moins six types au tapis. Mais le guerrier n'en avait pas encore fini. Revenant aux curseurs de visée du lance-missiles de tourelle, il cadra les trois véhicules encore en place devant le porche du château, positionna le point rouge luminescent de l'écran de contrôle sur la première et posa son doigt sur le curseur de tir qui clignotait. Au-dessus du char de guerre, il y eut une espèce de gros soupir, puis le véhicule trembla légèrement et une comète de feu jaillit dans le ciel étoilé, filant à la vitesse de la mort. À 800 mètres de là, le missile rencontra sa cible et s'y enfonçant comme une épingle dans du beurre, elle la fit exploser dans un fracas épouvantable. Sur l'écran de contrôle, l'Exécuteur vit un corps désarticulé s'élever dans les airs et tournoyer un instant au-dessus des deux autres voitures avant de s'écraser sur le capot de l'une d'elles. Un corps qui n'avait plus ni bras ni tête. Mais poursuivant son œuvre de mort, l'Exécuteur avait déjà « posé » le point rouge de visée sur une autre voiture. Dans la seconde suivante, une nouvelle roquette filait dans la nuit pour transformer le véhicule en un terrible feu d'artifice. Pendant ce temps, trois *soldati* avaient jailli de la dernière Peugeot et tentaient de fuir en tirant au hasard. Un groupe qui arrivait par le porche fut fauché par leurs tirs et Bolan vit leurs corps s'embraser aussitôt dans la chaleur infernale du métal en fusion répandu à terre. D'une rafale, il coucha les fuyards. Puis son index effleura le curseur de commande de tir et la quatrième roquette accomplit son œuvre de destruction. Pendant ce temps, dans les collines, les deux derniers guetteurs survivants essayaient également de s'enfuir. D'une seule rafale en ligne, la M60 de droite les cisaila sur place et ils rejoignirent leurs compagnons dans le néant.

Un sourire sans joie erra un instant sur la face granitique de l'Exécuteur et, surveillant le débouché du porche sur ses écrans, il composa un numéro sur le clavier du radiotéléphone de bord avant de lancer :

— Épervier appelle Faucon.

— Faucon reçoit 5 sur 5, répondit aussitôt la voix à peine déformée de Jack Grimaldi.

— Rien de nouveau ? questionna Bolan.

— Rien. Le gibier est toujours au terrier.

— O.K. Continue à surveiller et laisse faire. *Over*.

— Bien reçu, Epervier. *Over*.

L'Exécuteur coupa la communication. Dès lors, il pouvait

poursuivre son blitz. En espérant que le plan qu'il avait soigneusement ourdi fonctionnerait selon ses vœux.

Il se pencha sur les claviers de la console du module opérationnel, bascula les commandes de feu sur le computer de la cabine de pilotage, alla s'installer au volant et fit lentement s'ébranler le char de guerre. Cahotant sur le terrain accidenté des collines, celui-ci commença à progresser en direction du château. Soudain, un groupe de *soldati* apparut sous le porche, bien en évidence dans la lumière des incendies. Bolan n'eut qu'une simple correction de visée à effectuer et les deux M60 recommencèrent à cracher le feu. Comme des pantins, les mafieux tombaient sur le métal en fusion et leurs cadavres se mettaient aussitôt à fumer. L'un d'eux commençait de brûler quand une autre horde de flingueurs jaillit au même endroit. Cette fois, le char de guerre était repéré et des armes automatiques se mirent à vomir leurs chapelets mortels. Mais sur le quadriplex issu des laboratoires expérimentaux de la NASA, les balles s'écrasaient avec des bruits secs, ne faisant qu'écailler légèrement le matériau révolutionnaire. Pour venir à bout de ce type de protection, il aurait fallu l'attaquer aux missiles antichar. Déjà, le van arrivait sur la piste conduisant à la forteresse. Bolan accéléra, envoyant de courtes rafales de M60. Sous le porche, les pourris se couchaient sans comprendre ce qui leur arrivait. Le char de guerre tressauta légèrement en passant sur les morceaux d'épaves et sur quelques cadavres mais, contrairement à ce qu'on aurait pu penser, il n'hésita pas une seconde à franchir l'espèce de mare de métal incandescent dans laquelle des corps achevaient de se consumer. Avec ses pneus blindés au kevlar renforcé et au caoutchouc synthétique spécialement conçu pour certains éléments des futures navettes spatiales, le van pouvait traverser les pires incendies. Il passa le porche, envoya dinguer une Citroën qui tentait de se mettre en travers de sa route et un chapelet de grenades défensives déferla des catapultes de portières. Mises à feu par un système automatique à l'éjection, elles explosèrent tous azimuts, hachant sur place tous ceux qui étaient assez fous pour se trouver encore là. Dans le même temps, la tourelle de toit pivotait sur son axe et une roquette gicla dans la nuit, infléchissant sa ligne de feu en direction du bâtiment central. À la même seconde, une demi-douzaine de silhouettes avaient jailli d'une large porte, tirant droit devant elles à l'arme automatique. De nouveaux frelons se mirent à piquer le blindage du char de guerre, mais l'ennemi n'eut pas le temps d'en noter le piètre résultat. Explosant dans une orgie de feu, de gravats et de nouveaux cadavres, tout un pan de mur du bâtiment disparut, dispersant ses éclats de pierre aux quatre vents. Par précaution, l'Exécuteur fit encore avancer le van, venant pratiquement l'engager dans l'ouverture béante. Là, il actionna les commandes électroniques

des deux M60 frontales et des trois lance-grenades de face.

L'instant d'après, c'était l'enfer.

S'il y avait encore eu un seul flingueur vivant dans le secteur, c'était cuit pour lui. Par le jeu des ricochets sur les murs, les éclats des défensives avaient désormais transformé l'escalier en cimetière. Par précaution, l'Exécuteur envoya encore six grenades, attendit que la poussière soit un peu dissipée, puis, appliquant un masque à filtre sur le bas de son visage, il repassa dans le module opérationnel pour prendre son armement léger.

Sur la combinaison noire, il boucla sa ceinture de holster de hanche où était engagé son Beretta 93R au chargeur de vingt cartouches. À la même ceinture étaient accrochées six grenades défensives au quadrillage menaçant. Dans sa ranger droite, il glissa le poignard de combat Survival à lame d'acier mat, puis il endossa le holster d'épaule contenant le terrible AutoMag 44. Une arme qui crachait des noyaux capables d'abattre un rhinocéros.

Sauf que Bolan n'avait rien contre les animaux.

Avec une amorce de sourire sauvage, l'Exécuteur enfourna ensuite tout son petit stock de « pâte à tarte » et de détonateurs dans ses poches puis, coinçant la micro-Uzi sous son bras gauche et empoignant le petit mais terrible PM Ingram M10, il déverrouilla l'ouverture latérale du char de guerre. L'instant d'après, il sautait dans les gravats qui couvraient le sol et reverrouillait derrière lui.

On ne savait jamais.

Enfin, après un dernier regard panoramique autour de la cour dévastée, il plongea dans l'escalier à vis.

Une épaisse poussière y stagnait encore et, sans le masque à filtre, il se serait mis à tousser comme un malade. À mesure qu'il descendait, la poussière s'épaississait pour former une espèce de rideau grisâtre qui gênait la vue. Il eut pourtant la vision fugitive de deux ombres qui se plaquaient au débouché de l'escalier et son index effleura la détente du petit Ingram. À la cadence de 1000 coups/minute, les ogives de 9 mm Parabellum allèrent s'enfoncer dans la viande des imprudents. L'un d'eux poussa un cri strident, lâcha son arme et porta les mains à son ventre. Pris de pitié, l'Exécuteur lui fracassa le crâne d'une nouvelle et courte rafale. Puis, sautant par-dessus les cadavres, il lança un regard au-delà du mur d'angle, aperçut un groupe de pourris retranché devant une double porte en bois massif. Une bordée de tirs salua son apparition, mais il s'était déjà mis à l'abri. Sans hésiter, il dégoupilla deux grenades, laissa passer trois secondes, les envoya au milieu du groupe en se reculant un peu plus loin. Il y eut des cris, un juron, puis trois explosions sèches suivies de petits claquements.

Les éclats d'acier criblant la pierre.

L'Exécuteur laissa s'écouler trois autres secondes, repassa la tête,

devina les cadavres couchés devant la porte, plongea vers celle-ci. Puisque personne ne se présentait, il allait achever la besogne.

À sa manière.

Collant hâtivement deux boudins de « pâte à tarte » sur les gonds, il y enfonça deux détonateurs et recula de nouveau à l'abri pour actionner le petit déclencheur de poche à micro-ondes. Un petit gadget d'Herman Schwarz qui pouvait déclencher, même à grande distance et sur terrain à obstacles, un type précis de détonateur. Ceux-là même qu'il venait d'utiliser.

Cette fois, l'explosion qui suivit fut si forte que les murs épais de la forteresse en tremblèrent. Les mains sur les oreilles, Bolan attendit que le nouveau nuage de poussière soit légèrement retombé pour intervenir. De toute façon, complètement paniqués, ceux de la salle de conférence tiraient partout et n'importe comment. Mais si Bolan attendait autant, c'était surtout pour laisser à Jerez le temps de réagir. À Jerez ou à Vargas.

De réagir selon son plan.

Soudain, comme venue de nulle part, une voix s'éleva, essoufflée :

— Qu'est-ce qui se passe ? Qui tu es, toi ?

Dans un anglais qui ressemblait fort à celui du Bronx. Incompréhensible pour qui n'avait pas été élevé là-bas. Une lueur mortelle passa dans les prunelles de l'Exécuteur et il lança :

— Mon nom est Bolan. Mack Bolan.

— Hein !

— *Que posa ?*

— *Shit !*

Ce furent les seules exclamations et l'Exécuteur ignorerait sans doute toujours qui les avait proférées. Mais il lui sembla pourtant que l'atmosphère s'était encore alourdie et de nouveaux tirs se déchaînèrent. Un chapelet de balles ricocha à moins de vingt centimètres de lui, mais il se garda bien de riposter. Quelque part dans la salle, il y eut comme un remue-ménage, puis des cris fusèrent et plusieurs coups de feu claquèrent. Suivis d'autres cris et de bruits de cavalcades. Une ombre de sourire erra fugacement sur les lèvres de l'Exécuteur. Quelque part derrière ce rideau de poussière, on réglait des comptes.

Le plan semblait fonctionner.

Enfin, plus d'une minute étant passée et estimant que le boss d'Almeria et son garde du corps personnel Vargas avaient eu le loisir de faire le nécessaire, l'Exécuteur décida d'en finir. Il vida ses chargeurs d'Uzi et d'Ingram, entendit des cris d'agonie, et, arrachant les trois autres grenades de sa ceinture, il s'apprêtait à les dégoupiller quand, jaillie du néant, une voix s'éleva, tout près de lui :

— Dakota !

Tétanisé, Mack Bolan demeura une demi-seconde immobile. Puis, réalisant que ce nom de code ultra-secret ne pouvait être prononcé que par un initié, il tenta prudemment :

— Accouche.

Peu à peu, il commençait à distinguer la silhouette. Ou plutôt les deux silhouettes. L'une, un homme jeune et glabre, serrant celle d'un barbu contre elle. Sur le qui-vive, l'Exécuteur gronda tout bas :

— Qui tu es, toi ?

Un silence, puis, à peine audible, la voix souffla de nouveau :

— Rafalo.

Nick Rafalo ! La taupe fédérale qui remplaçait maintenant Phil Necker à la *Commissione* new-yorkaise ! Cette mince silhouette à la tête frisée et aux petites lunettes empoussiérées, ce type littéralement couché sur le corps du barbu n'était autre que Nick Rafalo ! Nick Rafalo dont Bolan savait par Brognola qu'il se trouvait effectivement en Espagne... avec Augie Marinello Jr. Les voies du FBI étaient décidément impénétrables.

Un autre silence et, devant Bolan incrédule, la voix toute proche chuchota encore en parlant du barbu – un barbu dont tout un côté de la barbe s'était d'ailleurs décollé ; une barbe postiche :

— Fais pas le con, *Striker*. Il est à moi.

L'autre grogna, visiblement inconscient. Rafalo le laissa doucement glisser sur le sol, entraîna Bolan dans la poussière et la fumée.

— Il est déjà drôlement sonné. Ne l'abîme pas plus.

Bolan grinça :

— Marinello, hein ?

— T'as pigé, confirma Rafalo en jetant des regards inquiets autour d'eux. Il est dans le coup, pour *Big Dream*.

— J'avais cru comprendre. Mais je pensais qu'il resterait en retrait dans cette affaire. De toute façon, je n'aurais jamais imaginé qu'il t'emmènerait jusque dans la salle des négociations...

— Eh ! Je suis son bras droit, *Striker*. Et, grâce à toi, je suis en train de lui sauver la vie !

Décidément, ce Nick Rafalo commençait à plaire à Bolan qui souffla :

— Tu viens de gagner ton visa pour la *Commissione*...

— Affirmatif. Maintenant, donne-nous trente secondes. Je dois le tirer de là. Pour la suite de ce que tu sais.

La suite, c'était la position confortée de Rafalo chez les pourris du sommet. L'Exécuteur avait l'impression de revivre un épisode d'un ancien blitz dans l'ouest des USA. Un blitz au cours duquel sur une idée de Bolan, Phil Necker avait sauvé la mise au vieux Franck Marioni, s'ouvrant ainsi l'escalier d'honneur vers les sommets de la

hiérarchie mafieuse.

— O.K., fit Bolan.

Ce fut tout. L'un traînant l'autre, Rafalo la taupe et Marinello le sans doute futur grand boss de quelque chose dans la hiérarchie de la mafia disparurent dans la poussière encore en suspension. L'esprit plein de pensées confuses, l'Exécuteur laissa à la taupe et à son fardeau mafieux plus d'une minute, puis, estimant que le fédéral avait eu le temps de se mettre à couvert, et tandis que des plaintes continuaient à s'élever un peu partout, l'Exécuteur enregistra le bruit d'une culasse qu'on actionne et les vieux réflexes recommencèrent à jouer. Ayant engagé de nouveaux chargeurs dans l'Uzi et dans l'Ingram, il dégoupilla les trois dernières grenades et les envoya dans les profondeurs poussiéreuses de la salle de garde.

Les trois déflagrations firent trembler l'air ambiant, il y eut des cris, une dernière plainte. Brève, mourante.

Et puis plus rien.

Le silence de la mort.

Bolan fonça en avant, se reçut dans un coin de la salle de garde, vida ses chargeurs une dernière fois. Par précaution. Enfin, plaqué au sol dans un angle de l'immense salle, il patienta quelques instants, puis, la poussière se dissipant, il constata que l'affaire était terminée.

Sur les grandes dalles de pierre du sol et sur le tapis vert de la table de conférence, il n'y avait plus que des cadavres.

Rien que des cadavres... Manquaient pourtant ceux de Vargas et de Jerez.

Le frisé à lunettes et le barbu manquaient également.

Alors, un léger sourire aux lèvres, secouant la poussière qui souillait la combinaison noire, l'Exécuteur décida d'appliquer la dernière phase de son plan. Sortant tout ce que ses poches contenaient de « pâte à tarte » et de détonateurs, il fractionna l'explosif en plusieurs boules qu'il alla loger dans différents angles de la salle, insistant notamment au pied des épaisses colonnes de soutien. Puis, ayant enfoncé tous ses détonateurs, il quitta la salle et son lugubre contenu pour remonter à la surface et s'enfermer de nouveau dans le char de guerre. Il fit reculer le van, sans souci des cadavres qui étaient sur son passage, et il repassa le porche pour disparaître dans les collines sans avoir rencontré âme qui vive. Juste à l'instant où il sortait le mini-émetteur à micro-ondes de sa poche pour parfaire son œuvre de destruction, le radiotéléphone de bord sonna.

— Faucon à Épervier, lança la voix de Grimaldi.

— Épervier écoute. Je te reçois 5 sur 5.

— Le gibier et son ange-gardien viennent de quitter le terrier.

— O.K., fit l'Exécuteur. Mais j'en attends deux de plus que prévu initialement.

— Deux autres gibiers ? C'est bon, ils viennent de rejoindre. Je laisse filer ?

— Affirmatif, Faucon ! Affirmatif ! gronda l'Exécuteur formidablement soulagé en esquissant une ombre de sourire carnassier. Tu laisses filer tout le monde et tu rentres te coucher. *Over*.

Il coupa la communication avec le sentiment du devoir accompli.

Jerez avait tout perdu... et il était tombé dans le piège, tandis que Nick Rafalo était maintenant complètement infiltré dans le circuit privilégié d'Augie Marinello Jr... et donc, vraisemblablement aussi dans celui du fameux plan mafieux international *Big Dream*. Une formidable aubaine. Une chance inestimable pour le FBI et pour la lutte contre le crime.

Mais ceci serait sans doute une très longue histoire...

L'Exécuteur enfonça le mini-curseur de la télécommande à micro-ondes et, tout là-bas dans les collines, l'orgueilleuse forteresse au service du crime fut soudain balayée par un cyclone dantesque.

Une déflagration démente qui dut s'entendre jusqu'à Madrid.

CHAPITRE XXII

Ce soir. Don Pablo Jerez était d'une humeur de chien. Trois jours avaient passé depuis le massacre de la forteresse et sa fuite éperdue en compagnie de Vargas, de Marinello et de son *consigliere*, ce Rafalo qui avait sauvé son patron en le portant, inconscient, sur son dos. Une fuite en catastrophe par un tunnel secret qui aboutissait dans une petite ferme à quelques centaines de mètres de là, une ferme inoccupée appartenant à Jerez, et où l'attendait en permanence une voiture tout-terrain au réservoir plein et au coffre bourré d'armes. Cette nuit-là. Don Pablo Jerez n'avait pas eu l'occasion de se servir des armes. Pour la bonne raison qu'il n'y avait plus rien à sauver et que personne n'avait essayé de l'arrêter. Ce qui n'avait pas fini de l'étonner !

La seule explication que le parrain d'Almeria avait trouvée à cette fuite trop facile, c'était que le grand fumier – puisque c'était finalement bien lui qui lui cherchait des crosse –, ce grand fumier de Mack Bolan avait explosé avec le château. Piégé par son propre arsenal de fou. On n'avait rien retrouvé de lui et la police avait évidemment entériné la version des faits de Jerez.

Explosion de gaz.

Mais, si Don Pablo Jerez n'avait eu aucun mal à convaincre les flics espagnols, il n'en serait pas de même avec les Siciliens. Marinello, trop content de son incognito, avait filé avec son *consigliere* dès le lendemain matin du massacre et ne lui donnerait sûrement pas le moindre coup de main pour le sortir de la merde. Jerez imaginait même que, s'il le pouvait, le grand patron de la côte Ouest lui enfoncerait la tête sous l'eau à la première occasion. Quant aux seconds couteaux colombiens, ils ne seraient peut-être pas mécontents du nettoyage au sommet. Il y avait des places à prendre, toutes chaudes, c'était vraiment le cas de le dire. Et l'héritage était énorme. Après tout, l'argent de *Big Dream* Europe dormait bien au chaud dans les banques suisses, payé cash par les Siciliens. Ceux-là, en revanche, n'avaleraient pas la pilule sans demander des comptes. La razzia des flics de toute l'Europe sur les dépôts de stockage les laissait sans un gramme de coke et avec un colossal trou dans les caisses. Jerez avait essayé de gagner du temps, de donner des explications qui le dédouaneraient, mais n'avait convaincu personne et une réunion

aurait lieu à Palerme dans deux jours où ils l'avaient convoqué sans ménagement.

Il pensait que le vrai Mack Bolan était bel et bien réduit en cendres, mais il ne pouvait pas le prouver. Quant à dire qu'il avait été trahi, c'était évident, mais il était bien incapable d'apporter à Palerme la tête du traître sur un plateau, car il n'avait pas le plus petit commencement d'idée sur l'identité du salaud qui lui avait mordu la main. Alors, Don Pablo Jerez était vraiment morose. Il avait à craindre de tout le monde et les affaires n'étaient pas près de reprendre. S'il restait dans son fief, il était foutu. Il savait bien qu'il avait perdu la confiance de Marinello et celle des Colombiens et il aurait parié son dernier taureau que les Siciliens voulaient sa peau...

Il y a des jours où la vie est pourrie !

Ce soir pourtant, Don Pablo Jerez allait montrer une dernière fois à ceux de sa ville qu'il était toujours le maître et que l'existence était bonne à vivre à l'ombre de son autorité paternelle. Ce soir, Don Pablo Jerez allait assister à son 25^e *Toro de Fuego* en tant que boss de la région. Et cet anniversaire il ne voulait pas le rater.

— On est prêts, patron.

Don Pablo Jerez tourna sa face de brute et détailla la haute silhouette nerveuse de Vargas. Avec son costume noir parfaitement coupé, ses cheveux plaqués au gel, ses petits yeux de jais et sa voix de baryton, le chef de son *regime* aurait pu avoir fière allure. Mais ses lèvres couturées et encore gonflées, sa claudication prononcée et son plâtre au bras lui donnaient l'air tragi-comique d'un corbeau déguisé en épouvantail.

Car, José Daedas-Vargas avait été réintégré dans ses fonctions de *caporegime*. Pas le choix, il était vraiment le meilleur. Surtout après la récente hécatombe ! D'ailleurs, n'avait-il pas en quelque sorte sauvé la vie de Jerez en abattant les *amici* étrangers qui avaient voulu les suivre dans le souterrain secret et, ainsi, effacé tous les témoins gênants ?

— On est prêts, boss, répéta Vargas de sa belle voix de chanteur d'opéra.

Le parrain d'Almeria ne pouvait s'empêcher de penser que son sauveur était peut-être le traître qu'il cherchait. Mais comment ? Et pourquoi ? S'il continuait comme ça, il allait devenir parano ! En attendant d'y voir plus clair, il lui fallait faire bonne figure. Il lui restait quelques heures à tenir bon. Demain, tout serait différent. Et, innocent ou coupable, Vargas serait mort. On ne tourne pas le dos à un taureau blessé.

Don Pablo Jerez posa un sourire contraint sur son porte-flingue, vissa un Roméo et Juliette entre ses lèvres trop rouges et, entouré des restes de sa meute de tueurs, il quitta le patio de l'hacienda pour se

laisser tomber sur les coussins moelleux de sa deuxième Mercedes-wagon blindée. Un bijou de 300 000 dollars qu'il abandonnerait cette nuit sur un petit aéroport discret où l'attendait déjà son jet personnel.

Aussitôt précédée et suivie de plusieurs véhicules pour assurer sa protection, la berline s'ébranla dans la tiédeur du soir et parcourut les trois kilomètres qui la séparaient de la sortie du ranch à une allure de sénateur. Lorsqu'elle déboucha sur l'avenue qui conduisait au centre-ville et à la *Plazza Fiesta*, on percevait déjà les explosions des feux d'artifice de la fête. Malheureux, Don Pablo Jerez tirait sur son havane, conscient qu'il vivait la fin d'un monde et qu'il allait être privé à jamais de ce qu'il aimait le plus sur terre : les vivats de son peuple. Demain, quoi qu'il arrive, il aurait tout perdu.

Enfin, le cortège des voitures contourna la *Plazza Fiesta* et vint s'arrêter derrière la tribune officielle où les conseillers municipaux et le député local, tous élus grâce à l'argent de Jerez, attendaient le bon vouloir de ce dernier. Le boss d'Almeria vérifia que ses flingueurs entouraient bien la Mercedes, puis, majestueux et lourd, il quitta le véhicule pour dresser son épaisse silhouette dans la lumière des feux de bengale et des projecteurs. Enfin, levant une main fortement baguée de diamants et d'or, répondant aux vivats savamment orchestrés de la population, le patron de la région escalada les gradins de la tribune d'honneur pour aller se vautrer dans le fauteuil voisin de celui du maire. Un gros fauteuil en ébène sculpté, au siège et au dossier tendus de velours cramoisi. Faisant taire les acclamations et les cris des jeunes que la « corrida » à venir excitait d'avance, le maire prononça l'interminable discours de rigueur, vantant les mérites de la « famille » Jerez et la bravoure au combat de ses *toros*. Enfin, après une réponse de l'intéressé, beaucoup plus brève que d'habitude, la fête put commencer et des centaines de pétards furent lancés dans toutes les directions, tandis que, surgissant au milieu de l'assistance, le *Toro de Fuego* illuminé de feux crépitants se jetait dans la mêlée. Des hurlements de joie montèrent de la foule et Don Pablo Jerez laissa planer une dernière fois son regard sur ce parterre tout à sa dévotion.

Il savait qu'après la fête il ne rentrerait pas chez lui. Il avait minutieusement organisé sa fuite... Non, sa retraite. Il lui faudrait effacer toutes les traces, ne faire confiance à personne. Disparaître. Il en avait les moyens. Dans quarante-huit heures il serait à l'autre bout du monde. Riche. Riche mais seul. Ce soir, face à la foule qui l'acclamait, Don Pablo Jerez, pour la première fois depuis son dixième anniversaire, Don Pablo Jerez avait envie de pleurer.

À cet instant, son regard tomba sur le premier rang des assistants qui cernaient la place.

Deux jeunes garçons en chemises blanches et en pantalons noirs restaient parfaitement immobiles et silencieux au milieu de la foule en

liesse. Immobiles et graves. Et leurs grands yeux gris, ou bleus... ou mauves... fixaient Don Pablo Jerez comme s'ils avaient voulu l'hypnotiser. Ou plutôt, lui délivrer une sorte de message. Un message de...

À cet instant, Don Pablo Jerez sentit quelque chose de glacé lui couler dans l'estomac et, instantanément, un signal d'alarme se déchaîna sous son crâne.

Là-bas, les deux garçons le regardaient toujours de leur étrange et pénétrant regard. Don Pablo voulut se tourner vers ses flingueurs les plus proches, croisa le regard de Vargas et... y lut le même message !

Un message de mort !

Et il *sut* qu'il avait devant lui celui qui l'avait donné à l'Exécuteur. Il ouvrit la bouche, voulut crier quelque chose, mais, au même instant, un chapelet de pétards explosa au milieu des rires et de la musique. Jerez aperçut un mobil-home bariolé qui, lentement, se garait sur la place. Juste au-dessus du véhicule multicolore, au premier étage d'une maison, des persiennes s'entrouvrirent et un visage fin et pâle s'encadra dans l'ouverture.

Un visage de femme.

Avec, juste devant, un long tube noir surmonté d'une sorte de bulle. Comme une jumelle.

Alors seulement. Don Pablo Jerez réalisa ce qui se passait. Il comprit tout d'un seul coup, mais se dit que la fille était folle d'être venue jusqu'ici le défier. Dans son fief ! La bouche toujours ouverte sur ce satané cri qui ne voulait pas sortir, il tendit une main en avant, pensa qu'il devait plonger à terre et que ses flingueurs allaient enfin réagir. Pourtant, il savait qu'il ne parviendrait pas à se coucher assez vite et, cette fois, il eut peur.

Vraiment peur.

La terrible balle de .300 Winchester Magnum le cueillit exactement à l'instant où sa peur atteignait son paroxysme. Jaillissant du canon du Walther WA2000 d'Anna Braun, elle vint fracasser ses incisives du haut, lui arracha la langue au passage, fit exploser sa trachée artère, ses vertèbres cervicales et tout l'arrière de sa boîte crânienne. Lorsqu'elle alla s'enfoncer dans le gros tronc d'un des acacias séculaires qui bordaient le mail loin au-delà de la *plazza*, le maître de Maja Blanca était déjà mort.

Encore debout, pour une seconde. Une seconde d'éternité.

Don Pablo Jerez resterait pour toujours à Almeria.

Les deux jeunes garçons tournèrent le dos au spectacle qui, pour eux, venait de s'achever. La jeune fille apparut sous le porche de la maison. Tous trois montèrent dans le char de guerre.

L'Exécuteur avait rempli son contrat espagnol, mais le destin l'attendait à La Nouvelle-Orléans. Et Mack Bolan serait fidèle au

rendez-vous.